

BEAUSSANT LEFÈVRE

Commissaires-Priseurs

Proust

Degas

Alain NICOLAS

Pierre GHENO

PARIS - DROUOT

MERCREDI 10 JUILLET 2019

MARCEL PROUST

CORRESPONDANCE INÉDITE À LOUIS D'ALBUFERA

EDGAR DEGAS

*ALBUMS PHOTOGRAPHIQUES DE L'ÉCRIVAIN LUDOVIC HALÉVY,
CLASSÉS TRÉSOR NATIONAL,
RENFERMANT AU MOINS 13 PRÉCIEUSES PHOTOGRAPHIES D'EDGAR DEGAS
ET RENOUVELANT L'ICONOGRAPHIE PROUSTIENNE*

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Le mercredi 10 juillet 2019 à 14 h 30

Par le ministère de :

M^{es} Eric BEAUSSANT et Pierre-Yves LEFÈVRE

Commissaires-Priseurs

assistés de Michel IMBAULT,

BEAUSSANT LEFÈVRE

Société de ventes volontaires

Siren n° 443 080 338 - Agrément n° 2002-108

32, rue Drouot - 75009 PARIS

Tél. : 01 47 70 40 00 - Fax : 01 47 70 62 40

www.beaussant-lefevre.com - contact@beaussant-lefevre.com

Experts

Alain NICOLAS

Expert près la Cour d'Appel de Paris

Pierre GHENO

Expert près la Cour d'Appel de Paris

Librairie « Les Neuf Muses »

41, Quai des Grands-Augustins - 75006 PARIS

Tél. : 01 43 26 38 71 - Fax : 01 43 26 06 11

neufmuses@orange.fr

PARIS - DROUOT RICHELIEU - Salle n° 9

9, rue Drouot, 75009 Paris - Tél. : 01 48 00 20 00 - Fax : 01 48 00 20 33

EXPOSITIONS chez les experts :

Du lundi 1^{er} au jeudi 4 juillet, uniquement sur rendez-vous

EXPOSITIONS PUBLIQUES À L'HÔTEL DROUOT :

Lundi 8 et mardi 9 juillet de 11 h à 18 h - Mercredi 10 juillet de 11 h à 12 h

Téléphone pendant l'exposition et la vente : 01 48 00 20 09

c'est la, de par la ha
de la que a la bien
beaucoup de la
la melle ravie si
ne l'est pas tout le

2. Une fois tout
Dis lui bien q'elle a choisis tout
a ne pas prendre une garde. Faut - le pour sa
mère si elle ne doit pas de la que qui le plus
de la - la possible de de la
les forces de maintenant
accepter les facilement
tenat. Plus tard elle
elle sur les miers
une la
une présente la mon affection et m

MARCEL PROUST

CORRESPONDANCE INÉDITE À LOUIS D'ALBUFERA



UNE CORRESPONDANCE PERMETTANT DE RÉÉVALUER ENCORE LE RÔLE D'« ALBU » AUPRÈS DE PROUST, fourmillant de détails sur la vie quotidienne, affective et littéraire de l'écrivain. Elle offre en outre un éclairage nouveau sur certains aspects de sa vie, notamment sur ses démarches infructueuses pour tenter d'être admis dans des clubs du grand monde.

ENSEMBLE DE 81 LETTRES DONT 75 INÉDITES. La correspondance de Proust au marquis d'Albufera n'était que partiellement connue : la famille du destinataire en avait publié quelques-unes dans *Le Figaro littéraire* en 1966 et 1971, Philip Kolb avait intégrées celles-ci dans son édition de référence de la *Correspondance* (1970-1993) avec plusieurs encore inconnues pour un total de 33, avant que Françoise Leriche n'en livre 14 inédites en 1998, dont 6 du présent ensemble.



CONFIDENT DES ANNÉES CRÉATRICES DE MARCEL PROUST, LOUIS SUCHET D'ALBUFERA descendait du maréchal d'Empire par son père et de Lucien Bonaparte par sa mère, une Cambacérès. Marquis puis duc (1925) d'Albufera, il épousa en octobre 1904 une Masséna alliée aux Ney et aux Murat. Marcel Proust semble l'avoir rencontré en 1903, par l'intermédiaire de Bertrand de Fénélon ou d'Antoine Bibesco : ils nouèrent alors une amitié sincère qui, malgré le caractère complexe de l'écrivain, dura plus de quinze ans. Si Marcel Proust lui faisait parfois peu charitablement sentir sa propre supériorité intellectuelle, il lui reconnaissait des qualités de cœur, et se montra avec lui d'une grande gentillesse – malgré quelques injustes éclats. Louis d'Albufera, fut ainsi longtemps son ami le plus proche après Reynaldo Hahn : ils partagèrent leurs joies et leurs peines les plus intimes, et Marcel Proust fut admis dans le secret de la relation du marquis avec une jeune femme du demi-monde, Louisa de Mornand.



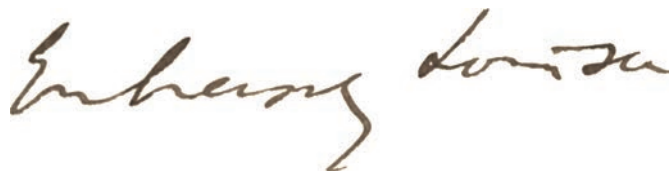
« "FILLE PERDUE" DE LA BELLE-ÉPOQUE », LOUISA DE MORNAND rencontra Louis d'Albufera vers le mois de décembre 1900. Née Louise Montaud dans une famille nombreuse au statut incertain, elle se faisait appeler Louisa de Mornand en société et, dès son adolescence, vécu en ménage à Paris avec un riche Américain marié, John Howard Johnston, auprès de qui elle avait probablement été « placée » par sa mère, et dont elle eut un enfant en juillet 1900. Quand ce Johnston perdit son épouse en 1901, il décida de rentrer aux États-Unis mais Louisa de Mornand refusa de l'accompagner et le laissa partir avec l'enfant qu'elle venait d'avoir de lui en juillet 1900.

CAPRICIEUSE MAÎTRESSE DU MARQUIS D'ALBUFERA : Louis d'Albuquerque entretenait avec elle une liaison passionnée mais ruineuse, Louisa s'avérant dépensière alors que lui ne disposait d'aucune ressources propres. Bientôt couvert de dettes, il dut à contrecœur obéir à ses parents qui l'engageaient à s'établir sérieusement : il se fiança donc (juillet 1904) puis se maria (octobre 1904) avec Anna Masséna, riche héritière d'illustre noblesse d'Empire. Il poursuivit néanmoins secrètement sa relation avec Louisa de Mornand jusqu'en 1906, et ne cessa ensuite de lui verser une pension.

Louisa de Mornand se fit ensuite entretenir par Robert Gangnat, alors agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Comédienne depuis 1903, elle avait d'abord enchaîné les petits rôles et, grâce à son nouvel amant, put en obtenir d'un peu plus intéressants, mais sa carrière s'acheva en 1910 à la mort de Robert Gangnat. Elle fut cependant encore engagée pour quelques films dans les années 1930 grâce à sa liaison avec un producteur, sans rencontrer le succès espéré, et finit sa vie dans la gêne, évitant la misère grâce à l'aide financière apportée par Louis d'Albuquerque.

Marquée à vif par sa jeunesse brisée, subissant le sort incertain des femmes entretenues, Louisa de Mornand s'employa constamment à s'assurer une position sociale qu'elle contribuait dans le même temps à détruire par ses dépenses inconsidérées et ses écarts de conduite (avec des hommes et des femmes) : en voulant « faire payer » son passé, elle faisait souffrir ses amants et hypothéquait son avenir. En outre, Louis d'Albuquerque lui trouvait « la tête dérangée » et, ainsi que Gaston Gallimard le rapporta plus tard à Marcel Proust, Robert Gangnat considérait aussi qu'elle avait un « côté de folie ».

Bien que sans illusions sur le comportement et le talent artistique de Louisa de Mornand, Marcel Proust professa une grande amitié à son égard. Leurs relations se distendirent après 1906, mais l'écrivain resta en relations avec elle jusqu'en 1922. Un an après la parution du *Temps retrouvé* (1927), dernière partie de la *Recherche*, Louisa de Mornand vendit les lettres que Proust lui avait adressées, et pour rehausser l'intérêt qu'elles pouvaient susciter, publia un article dans *Candida*, « Mon amitié avec Marcel Proust », dans lequel elle laissait entendre qu'elle avait été sa maîtresse.



MARCEL PROUST COMPLICE AMOUREUX DU JEUNE COUPLE : « Entre 1903 et 1908, Proust fut le confident, l'intermédiaire, la boîte à lettres entre les amants, passa des vacances près d'eux, fit son possible pour favoriser la carrière d'actrice de Louisa, et eut la tâche délicate de ramener la jeune cocotte à la raison dans les circonstances difficiles, au moment du mariage d'Albuquerque notamment, ou lors de ses périodes d'inconduite » (Françoise Leriche, article « Albuquerque », dans *Dictionnaire Marcel Proust*, pp. 52-53). La relation fusionnelle entretenue par Marcel Proust avec Louis d'Albuquerque et Louisa de Mornand renvoie à un schéma psychologique que l'on retrouve à plusieurs reprises dans sa vie : « Marcel aime les couples [...] : outre qu'il peut cacher ses tendances homosexuelles en s'intéressant à la dame, et que son désir est stimulé par le désir d'un amour qu'il ne connaît pas lui-même directement [...]. De plus, si Proust feint d'être amoureux de la femme [...], c'est pour exciter la jalousie de l'homme : non pour se brouiller avec lui [...], mais parce qu'il a l'espoir fallacieux de susciter son amour pour lui, Marcel, tant il croit que c'est la jalousie qui fait naître l'amour, et non l'inverse » (Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, t. I, p. 701-702).

UNE SOURCE CAPITALE DE LA RECHERCHE. La fréquentation de Louis d'Albufera et de Louisa de Mornand offrit à Marcel Proust la possibilité d'observer de près la vie amoureuse et les effets de la jalousie, comme d'appréhender ce qu'était le demi-monde, et ainsi d'en nourrir ses **PERSONNAGES DE ROBERT DE SAINT-LOUP, DE RACHEL ET D'ODETTE SWANN.**

Louisa de Mornand, « vendue très jeune par sa mère à un riche étranger, volage et désireuse de s'établir socialement par la voie des alcôves [...] a servi de modèle à Odette » (Françoise Leriche, *ibid.*, article « Mornand »), même si elle n'eut pas la réussite sociale de Mme Swann.

De même, Marcel Proust s'appuya sur l'observation extérieure pour évoquer la passion de Robert de Saint-Loup envers Rachel, notamment dans « Un amour de Swann ». Par exemple, témoin dans les cabinets particuliers du restaurant Larue de « baisers éperdus » entre ses amis, il s'en servit dans son œuvre : « Je trouvai sa maîtresse étendue sur un sofa, riant sous les baisers, les caresses qu'il lui prodiguait » (*Du Côté de Guermantes*). Comme Louisa de Mornand, Rachel était une femme de peu devenue comédienne, entretenue par un aristocrate qui finit par l'abandonner pour se marier dans son milieu – par anecdote, Rachel était aussi le prénom de la femme de chambre de Louisa. Comme Louis d'Albufera, Robert de Saint-Loup reçut des lettres anonymes sur le passé de sa maîtresse, comme lui, il n'aimait pas voir sa maîtresse sur scène, il était en butte aux critiques de sa famille qui considérait sa liaison comme un déclassement, ou continua après son mariage de verser une pension à son ancienne maîtresse. En outre, le Narrateur, tout comme Proust, ne cachait pas sa supériorité intellectuelle sur son ami. Il s'agissait cependant d'une composition et non d'un simple décalque : contrairement à Rachel, Louisa de Mornand n'était pas une ancienne prostituée, pas une juive, pas une personne fine et cultivée, pas une comédienne de grand talent ayant rencontré la consécration. Quant à Robert de Saint-Loup, de noblesse d'Ancien Régime et non d'Empire, il empruntait en outre son esprit non à Louis d'Albufera, mais bien plutôt à Bertrand de Fénélon et au duc de Guiche.

D'autre part, c'est grâce à son amitié avec Louis d'Albufera que Marcel Proust put enrichir sa connaissance des milieux de la haute noblesse d'Empire, à laquelle il avait eu d'abord accès par Lucien Daudet, intime de la princesse Mathilde. Il en donna d'abord une vision biaisée, évoquant des parvenus acharnés à obtenir une légitimité qui leur était contestée, en 1903 dans son article « Un salon historique : le Salon de la princesse Mathilde », et en 1919 dans la version remaniée de son pastiche de Saint-Simon. Il atténua cependant cette approche critique dans les volumes de la *Recherche* parus ensuite.

OÙ LA LITTÉRATURE, NOURRIE DU RÉEL, L'INFLUENCE À SON TOUR. C'est la publication d'*À l'Ombre des jeunes filles en fleurs* et de *Pastiches et mélanges* qui, en 1919, poussa Louis d'Albufera à rompre avec Marcel Proust. Il se sentit trahi quand il se reconnut dans les *Jeunes filles* sous les traits de Robert de Saint-Loup, au « mince nez fin », et qu'il retrouva toutes sortes d'anecdotes et de détails sur sa relation avec Louisa de Mornand, jusqu'au surnom de « Zézette » rappelant celui de « Zaza » qu'il employait avec elle dans l'intimité – sans parler du fait qu'à l'inverse Marcel Proust attribuait à Saint-Loup des tendances homosexuelles pourtant bien éloignées de Louis d'Albufera. En outre, le pastiche de Saint-Simon, dans sa version remaniée de 1919, brocardait sans aménité les Murat, parents de l'épouse Anna Masséna. Tout ainsi que le narrateur, Marcel Proust observa son ami comme une œuvre d'art, à l'insu de celui-ci : il en enrichit son œuvre littéraire, au bénéfice de l'art mais au prix de l'amitié même. La présente correspondance témoigne de l'art comme de l'amitié.

N.B. : Louis Suchet d'Albufera avait pour habitude de dater son courrier reçu, et parfois ses réponses, par mention autographe ou au moyen d'un composteur, presque toujours en surimposition du texte de Marcel Proust.

Les 4 photographies reproduites ci-après pour illustrer les fiches descriptives des lettres de Marcel Proust (pp. 32, 45, 56 et 74) proviennent des albums Halévy proposés à la vente sous le n° 57.

**« JE SUIS EN TRAIN DE CORRIGER LES ÉPREUVES
DE MON LIVRE [LA BIBLE D'AMIENS] »**

1 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel Proust ». S.l., [date de réception du
29 mai 1903].

800/1.000

4 pp. in-8 ; date de réception au composteur ; apostille autographe
du destinataire, « rép[ondu] 29 mai 03 » ; trace d'onglet couvrant
plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence.

LA BIBLE D'AMIENS, JALON IMPORTANT
DANS LA FORMATION D'ÉCRIVAIN
DE MARCEL PROUST ET DANS
L'ÉLABORATION DE SES CONCEPTIONS
ESTHÉTIQUES. Les exercices
stylistiques de sa traduction du
texte anglais de John Ruskin, et
les recherches nécessaires à la
rédaction des notes explicatives
d'accompagnement, jouèrent un
rôle décisif dans son évolution
littéraire. Il put aussi observer
chez Ruskin la réussite d'un
procédé qu'il mettrait brillamment

en application dans *La Recherche* : la conception d'un plan général qui sous-tend une œuvre
littéraire apparemment disparate et qui, dévoilé à la fin impose rétrospectivement un sens
et une unité à l'ensemble. En outre, il fit précéder sa traduction d'une importante préface
théorique personnelle. Après environ quatre ans d'efforts, le volume paraîtrait en février 1904.

« Cher Monsieur, vous n'entendez plus parler de moi depuis q[uel]q[ues] jours ! Si cela vous ennueie,
songez que cela ne m'amuse pas non plus d'écrire tous le temps, car JE SUIS EN TRAIN DE CORRIGER LES
ÉPREUVES DE MON LIVRE ET J'AI BIEN PEU DE TEMPS pour vous envoyer d'incessants pneumatiques.

MAIS IL FAUT BIEN QUE JE VOUS METTE AU COURANT DE MES DÉMARCHES. Vous avez vu le petit mot
du Figaro ce matin, sans doute. Quant au Gaulois, où j'avais envoyé hier un jeune auteur, M. de
Croisset [Franz Wiener, dit Francis de Croisset, qui avait donné une pièce l'année précédente
avec musique de Reynaldo Hahn, et rencontré Proust à cette occasion], voici ce qu'il me
répond. Nous aurons donc une martingale... Je vais en parler au directeur et alors je pense que nous
l'aurons aussi.

Je n'oublie ni Le Temps ni Les Débats, ni Le Soleil ni la Revue d'art dramatique. Pour ne plus vous
ennuyer tout le temps de mes lettres, je ne vous tiendrai plus au courant de mes tentatives et chaque
fois que j'aurai obtenu une insertion, je vous couperai le journal et vous l'enverrai sous enveloppe. Je
n'ai pas besoin de vous dire que si dans le mot de Croisset il est dit qu'au Gaulois les notes sur les
Mathurins sont payantes, cela ne veut pas dire qu'en payant je ferais mettre ce que je voudrais. Sans
quoi je vous prie de croire que je ne suis pas d'une avarice assez sordide pour avoir reculé devant cela !
Mais cela signifie (on m'avait expliqué cela l'autre jour au Figaro) que les notes sont payées par les
Mathurins et qu'alors ils n'insèrent que ce que le théâtre leur envoie comme note et ne veulent pas
faire d'exception pour que chaque artiste ne puisse pas ensuite venir demander un mot pour elle. Mais
la direction du Figaro [Gaston Calmette, futur dédicataire de *Du Côté de chez Swann*] m'avait
promise de t[ou]tes façons de passer outre.

ET BRANCOVAN [son ami Constantin Bibesco de Brancovan, frère d'Anna de Noailles] étant très
ami d'Arthur Meyer (le directeur du Gaulois), je vais lui demander que Le Gaulois passe outre aussi... »

DÉMARCHES POUR OBTENIR DES ARTICLES SUR LOUISA DE MORNAND. Elle venait, le 17 avril, de faire
ses débuts au théâtre des Mathurins, dans *Le Coin du feu* de Tarride et Vernayre, et, à partir du
23 mai, elle allait aussi y jouer dans une comédie de Quillardet et Murray, *On n'a pas le temps* !

**« AVEC UN PÉPLUM PAR-DESSUS MA CHEMISE DE NUIT,
J'AI ÉTÉ À UN DÎNER GREC COSTUMÉ... »**

« Cher Monsieur, j'ai quitté ce soir mon lit que je garde depuis huit jours et, AVEC UN PÉPLUM PAR-DESSUS MA CHEMISE DE NUIT, J'AI ÉTÉ À UN DÎNER GREC COSTUMÉ [CHEZ MADELEINE LEMAIRE] qui avait p[ou]r moi un certain intérêt.

J'AI TROUVÉ LÀ MON AMI ROBERT DE FLERS (l'auteur du Sire de Vergy) que j'avais l'autre soir envoyé au Figaro pour presser l'insertion de la note sur les Mathurins [théâtre où Louisa de Mornand jouait alors dans la pièce de Quillardet et Murray, Le Coin du feu]. Comme je ne l'avais pas revu depuis, je suis resté un moment à le remercier et il m'a dit qu'il avait de plus prié le chroniqueur du Figaro de recommander Mlle de Mornand à ses confrères – et que pour sa part, profitant de ce qu'il est bien avec La Liberté (où il est critique littéraire), il avait fait mettre un petit mot sur mademoiselle de Mornand... Je rentre toussant comme un malheureux, et ayant fait en somme une g[ran]de imprudence d'aller encore fiévreusement et si pris de la gorge, à ce festin grec. Je pense que je vais expier cela par quelques jours de lit. Après quoi je vous ferai signe, ayant très envie de causer avec vous des choses sérieuses qui intéressent, et de vous assurer de vive voix, enfin, de mes sentiments bien dévoués et bien sympathiques. Mettez tous mes hommages aux pieds de mademoiselle de Mornand... »

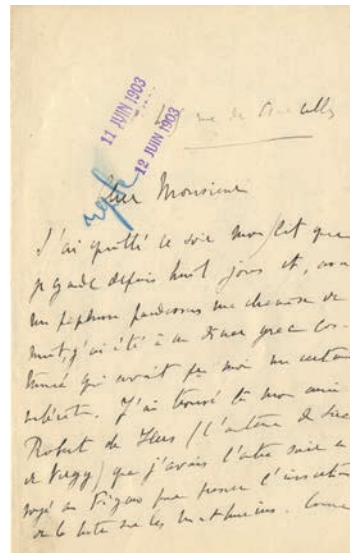
UN DES MODÈLES DE MADAME VERDURIN ET DE MADAME DE VILLEPARISIS DANS LA RECHERCHE, MADELEINE LEMAIRE était une peintre de fleurs reconnue, et tint dans son atelier un célèbre salon que Marcel Proust fréquenta. Il séjourna deux fois chez elle, dans son château de Réveillon (1894) et dans sa villa de Dieppe (1895), et lui illustrer son recueil *Les Plaisirs et les jours* (1896).

« MON AMI ROBERT DE FLERS » mena une carrière de critique littéraire et d'écrivain à succès – il entra à l'Académie française en 1920. Il produisit principalement des œuvres dramatiques, en collaboration, d'abord avec Gaston Arman de Caillavet (ils rencontrèrent le succès à partir de 1903 grâce à leur pièce *Le Sire de Vergy*), puis avec Francis de Croisset en compagnie duquel il écrivit le livret de l'opérette *Ciboulette* mise en musique par Reynaldo Hahn (1923). Lié avec Marcel Proust depuis leur rencontre au lycée Condorcet en 1892, il se montra toujours fidèle et obligeant envers lui, et fut son principal soutien au *Figaro*.

2 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». Paris, « mardi soir » [9 juin 1903].

600/800

3 pp. 1/2 in-8 ; date de réception du 11 juin 1903 au composteur ; apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] le », avec date au composteur du 12 juin 1903 ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence.

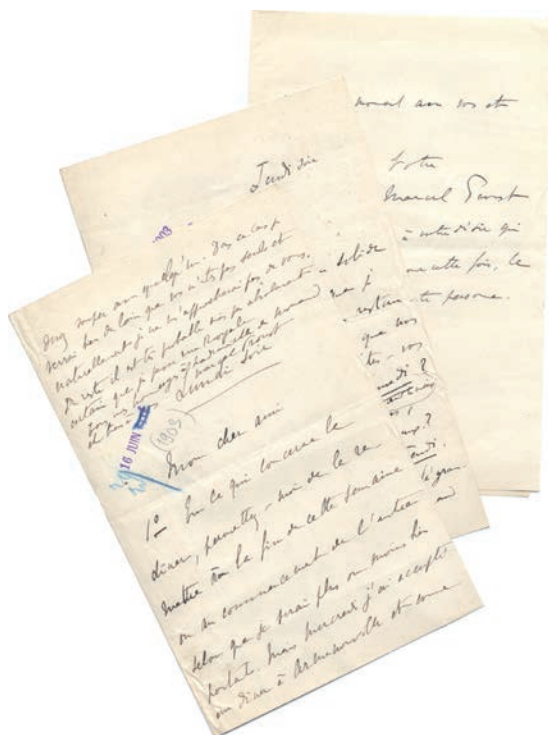


CORRECTION DES ÉPREUVES DE LA BIBLE D'AMIENS :
« L'EFFROYABLE TRAVAIL QUE J'AI EN CE MOMENT SUR LES BRAS... »

3 PROUST (Marcel). 3 lettres autographes signées « Marcel Proust ». S.l., juin 1903.

1.200/1.800

1. 3 pp. in-8 ; date de réception du 12 juin 1903 au composteur, apostille autographe « rép[ondu] le » avec date du 12 juin 1903 au composteur ; trace d'onglet au verso. • 2. 1 p. 1/2 in-8 ; date de réception du 13 juin 1903 au composteur, apostille autographe du destinataire, « récrit avant souper – pas dîner ». • 3. 4 pp. in-8 ; date de réception du 16 juin au composteur, sans millésime ; apostille autographe du destinataire, « r[e]ç[u] rép[ondu] » ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence.



Malgré la fatigue de ses travaux de plume, Marcel Proust organisait un dîner « tranquille » avec Louis d'Albufera et sa maîtresse, qui se tiendrait le 18 juin 1903. La *Recherche* garde la trace de ces moments à trois où s'affichait librement les sentiments amoureux de ses amis.

1. – « Jeudi soir », [11 juin 1903] :
« Cher Monsieur, je ne suis pas encore bien solide mais enfin il me semble que je suis assez bien pour dîner au restaurant – et il est bien utile que nous causions enfin une fois. Êtes-vous libre de dîner avec moi SAMEDI ?... **VOULEZ-VOUS DIRE À MADEMOISELLE DE MORNAND QUE BIEN ENTENDU, SI ELLE EST LIBRE, MON INVITATION S'ADRESSE AUSSI À ELLE (ai-je besoin de le dire ?) Désirez-vous que j'invite d'autres personnes ? Pour la 1^{re} fois il vaudrait peut-être mieux que nous causions plus librement, sans étrangers, en me permettant de vous dédommager une autre fois par des invités agréables. Si cette fois-ci cependant il y a des gens qui vous plairaient, dites-le moi, n'est-ce pas ? J'inviterai qui vous voudrez. **MAINTENANT OÙ DÎNERONS-NOUS ? AIMEZ-VOUS MIEUX LARUE OU DURAND ? OU AILLEURS ? JE N'OSE VOUS PROPOSER WEBER PARCE QUE SOUS PRÉTEXTE D'AÉRER ILS FONT ÉNORMÉMENT DE COURANTS D'AIR** et que je suis encore très peu capable de les supporter... »**

2. – « Samedi matin », [13 juin 1903] : « Cher Monsieur, à ce soir Larue huit heures. **JE TROUVE QU'ON DÎNE MIEUX CHEZ DURAND, MAIS IL Y A AUSSI BEAUCOUP PLUS DE MONDE, ET SURTOUT PLUS DE GENS DE CONNAISSANCE, ET PUISQUE NOUS... DÉSIRONS CETTE FOIS ÊTRE TRANQUILLES, JE CROIS QUE NOUS SERONS MOINS DÉRANGÉS CHEZ LARUE. Je me réjouis de passer ainsi un moment avec vous et votre amie... Je me conforme à votre désir qui d'ailleurs était, pour cette fois, le mieux, et je n'invite personne. »**

3. – « Lundi soir », [15 juin 1903] : « 1° EN CE QUI CONCERNE LE DÎNER, PERMETTEZ-MOI DE LE REMETTRE à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre selon que je serai plus ou moins bien portant. Mais mercredi j'ai accepté un dîner à Armenonville [chez Antoine Bibesco, avec Anna de Noailles et les Montebello] et comme je sors tout de même demain mardi... je crois qu'avant samedi ou dimanche JE SERAI BIEN FATIGUÉ, SURTOUT AVEC L'EFFROYABLE TRAVAIL QUE J'AI EN CE MOMENT SUR LES BRAS [la correction des épreuves de sa traduction de *La Bible d'Amiens* de John Ruskin]...

2° ACHETEZ LE TEMPS... VOUS Y VERREZ AUX NOUVELLES THÉÂTRALES UN PETIT MOT QUE J'AI FAIT METTRE SUR VOTRE AMIE à propos des "Nuls" [Louisa de Mornand jouait un petit rôle dans la pièce *Les Nuls* de Loïe de Cambourg, donnée par le cercle « L'Élan » au théâtre des Bouffes-Parisiens] C'est bien peu de chose mais vous verrez que les nouvelles théâtrales y sont très courtes (et on ne parle de L'Élan qu'à propos de Mlle de Mornand). Et comme c'est le journal le plus lu***, dans le monde entier, je suis content de penser qu'il portera au moins le nom d'une personne qui vous est si chère et qui mérite d'être très connue un jour. J'ai fait faire une démarche auprès du Gaulois. Je ne sais pas encore le résultat. Je ne vous avais pas dit samedi mes intentions pour *Le Temps* samedi parce que je ne savais pas si je réussirais, dans ce journal si difficile, et que c'est très bête de promettre toujours et de ne tenir jamais... Je passerai probablement de toutes façons demain soir, c'est-à-dire ce soir mardi vers minuit 1/2 chez Larue ou Durand. Si par hasard vous y êtes, je serai heureux de vous serrer la main à tous deux. Mais bien entendu, que cela ne dérange aucun de vos projets, si par hasard vous devez dîner avec quelqu'un. Dans ce cas je verrai bien de loin que vous n'êtes pas seuls et naturellement je ne m'approcherai pas de vous... Tous mes hommages à mademoiselle de Mornand... »

« ENCORE BROUILLÉ AVEC BERTRAND [DE FÉNELON]...
J'AI DES INTENTIONS ASSEZ VINDICATIVES... »

INFATUATION AMOUREUSE DE MARCEL PROUST ET UN DES MODÈLES DE ROBERT DE SAINT-LOUP DANS LA RECHERCHE, BERTRAND DE FÉNELON appartenait à la famille du prélat et écrivain du siècle de Louis XIV. Il succéda dans le cœur de l'écrivain à Antoine Bibesco en août 1902, et serait à son tour remplacé par Louis d'Albufera dans la première moitié de l'année 1903. Blond aux yeux bleus et aristocrate de grande lignée comme Saint-Loup, avec des tendances homosexuelles comme celui-ci, il avait aussi inspiré à Marcel Proust

des traits du personnage de Bertrand de Réveillon dans *Jean Santeuil*. Alors attaché d'ambassade à Constantinople, il était de passage à Paris, mais, souffrant, avait décliné l'invitation de l'écrivain et repartirait vers le 8 août. En 1908, Proust noterait dans son carnet que Bertrand de Fénelon était amoureux de la sœur de Louisa de Mornand.

4 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « Marcel Proust ». Juillet-août 1903.

1.000/1.500

1. 4 pp. in-8, date de réception au composteur ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence. • 2. 4 pp. in-8, date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « r[e]c[u] rép[ondu] » ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence.

brouillé avec Bertrand

*« Il est... peu probable que j'attende...
pour mettre à exécution mes sombres projets !... »*

1. – S.L., [date de réception du 27 juillet 1903] : « Cher ami oublieux (mais pas encore oublié), vous me ferez d'autant plus de plaisir en me faisant signe un de ces soirs comme vous voulez bien me le proposer, que j'ai depuis plusieurs jours des commissions à vous faire de Bernstein [le dramaturge Henry Bernstein, probablement pour Louisa de Mornand]. VOILÀ QUE QUELQU'UN (MAIS CETTE FOIS CE N'EST PLUS UN HOMME MAIS UNE FEMME) M'A ENCORE BROUILLÉ AVEC BERTRAND [DE FÉNELON]. Bien que cela ne me fasse plus du tout la même chose qu'autrefois et que je n'y pense même pas, tout de même, par besoin de justice J'AI DES INTENTIONS ASSEZ VINDICATIVES. Et peut-être pourrez-vous m'aider, mais il est pourtant peu probable que j'attende de vous avoir vu pour METTRE À EXÉCUTION MES SOMBRES PROJETS ! (lesquels sont tombeau, naturellement) [Marcel Proust et ses amis appelaient « tombeau » un secret devant demeurer inviolable jusqu'à la mort].

Le soir où vous me donnerez rendez-vous, je ne pourrai sans doute pas dîner avec vous, parce qu'en ce moment les jours où je me lève (ce n'est pas tous les jours), je sors (nouveau système) vers six heures, ayant pris q[uel]q[ue] chose déjà et je ne dîne pas. Mais je pourrai vous voir où vous voudrez. Et si cela tombait un jour où je ne pourrais sortir, je m'arrangerai... à pouvoir alors vous recevoir chez moi. J'espère que votre amie va bien [Louisa de Mornand]. Mettez-moi à ses pieds et croyez-moi, mon cher ami, bien affectueusement à vous... Lauris [l'écrivain et critique Georges de Lauris, qui prêta quelques-uns de ses traits à Robert de Saint-Loup dans la Recherche] vous aime beaucoup et est touché de vos gentilles cartes. »

2. – S.L., [date de réception du 1^{er} août 1903] : « Cher ami, c'est encore moi qui viens vous embêter. J'AI PENSÉ QUE LA MANIÈRE VOILÉE ET INSINUANTE DE PARLER À BERTRAND AVAIT PEUT-ÊTRE L'INCONVÉNIENT SUIVANT : si par hasard Antoine [Bibesco] (que je crois trop délicat pour l'avoir fait, du reste) lui avait raconté que j'étais venu le solliciter pour un de mes amis, Bertrand pourrait reconstituer que c'est vous, ce qui ne serait pas bien grave. Mais alors il verrait que je lui mens en lui disant "que je ne sais pas pourquoi vous êtes ennuyé, que je ne sais pas si c'est pour une affaire d'argent, etc." – puisqu'il comprendrait que quelques jours avant j'ai demandé carrément la chose à Antoine. Le mieux serait peut-être de dire à Bertrand : "Je sais qu'Albu est ennuyé, et pourquoi (sans dire de chiffres). S'il ne t'en parle pas, c'est évidemment par délicatesse, pour ne pas te gêner. Avec moi, il n'a pas le même scrupule à avoir puisqu'il sait que je n'ai pas comme toi une grand' nièce, des oncles, des parents fort riches, et que personnellement je n'ai rien" (ceci pour qu'il ne soit pas froissé que je sois dans la confidence et lui pas).

Et alors, je dirais ceci : "Ennuyé de le voir dans les difficultés, je viens te demander, mon petit Bertrand si, le cas échéant, tu pourrais faire q[uel]q[ue] chose pour lui, et ce que tu pourrais faire. Si ta réponse est que tu peux faire quelque-chose, j'irai lui dire que je veux absolument qu'il t'en parle et qu'il s'adresse à toi. Si au contraire tu ne peux rien faire, il est inutile que je le fasse sortir de la réserve que lui dicte sa délicatesse et d'où il ne sortira certainement pas de lui-même"; en tous cas ne vous fatiguez pas à me répondre.

Il n'est d'ailleurs pas certain que je le voie aujourd'hui, je lui ai fait demander par Lauris qui me dit que les médecins y vont aujourd'hui, quand il pourrait me recevoir. Et comme cela ne presse pas..., j'attendrai peut-être de vous avoir revu et de m'être concerté avec vous pour rien faire. En tous cas, cependant, je compte dimanche amorcer les choses. Si vous préféreriez que ce fût plus tôt, je suis à vos ordres et au premier signe de vous. Si vous n'avez pas de préférences, ne me répondez pas... Je suis toujours indécis sur la forme à donner à la chose. Je vais peut-être écrire un mot à Bertrand... En tous cas je ne ferai rien avant ce soir 5 heures, pour vous laisser le temps de me dire de ne rien faire si vous changez d'avis. »

« PRIÈRE DE BRÛLER CETTE LETTRE... »

« CHER ALBU, CE MÊME COUP DE LÂCHAGE RENOUVELÉ DE L'AUTRE SOIR EST UN PEU DÉGOÛTANT. Réveillé par un coup de sonnette de Paris, je m'étais rendormi très tard souffrant, avais décidé de ne pas m'habiller, de vous écrire mon regret. Et puis au moment de dîner, peur de vous mécontenter, bain, habillage, et j'attendais huit heures pour vous téléphoner, vous m'aviez prié de ne pas le faire plus tôt.

AU FOND VOUS ÊTES EXACTEMENT PAREIL À BERTRAND [DE FÉNELON] AU POINT DE VUE LÂCHAGE. Et s'il n'a pas plus de solidité il a moins de rudesse.

RESTE À VOTRE ACTIF LA LOYAUTÉ LÉGENDAIRE. J'ESPÈRE QU'ELLE N'EST PAS UNE LÉGENDE et la mettrai dans q[uel]q[ue] temps à l'épreuve.

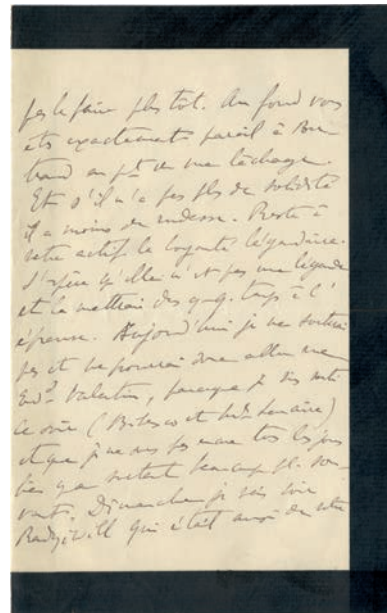
Aujourd'hui je ne sortirai pas et ne pourrai donc aller rue Ed[mon]d Valentin [chez Louisa de Mornand], parce que je suis sorti ce soir (Bibesco et M^e Lemaire) et que je ne sors pas encore tous les jours bien que sortant beaucoup pl[us] souvent. Dimanche, je vais voir Radziwill [son ami Léon Radziwill, dit Loche, avec qui il était alors en froid] qui était aussi de votre partie de ce soir, vous ne me le dites pas, mais on m'écrit cela. Donc je ne pourrai pas non plus. Et lundi non plus, parce que je serai parti dimanche. – Je voudrais savoir quand vous revenez (si votre absence à partir de samedi durera longtemps) de façon que si j'avais q[uel]q[ue] chose à vous dire je sache où vous l'adresser. Merci de votre aimable et patiente visite d'hier. Mais j'étais si mal. Aujourd'hui je m'étais drogué, j'étais très bien et j'ai doublement regretté. Mille amitiés...

PRIÈRE DE BRÛLER CETTE LETTRE À CAUSE DES APPRÉCIATIONS DÉSOBLIGEANTES, NON SUR BERTRAND MAIS SUR VOUS. »

5 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». « Nuit de vendredi à samedi », [25-26 décembre 1903].

800/1.000

3 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire, « r[e]ç[u] rép[ondu], 26 déc[embre] 03 » ; trace d'onglet au verso.



Reste à
votre actif la loyauté légendaire.
J'espère q' elle n'est pas une légende

« LE DÉSIR DE VOIR UNE SUBLIME EXPOSITION JAPONAISE... »

6 PROUST (Marcel). Ensemble de 3 lettres autographes signées. Janvier 1904.

1.200/1.800

1. 1 p. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire « Vu le 8 ». • 2. 2 pp. 1/4 in-8, liseré de deuil ; dates de réception du 29 janvier 1904 et de réponse du 31 janvier 1904 au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] ». • 3. 1 p. in-8 sur papier quadrillé ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire « rép[ondu] » ; bords effrangés avec manques.



1. – Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 7 janvier 1904] : « Mon petit Louis [Marcel Proust avait écrit puis rayé « Albu »], j'ai fait téléphoner pour avoir des nouvelles de Louisa [de Mornand]. On a répondu que vous étiez sortis. Je suis ravi. Voici les places de vaudeville ou plutôt en q[ue]lq[ue] sorte les bons pour les places. Tâchez avec cela d'avoir des places pour demain par la buraliste... »

2. – Lettre autographe signée « Marcel ». S.l. [date de réception du 29 janvier 1904] : « Mon petit Albu... Je vous ai fait téléphoner ce soir... C'était simplement pour vous parce que je m'étais habillé (quoique très souffrant, à cause de rendez-vous follement compliqués avec Gabriel de La Roch[e]foucauld. Il est dans les meilleures sentiments pour vous) et vous proposais à cause de cela d'aller vous voir. Je rentre tout à fait malade et crains bien de ne pouvoir bouger ces jours-ci.

MON AMIE MADAME LEMAIRE AIMERAIT VOUS CONNAÎTRE. Embrassez Louisa et croyez-moi votre ami... Savez-vous qui

est portraiture dans le Figaro-Modès ! Ou plutôt vous devez le savoir et pourquoi ne l'avoir pas dit ? [en fait, plusieurs femmes du grand monde et du monde du spectacle sont portraiturees dans le numéro de janvier 1904.] »

3. – Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 31 janvier 1904] : « ... Mon cher petit Albu, à moins d'un événement improbable (LE DÉSIR DE VOIR UNE SUBLIME EXPOSITION JAPONAISE qui ferme demain [la collection Charles Gillot, exposée à la galerie Durand-Ruel, et qui allait être vendue aux enchères du 6 au 13 février 1904 sur catalogue établi par Siegfried Bing], l'emportant sur ma souffrance d'être sorti aujourd'hui), je ne sortirai pas demain soir... Il n'y a guères de soir où je sorte où je ne vous fasse téléphoner, sachant bien que vous n'y êtes pas souvent, mais voulant vous donner cette pensée, et avant de faire téléphoner aux amis que j'irai voir, TENANT À AFFIRMER VOTRE DROIT DE PRIMAUTE SUR VOTRE MARCEL. »

une sublime exposition japonaise

**« DUCHESSE, JE SUIS UN POÈTE
C'EST À DIRE UN HOMME DE RIEN... »**

RARE ET LONG POÈME INÉDIT.

PASTICHE DE BALLADE MÉDIÉVALE, articulé en strophes rimées ponctuées par un refrain répété, avec envoi concluant le poème.

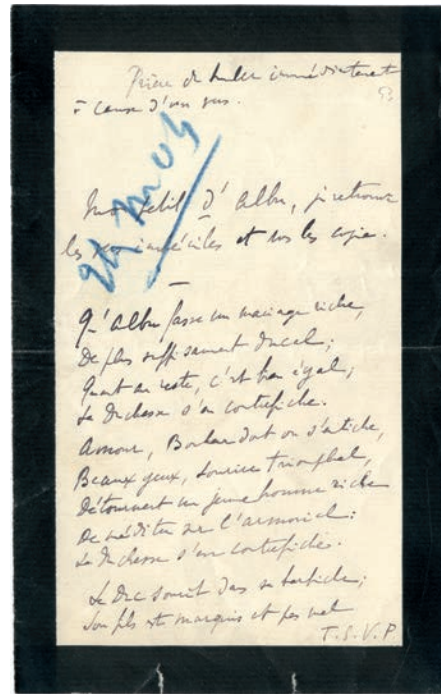
DÉPLORATION DU MARIAGE DE RAISON. Pour illustrer son amitié envers Louis d'Albufera, Marcel Proust y compatit aux affres de celui-ci qui, pour faire un mariage plus conforme à son rang, est obligé par sa famille d'étouffer les élans de son cœur. L'écrivain pousse l'audace jusqu'à brocarder le duc et la duchesse d'Albufera, parents du marquis, en les termes injurieux d'« aristocrates ra[ss]is ».

POÈTE DE CIRCONSTANCE. Marcel Proust composa dans sa jeunesse quelques pièces fort travaillées, évoquant pour l'une d'entre elles le thème de la Recherche, publiées dans la Revue Lilas du lycée Condorcet ou dans son recueil Les Plaisirs et les jours. Cependant, la majorité de ses poèmes, recueillis en 1982 par Claude Francis et Fernand Gontier, se rattachent essentiellement à la veine imitative et dérisive, pastiches et amusements à usage privé, comme ici. Le présent manuscrit, adressé à Louis d'Albufera, porte cette préface : « Mon petit d'Albu, je retrouve les vers imbéciles et vous les copie », et est suivi de cette recommandation, « Prière de brûler immédiatement à cause d'un vers », qui ouvre à diverses conjectures : précaution oratoire ou allusion précise ? Pourrait-il s'agir du vers livrant une comparaison avec un « bœuf à l'étal », Louis d'Albufera ayant, selon les remarques de Louisa de Mornand, une légère tendance à l'embonpoint ?

7 PROUST (Marcel). Poème autographe. [Mars ou mai 1904].

15.000/20.000

61 vers octosyllabes sur 4 pp. in-8 avec liseré de deuil ; date de réception manuscrite, « 24 m. 04 » ; quelques petites fentes marginales.



Envoi
Duchesse je suis un poète

« Qu'Albu fasse un mariage riche,
De plus suffisamment ducal ;
Quant au reste, c'est bien égal ;
La duchesse s'en contrefiche.

Amour, bonheur dont on s'entiche,
Beaux yeux, sourire triomphal,
Détournent un jeune homme riche
De méditer sur l'armorial :
La duchesse s'en contrefiche.

Le duc sourit dans sa barbiche ;
Son fils est marquis et pas mal,
Il faut faire un mariage riche
Et digne du nom ancestral.
Si sa vie indomptée, en friche,
Y perd son bonheur idéal ;
S'il s'en va vers le parti riche
Comme un bœuf qu'on mène à l'étal,
Qu'importe ! marquis et pas mal,
Dans le milieu patriarcal,
Il doit faire un mariage riche
Et digne du nom ancestral.
Pour le reste c'est bien égal :
La duchesse s'en contrefiche.

La table est triste où sont assis
Ces aristocrates ra[ss]is
Qui n'ont pas voulu ou su vivre,
Et le jeune homme au cœur ardent
Qui forma le rêve imprudent
D'être le songeur et l'amant
Qu'un peu d'amour divin enivre !
Aussi son geste choque-t-il :
Il est la vie, il est l'avril,
Entre eux et lui rien ne biche.
Il casse un morceau de pain
Et la duchesse au cœur hautain
Qui, du reste se contrefiche,
En le voyant prendre son pain
Dit : à quoi donc te sert ta main ?
On croirait voir sur le chemin
Un paysan mordant sa miche."

Envoi

Duchesse je suis un poète
C'est-à-dire un homme de rien.
Qu'on ait un nom, qu'on ait du bien
Jamais hélas ne m'inquiète.
Des gens, si l'on est né Des Cars,
Font devant vous le grand écart
Comme Lilll'Tiche
[le pantomime britannique Harry Relph dit
Little Tich, de très petite taille],
Préférant aux braves lascars
Un La Rochefoucauld qui triche !
Qu'on soit belle comme Cérès
Et qu'on soit née Cambacérès
Moi je m'en fiche !
[la mère de Louis Suchet d'Albufera était née
Cambacérès]
Une seule chose m'est précieuse
C'est l'amitié de Louis.
Garder longtemps son cœur exquis
Est une chimère audacieuse.
N'ayant pas de nom ancestral,
N'étant ni noble ni riche,
Tout le reste m'est bien égal :
Avec votre permis ducal,
Du reste je me contrefiche ! »

La Duchesse s'en contrefiche

Page 3
Il faut faire un mariage riche
Et digne du nom ancestral.
Si se vie indomptée, en ficher
Y perd son bonheur idéal;
S'il s'en va vers le parti riche
Comme un bœuf q'on mène à l'état,
Qu'importe! : merquis et pas mal,
Dans le milieu patricien,
Il doit faire un mariage riche
Et digne du nom ancestral.
Pour le reste c'est bien égal:
La de chose s'en colieriche.

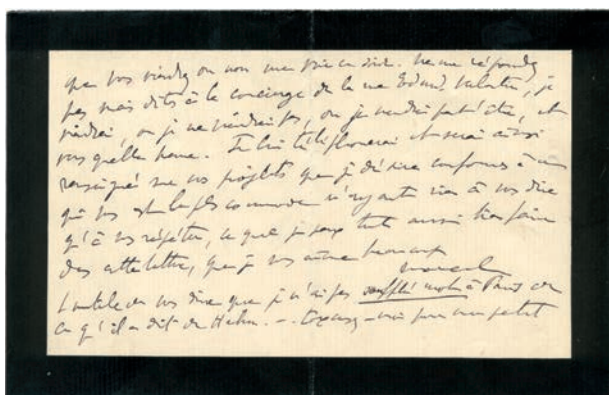
La table est triste où sont assis
Ces aristocrates racis
Qui n'ont pas voulu ou du vivre,
Et le jeune homme au cœur audat
Qui forma le rêve impudent
D'être le singe et l'amant
Qu'un peu d'amour divin enivre!

**« IL PARAÎT QUE VOUS AVEZ DIT À PARIS QUE CERTAINES PERSONNES (!) DISAIENT
QUE JE "FLIRTAIS" AVEC LOUISA... »**

8 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel ». S.l., [date de réception du 25 mars
1904].

800/1.000

4 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire,
« 25 mar. 04, re[çu], rép[ondu] ».



« **MON PETIT ALBU**, JE CONTINUE LES
TOMBEAUX [Marcel Proust et ses amis
appelaient « tombeau » un secret
devant demeurer inviolable jusqu'à
la mort], celui-là je n'ai pas pu le dire
devant Louisa.

**IL PARAÎT QUE VOUS AVEZ DIT À PARIS
QUE CERTAINES PERSONNES (!) DISAIENT
QUE JE "FLIRTAIS" AVEC LOUISA** (et ce
n'est pas le verbe que vous auriez
employé). Qu'est-ce que c'est encore
que ça ? Vous avez voulu faire une
plaisanterie mais je vous avoue qu'elle
m'est infiniment désagréable et
multiplie les avantages qu'il y aurait à
nous brouiller.

**QUANT À CE QUE VOUS M'AVEZ DIT HIER
À PROPOS DE BERTRAND [DE FÉNELON] :**
"NE LE VOYEZ PAS ET IL VOUS REVIENDRA".
C'EST ABSURDE. Si je souhaitais que
Bertrand "me revienne", comme vous
dites, si j'étais triste qu'il ne soit,
dans une mesure sur laquelle je crois
d'ailleurs que vous vous méprenez (pas
dans le sens que vous croyez), alors je
n'aurais pu avoir pour vous l'amitié

que j'ai eue, que j'ai, puisque c'est vous qui êtes la seule cause de ce changement (qu'il nierait mais qui est réel) dans ses sentiments. Loin d'avoir pour vous de l'amitié, j'aurais contre vous une amère rancune. Or est-ce là ce que je vous ai témoigné. Et ne vous ai-je pas au contraire témoigné toujours une amitié impuissante mais sincère ? – La question était toute différente. **JE NE DÉSIRE AUCUN RAPPROCHEMENT DE CŒUR PLUS GRAND AVEC BERTRAND ; MAIS PEUT-ÊTRE, JE N'EN SAIS RIEN, AURAIS-JE ENVIE DE LE VOIR TRÈS SOUVENT pendant son séjour.** Et je disais seulement que je craignais que les complications Bibesco n'empêchent Bertrand de me voir. Or si je désire le voir, cela me contrariera. Et si cela doit avoir pour conséquence "qu'il me revienne", cela ne sera nullement une compensation puisque je ne le désire pas.

"flirtais" avec Louisa

*Je ne me rappelle plus si en dernier lieu nous avons décidé*** que vous viendrez ou non me voir ce soir. Ne me répondez pas mais dites à la concierge de la rue Edmond Valentin [où habite Louisa de Mornand], "je viendrai", ou "je ne viendrai pas", ou "je viendrai peut-être", et vers quelle heure. Je lui téléphonerai et serai ainsi renseigné sur vos projets que je désire conformes à ce qui est le plus commode, n'ayant rien à vous dire qu'à vous répéter, ce que je peux tout aussi bien faire dans cette lettre, que je vous aime beaucoup...*

INUTILE DE VOUS DIRE QUE JE N'AI PAS SOUFFLÉ MOT À PARIS DE CE QU'IL A DIT DE [REYNALDO] HAHN.

Excusez-moi pour un petit mot dont la sécheresse vous a déplu. Je me dépêchais follement pour que vous l'ayez à temps. Le coiffeur était là. J'étais énervé comme lui et Marie pourront vous le confirmer. C'est bien la peine que je dise à Louisa "Mademoiselle" quand il y a q[uel]q[u']un comme R[obert] de Rothschild si vous dites des choses comme cela. »

« LE DÉSASTRE RUSSE EST HÉLAS VRAI... »

« Mon petit Albu (je surveille maintenant mes expressions), le Bal des Escholiers est un peu ce que vous craigniez – mais bien tout de même.

[Allusion au bal de rentrée de l'Association générale des étudiants de Paris, dit « Bal des Escholiers »].

9 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [13 avril 1904].

800/1.000

2 pp. in-8, en-tête imprimé du *Figaro* ; apostille autographe du destinataire, « 14 avril 1904. Vu le 15 avr. »

Je suis malade comme un chien, et attendri de LA GENTILLESSE DE FLERS QUI A FAIT IL Y A UN MOIS UN ARTICLE SUR MOI dans La Liberté et ne m'en a jamais rien dit.



[Il s'agit en fait d'un article sur Alphonse Karr dans lequel l'écrivain et critique Robert de Flers citait élogieusement la traduction française de *LA BIBLE D'AMIENS* de John Ruskin qu'avait publiée Marcel Proust].

LE DÉSASTRE RUSSE EST HÉLAS VRAI, INDICE EFFROYABLE DE L'INCURIE DE CES MALHEUREUX. La représentation a lieu tout de même, et vous lirez demain dans Le Figaro la lettre fantastique par laquelle on avise le public que la représentation a lieu tout de même.

[SARAH BERNHARDT et Raoul Gunsbourg publièrent le 14 avril 1904 une lettre annonçant que malgré le désastre de Port-Arthur, serait maintenue le soir-même la REPRÉSENTATION DE GALA prévue de *Rigoletto*, dans le Théâtre Sarah-Bernhardt, AU PROFIT DES BLESSÉS RUSSES DANS LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE].

À vous de t[ou]tes mes forces (ce n'est pas beaucoup dire ce soir, car j'ai fait mille stupidités et grelotte)... »

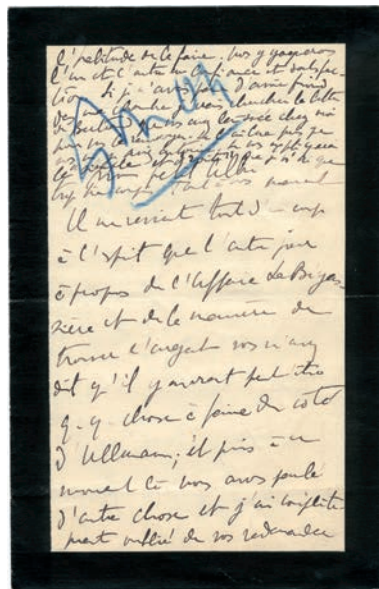
« EN PRINCIPE, PRENEZ L'HABITUDE DE ME PARLER SANS ARRIÈRE-PENSÉE...

*Cela m'évitera l'indécision, le vague,
tout ce qui tue mon pauvre système nerveux déjà si malade... »*

10 PROUST (Marcel). Lettre autographe
signée « Marcel ». S.l., [date de réception du
4 mai 1904].

800/1.000

4 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire
datant la réception.



« Mon petit Albu, il me revient tout d'un coup à l'esprit que l'autre jour à propos de l'affaire La Bégassière et de la manière de trouver l'argent, vous m'avez dit qu'il y aurait peut-être q[uel]q[ue] chose à faire du côté d'Ullmann [un ami de Reynaldo Hahn] ; et puis à ce moment-là nous avons parlé d'autre chose et j'ai complètement oublié de vous redemander si je devais faire quelque chose. Vous seriez très gentil de me l'écrire et de m'excuser si j'ai oublié de vous en parler tout de suite.

AUTRE CHOSE. J'AI VU D'HUMIÈRES POUR L'ODÉON [l'écrivain, critique et traducteur Robert d'Humières]. C'est lui, m'a-t-il dit, qui a fait engager Carlier [la comédienne Madeleine Carlier]. Ce n'est donc pas si difficile. Je ne lui ai pas dit de qui il s'agissait de façon à vous laisser toute liberté, d'autant plus que nous trouverons plus influent que lui et que, si j'ai bien compris, ce n'est pas encore maintenant qu'il faut que je m'en occupe.

EN PRINCIPE, PRENEZ L'HABITUDE DE ME PARLER SANS ARRIÈRE-PENSÉE, JE VEUX DIRE (CAR TOUTE ARRIÈRE-PENSÉE EST ÉTRANGÈRE À VOTRE NATURE ADMIRABLEMENT FRANCHE), avec la même netteté, aussi peu de phrases et de "politesses" que vous vous parleriez à vous-même. Dites-moi par exemple : "je désire que le 15 juillet telle chose soit faite", etc., etc.

CELA M'ÉVITERA L'INDÉCISION, LE VAGUE, TOUT CE QUI TUE MON PAUVRE SYSTÈME NERVEUX DÉJÀ SI MALADE. Je n'ai qu'une envie, c'est de devenir entre vos mains un instrument docile, sinon bien utile. Mais dites-moi toujours tout ce qui vous passe par la tête, vos réticences, etc.

DITES-VOUS BIEN (C'EST À LA LETTRE) : "CHAQUE FOIS QUE JE POURRAI DIRE IMPÉRIEUSEMENT À MARCEL : "FAITES CECI, À TEL MOMENT, DE TELLE FAÇON", C'EST UN GRAND PLAISIR QUE JE LUI FERAI, UNE VÉRITABLE PREUVE D'AMITIÉ QUE JE LUI DONNERAI, et comme vous aimez à me faire plaisir et à me témoigner votre amitié, vous prendrez l'habitude de le faire. Nous y gagnerons l'un et l'autre en confiance et satisfaction.

Si je n'avais peur d'avoir froid dans ma chambre, j'irais chercher la lettre de BERTRAND [DE FÉNELON] que vous avez laissée chez moi pour vous la renvoyer. Je l'ai lue puisque vous m'y aviez autorisé. Je vous expliquerai le "simple et droit" que je n'ai que trop bien compris... »

**« PARDONNEZ-MOI SI JE N'AI PAS EU L'AIR DU BONHEUR
QUE J'ÉPROUVE TOUJOURS QUAND JE SUIS AUPRÈS DE VOUS... »**

« Mon petit Albu, 1° Pour les Nouveautés. Vous vous rappelez qu'on vous a dit que ce théâtre était tout petit et qu'il était impossible de rien avoir. J'ai demandé à 7 h. à REYNADO [HAHN], à 11 h. à LUCIEN [DAUDET]. Le 1^{er} n'a aucun aboutissant, le frère du 2^d n'est plus au Soleil, je n'y avais pas pensé, et n'a donc plus de places, ne faisant plus de critique. La seule personne à qui je pourrais demander (à moins que vous ne me disiez le nom de la pièce et que je ne me trouve connaître l'auteur) est Bernstein [l'auteur dramatique Henry Bernstein]. Mais cela ne vous ennuie-t-il pas ?... Si vous allez demain chez les Castellane, parlez-en comme de vous à Lucien, peut-être pourra-t-il tout de même vous avoir q[uel]q[ue] chose.

11 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « votre ami Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 10 mai 1904].

800/1.000

10 pp. in-12, sur papier fin à liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire datant la réception en 3 endroits ; légères transparences.

2° Pour l'Odéon. Je ne me rappelle pas ce que vous avez décidé et vous ne me le rappelez pas dans votre lettre. Dois-je attendre le retour d'H. [l'écrivain, critique et traducteur Robert d'Humières] ou lui écrire tout de suite ?

3° VOUS SERIEZ BIEN GENTIL DE ME DIRE SI DÉFINITIVEMENT VOUS ME PLAQUEZ POUR LA "RUE ROYALE" [allusion au Cercle de la rue Royale, célèbre club masculin mondain]. Voici pourquoi. Je ne suis pas comme vous. JE NE TROUVE PAS LES GENS IMMONDES PARCE QU'ILS VOUS LÂCHENT POUR UNE CHOSE QU'ILS ONT PROPOSÉE ET JE TROUVE CELA AU CONTRAIRE TRÈS NATUREL, CAR CELA ARRIVE SI SOUVENT. SEULEMENT ENCORE FAUT-IL LE DIRE et ne pas vous laisser indéfiniment le bec dans l'eau. Parce que si vous me le dites carrément, je ne vous en parlerai pas et nous serons plus contents tous les deux. Tandis que sans cela, je vous agacerai en vous en parlant toujours, vous vous en agacerez en ne m'en parlant jamais et il vaut mieux que nous ne nous agacions jamais...

4° Pour Larue [célèbre restaurant parisien] j'ai été désolé, mais j'étais très fatigué (ce n'était pas du tout à cause de Loche [Léon Radziwill, dit Loche] que je n'avais pas ce soir, ni Guiche [Armand de Gramont, duc de Guiche]...), de plus VOUS FAITES CELA PAR GENTILLESSE POUR MOI ET JE VOUS EN SAIS GRAND GRÉ CAR CES SOUPERS ME FONT LE PLUS GRAND PLAISIR (j'aimerais aussi q[uel]q[ues] fois dîner) mais je sens que cela vous assomme. Aussi toutes les dernières fois ai-je décliné cet honneur. J'aurais voulu que vous fussiez prévenu plus tôt mais vous ne m'avez pas dit où vous répondez, où vous serez... **HIER SOIR JE SENTAIS QUE JE PRENAIS FROID DANS LA SALLE À MANGER, LE FEU ÉTAIT ÉTEINT**, je n'étais pas capable de le refaire, les domestiques étaient couchés, maman seule pouvait me refaire du feu mais ne pouvait entrer devant vous, tant déshabillée. C'est pourquoi vous m'avez trouvé l'air distrait et ne vous retenant pas assez. C'est que je prévoyais comme cela me rendrait souffrant aujourd'hui. Aussi, **PARDONNEZ-MOI SI JE N'AI PAS EU L'AIR DU BONHEUR QUE J'ÉPROUVE TOUJOURS QUAND JE SUIS AUPRÈS DE VOUS**. Au revoir, cher Albu, j'aurais encore mille choses à vous dire, les unes très gentilles, les autres moins, mais je suis fatigué d'écrire, vous de me lire ; votre lettre était écrite d'une façon charmante, je vous en félicite et vous remercie... »

**« L'INDISCRÉTION FRANCHE... VAUT BIEN MIEUX
QUE L'INDISCRÉTION QUI PREND LES AIRS DE LA DISCRÉTION... »**

12 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel ». S.l., [vers mai 1904].

500/600

2 pp. in-8 sur papier fin à liseré de deuil ; légères transparences.

Concernant une recommandation, que Marcel Proust accepte de porter à la demande de Louis d'Albufera, pour placer Louisa de Mornand dans la distribution d'une pièce de théâtre.

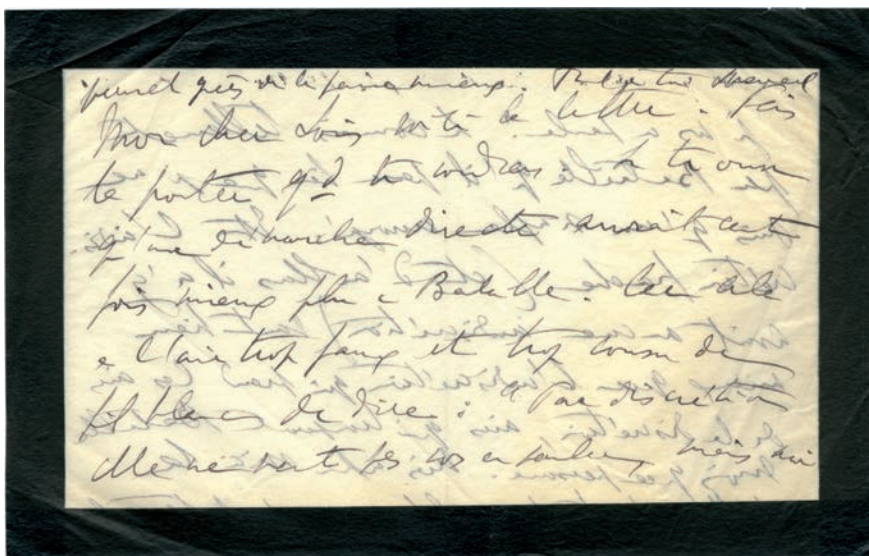
clair trop faux

« Mon cher Louis, voilà la lettre. Fais-la porter q[uan]d tu voudras. Je trouve qu'une démarche directe aurait cent fois mieux plu à Bataille.

CAR CELA A L'AIR TROP FAUX ET TROP COUSU DE FIL BLANC de dire : "par discrétion, elle ne veut pas vous en parler, mais moi je vous en parle". Je connais tellement peu Bataille qu'il pense bien que je ne suis qu'un simple envoyé !

ET L'INDISCRÉTION FRANCHE (et d'ailleurs il n'y avait aucune indiscrétion) VAUT BIEN MIEUX QUE L'INDISCRÉTION QUI PREND LES AIRS DE LA DISCRÉTION, airs qui tromperont Bataille moins que personne. Mais enfin, voici la lettre et tu peux l'envoyer parfaitement. Mon peu de liaison avec Bataille ne me permet guères de le faire mieux... »

Grâce à cette intervention de Marcel Proust, Louisa de Mornand serait engagée en novembre 1904 pour jouer dans la pièce d'Henri Bataille *Maman Colibri*.



**« LES FORMES DE MON AMITIÉ NE SONT PAS TOUJOURS AGRÉABLES
MAIS SI VOUS ÊTES UN PEU PERSPICACE
VOUS LA TROUVEREZ TOUJOURS, AU FOND, BIEN PROFONDE ET BIEN VRAIE... »**

ADIEUX À BERTRAND DE FÉNELON,
NAGUÈRES OBJET DE SON AMOUR.
Attaché d'ambassade alors en
congé temporaire, celui-ci était
sur le départ pour sa nouvelle
affectation à Saint-Pétersbourg.

1. – Lettre autographe signée
« Marcel ». S.l., [sans doute vers le
20 mai 1904] : « Mon petit Albu, si
j'étais ennuyé ce soir, c'était de vous
voir ennuyé de la démarche pénible
que vous avez à faire. Et à force d'être
ennuyé, j'ai fini par avoir une idée. Si
vous n'allez pas à Laon, passez chez
moi à 7 heures du soir, nous trouverons
peut-être moyen d'arranger le petit
ennui que vous avez, malheureusement
je ne pourrai l'arranger que pour
quelques jours, mais enfin cela vous
sera peut-être commode de vous trouver
avoir ainsi une huitaine, une quinzaine
de jours devant vous. – Si vous allez à
Laon (ce que j'espère), venez à la place
vendredi à 7 h. du soir. Je serais content
si grâce à cela vous pouvez jouir avec
un peu de liberté d'esprit de ces belles
courses. –

Je ne vous ai pas reparlé du dîner de la semaine prochaine. Tous les jours seront bien, de préférence pas
mardi 24, mais mercredi, jeudi, vendredi, samedi, le jour que vous voudrez. Sans que d'ailleurs aucun
jour soit bien nécessaire. CAR IL Y A TANT DE GENS QUI PEUVENT M'imiter avec BERTRAND ET SI PEU DE
JOURS DEVANT NOUS QUE TOUS CES DÎNERS NE POURRONT AVOIR LIEU. Si vous allez à Laon, invitez Bertrand
pour mercredi et vous me direz au retour s'il accepte ferme.

Je vous envoie mille pensées affectueuses, mon petit Albu, et m'excuse encore de mon agitation de ce
soir dont vos soucis étaient la cause. LES FORMES DE MON AMITIÉ NE SONT PAS TOUJOURS AGRÉABLES MAIS
SI VOUS ÊTES UN PEU PERSPICACE VOUS LA TROUVEREZ TOUJOURS, AU FOND, BIEN PROFONDE ET BIEN VRAIE.
La gasconnade sur les nombreux automobiles fermés dont nous disposons s'adresse à Bertrand autant
qu'aux Bibesco et non moins à Lauris [les princes Antoine et Emmanuel Bibesco, et l'écrivain et
critique Georges de Lauris, que Marcel Proust avait rencontré par l'intermédiaire de Bertrand
de Fénelon, et qui prêta quelques-uns de ses traits à Robert de Saint-Loup dans la Recherche].
Je crois que Bertrand est allé à minuit chez Larue avec Henraux et Pierrebouurg [Lucien Henraux,
ami de Georges de Lauris, et la femme de lettres et baronne Marguerite Harty de Pierrebouurg,
belle-mère de Lauris]. Néanmoins je n'en suis pas sûr. Demandez à Bertrand quand il quitte Paris

13 PROUST (Marcel). 3 lettres, soit
2 autographes signés et une autographe.
Mai-juin 1904.

1.200/1.800

1. 4 pp. in-8, sur papier fin à liseré de deuil, un peu froissé avec
légères transparences. • 2. 4 pp. 1/2 in-8, liseré de deuil ; date
de réception au compositeur. • 3. 1 p. in-8, quelques ratures et
corrections ; papier légèrement froissé.



et s'il rentre directement à St-Pétersbourg. Il serait mieux de ne pas dire que c'est ma concierge qui a téléphoné. Dites que c'est celle de Louisa ou celle que vous voudrez. J'ai oublié d'avertir Louisa qu'elle est censée avoir prié Bertrand de souper hier soir pour lui demander un service. Elle n'aura, si elle le voit, qu'à lui dire : "Pourrais-tu le cas échéant me recommander à M. de Monzie sans lui dire pourquoi, sans parler d'Odéon ni de rien" (mais je ne vois pas pourquoi cacher l'Odéon) [l'homme politique Anatole de Monzie était alors directeur de cabinet du ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, dont dépendaient les théâtres]. Si vous allez à Laon, dites à Bibesco etc. que la raison pour laquelle j'ai failli venir était l'ennui de rester 48 h. sans vous voir ! Ce qui serait faux ! P.S. ce matin. Ce sera malheureusement beaucoup plus compliqué que je ne croyais. Je veux dire qu'il faudra que je rende 500 dans 8 jours et les 500 autres dans 15. Croyez-vous le pouvoir ? Sinon j'aime mieux que vous n'acceptiez pas ma proposition car cela me jetterait dans de g[ran]ds ennuis. Et pour si peu de temps cela ne vous servira peut-être à rien ! »

2. – Lettre autographe. S.l., [date de réception du 26 juin 1904] : « Mon petit Albu, si cela vous gêne en quoi que ce soit de VOIR **BERTRAND**, VOICI CE QU'IL FAUT LUI DIRE.

"MARCEL T'A ÉCRIT LE MATIN DE TON DÉPART POUR LONDRES POUR TE DIRE QU'IL SOUHAITERAIT RÉUNIR DES AMIS DÉSIREUX DE TE DIRE ADIEU et des gens du Figaro, que tu serais bien gentil de lui réserver le dîner du dimanche, le déjeuner du mardi ou à défaut de cela la soirée du dimanche. Tu lui as répondu aussitôt par une lettre où il y avait en propres termes "le dîner et le déjeuner me gêneraient. Mais veux-tu de moi dimanche à onze heures ? Et si tu organises un souper pour après, tu peux compter sur moi". Fort de cette promesse, Marcel a organisé en conséquence la chose pour dimanche onze heures et souper ensuite chez lui. C'était très délicat à faire ainsi à cause de son deuil [Marcel Proust avait perdu son père en novembre 1903], il a dit aux gens de venir le voir sans parler de souper, de venir en veston. Il s'est excusé d'avance de réunir ainsi des amis dans son deuil en disant que c'était pour venir te dire adieu (ceci, il ne l'a d'ailleurs dit qu'à 2 ou 3), il a cru et croit encore s'être strictement conformé à tes instructions. Tu comprends très bien, même vis-à-vis de sa mère, combien cela a été délicat pour lui de faire venir chez lui les éléments d'un souper. Mais sa mère a trouvé que la raison de ton départ justifiait cela et a consenti. – Quel n'a pas été son étonnement ce soir quand il a appris par Lauris que cette réunion ne faisait pas du tout ton affaire, et Lauris a lui-même laissé entrevoir que tu ne viendrais pas. Ceci, il ne le croit pas. Mais il craint que tu ne viennes qu'un moment, que tu lâches le souper. Et quand cela ne serait que vis-à-vis de sa mère qu'il aurait l'air d'avoir trompée, si tu devais faire cela, il préférerait le savoir car dans ce cas il décommanderait tout le monde par dépêche (en réalité, je crois, toutes réflexions faites, que je ne décommanderai personne car mes lettres n'arriveraient pas). Il voudrait (d'après ce que tu lui avais dit dans ta lettre) que tu viennes à onze heures, le premier, et que tu partes après le pseudo-souper, le dernier. Mais si tu as changé d'avis et si tu ne le veux pas, il préfère encore que tu viennes un peu tard pour le souper dont tu es le prétexte, la raison et l'excuse. Il te fait demander s'il y a q[ue]lq[ue] chose que tu bois, pour l'avoir."

D'ailleurs, on soupera aussitôt qu'il voudra puisque je n'aurai pas de domestiques. Tout sera préparé dès 11 h. sur la table. Si **BERTRAND** EST GENTIL ET DIT QU'IL RESTERA LONGTEMPS, C'EST TRÈS BIEN. S'il dit qu'il viendra un moment mais partira de bonne heure, dites-lui que je lui fais demander si cela l'ennuie que je dise à Lauris de ne pas venir (à cause de q[ue]lq[ue]un qui sera là). Si Bertrand au contraire désire le voir, je laisserai les choses comme elles sont et laisserai Lauris venir. Maintenant, mon petit Albu, si vous avez quoi que ce soit à faire, dites à mon porteur de porter cette lettre chez Bertrand et d'attendre la réponse et de me la rapporter. Si vous allez chez Bertrand, de façon à la lui déposer si vous ne le trouvez pas (pas celle-ci, celle adressée à lui), si **BERTRAND** N'ACCORDE QU'UNE COURTE VISITE, JE LE DÉPLORERAI, MAIS AU FOND JE M'EN CONTENTERAI. TOUT SERA MIEUX QUE RIEN. Si vous trouvez Bertrand, ma lettre pour lui n'a plus d'objet et vous me la rendrez sans la lui donner.

Ne me faites réveiller en aucun cas. Comme je me réveille assez souvent, j'aurai toujours votre réponse. D'ailleurs je ne décommanderai personne, je crois, ce serait trop compliqué. »

3. – Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 27 juin 1904] : « Mon petit Albu, il faut absolument que je vous voie aujourd'hui. Venez dans la soirée à l'heure que vous voudrez, avant minuit si vous pouvez, sinon aussi tard que vous voudrez. À l'extrême rigueur à 8 heures moins 1/4, pas plus tôt. **POUR BERTRAND, ARRANGEZ POUR LE MIEUX, ou le conduire à la gare en dînant avec lui avant, ou le retrouver à la gare, ou l'accompagner un bout de chemin en train (pour cela je demanderais à Robert de Roth[schild] un mot pour qu'on vous laisse prendre l'express pour un petit trajet), ou aller monter à une lui dire là adieu, – ou le voir dans la journée de son départ – enfin, n'importe quel mode, même à la rigueur ce soir, mais en me prévenant par un mot avant 7 heures, mais je préfère mardi, – OU RIEN DU TOUT, S'IL NE VEUT RIEN. – Ne parlez de moi qu'accessoirement. Sil vous donne rendez-vous et que vous demandiez à m'amener, s'il refuse tant pis. D'ailleurs cela lui sera difficile. JAMAIS JE NE VOUS AI TANT AIMÉ QUE DEPUIS CES TRISTES JOURS... »**

« LOUISA A ÉTÉ CHARMANTE CE SOIR, JE VOUS DIRAI CELA... »

1. – S.l., [date de réception du 30 juin 1904] : « **MON PETIT ALBU, J'AI DIT À LOUISA QUE JE SERAI VENDREDI UN PEU AVANT ONZE HEURES À LA GARE DE LYON et ne m'en dédis pas. Mais maman me fait observer entre autres choses qu'en demandant l'autre jour mon sursis, j'ai dit que le major me trouverait tous les jours chez moi au mois jusqu'à midi, la violence des crises m'interdisant les sorties du matin. Ce serait un bien grand hasard qu'il vienne juste pour me visiter vendredi mais enfin c'est possible. Je peux tout de même très bien aller à la gare de Lyon. Mais ne pourrions-nous concilier cette exigence militaire et le plaisir de Louisa de la manière suivante.**

REYNALDO [HAHN] IRAIT LA METTRE AU TRAIN. JE PEUX LUI EXPLIQUER DE MILLE MANIÈRES DIFFÉRENTES QUE VOUS NE POUVEZ OU NE VOULEZ Y ALLER. EN TOUS CAS, IL NE PEUT DEVINER LA VRAIE RAISON ! – De cette manière, il n'y aura

que moi de lésé, puisque je ne pourrai pas dire adieu à Louisa, mais moi, c'est le moins important... LOUISA A ÉTÉ CHARMANTE CE SOIR, JE VOUS DIRAI CELA... P.S. Surtout, n'ayez pas l'idée de parler à "la religieuse" de mon sursis. Cela ferait des cataclysmes. » Louisa de Mornand partait en cure à Vichy, tandis qu'elle savait depuis quelques jours que Louis Suchet d'Albufera allait épouser Anna Masséna.

14 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées, l'une « Marcel », l'autre « votre Marcel ». Juin et septembre 1904.

800/1.000

1. 2 pp. 1/4 in-12 sur papier fin avec liseré de deuil, quelques biffures ; date de réception au composteur. • 2. 3 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur.



adieu à Louisa

2. – S.l., [date de réception du 2 septembre 1904] : « *Mon petit Albu, tout se complique. Par un hasard foudroyant, d'Humières [l'écrivain, critique et traducteur Robert d'Humières]... m'écrit qu'il aimerait bien me voir, qu'il va partir pour l'Angleterre et que si je pouvais lui donner rendez-vous à Évreux samedi ! pour dîner ! (ou à Louviers) il serait très content. Avouez que c'est une curieuse coïncidence [Marcel Proust envisageait justement de retrouver Louis Suchet d'Albufera dans cette ville où celui-ci se trouvait pour son service militaire]. Je ne crois pas que cela soit possible car même si j'y vais, je le saurai trop tard pour le prévenir. [Marcel Proust propose ensuite un modèle de lettre que son ami pourrait adresser à Robert d'Humières pour le rencontrer, notamment pour obtenir des recommandations auprès des théâtres en faveur de Louisa de Mornand]... Robert Fould aurait aimé vous voir [de la famille du ministre de Napoléon III, lié aux Ephrussi, et ami de Marcel Proust]. Votre carte-poste m'a fait un plaisir infini. Toutes vos bontés redoublent ma grande affection pour vous... »*

« CACHOTIER ! »

15 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 4 juillet 1904].

500/600

3 pp. 1/2 in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur ; trous de classeur en marge avec déchirures, papier un peu froissé.



FIANÇAILLES DE LOUIS D'ALBUFERA AVEC ANNA MASSENA – leur mariage serait célébré au mois d'octobre suivant.

« *MON "VIEIL" ALBU, EN VOUS QUITTANT TOUT À L'HEURE, J'AI RENCONTRÉ UN MR QUI M'A ANNONCÉ VOTRE MARIAGE AVEC MADEMOISELLE MASSENA (CACHOTIER !) ET LE MARIAGE DE GUICHE AVEC Mlle GREFFULHE (?) [Armand de Gramont, duc de Guiche, allait épouser Elaine Greffulhe]. Il a ajouté que mademoiselle Massena était le plus beau parti de Paris comme fortune et comme famille (ce que je trouve*

secondaire et ce qui m'est très agréable qu'à cause des gens embêtés) et (ce que je trouve infiniment plus important) la personne la plus séduisante, la plus intelligente, la plus délicieuse qu'il y ait en ce moment à Paris.

Il était fort inquiet de savoir si vous étiez vous-même assez séduisant, assez intelligent et assez délicieux pour mériter tant de bonheur. Je l'ai rassuré de mon mieux. Je me suis porté garant de l'intelligence et des délices.

*QUANT À LA SÉDUCTION, OÙ JE SUIS INCOMPÉTENT, JE VOIS QU'AU FOND IL NE CRAIGNAIT QU'UNE CHOSE, C'EST QUE VOUS EN EUSSIEZ TROP ET N'ENCHAÎNIEZ À VOUS TROP DE PERSONNES. J'ai affirmé qu'en fait de chaînes elles étaient toutes brisées, sauf celle dont vous a déjà captivé mademoiselle Massena. Tout ceci me fait songer que vous ne m'avez pas écrit pour m'annoncer vos fiançailles et que je ne*** fais depuis dix minutes que vous en féliciter. Ce serait trop injuste avec un autre, mais hélas avec vous ce trop bon procédé ne suffira pas à diminuer l'inégalité criantes entre vos gentillesse et mes importunités. Merci de la bonne soirée et tout à vous... »*

« J'AURAI EU SOUVENT À PLEURER DE VOS PEINES,
ET PEUT-ÊTRE JAMAIS À ME RÉJOUIR DE VOS JOIES... »

JOIES ET PEINES DE LOUIS D'ALBUFERA :
le marquis, qui allait se marier le
11 octobre avec Anna Massena,
était à la fois triste d'éloigner Louisa
de Mornand et inquiet qu'elle ne
provoque un scandale.

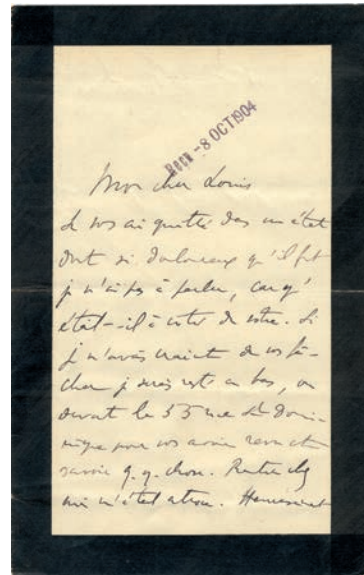
16 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel ». S.l., [date du 8 octobre 1904].

500/600

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur.

« Mon cher Louis, je vous ai quitté
dans un état dont, si douloureux qu'il
fût, je n'ai pas à parler, car qu'était-il
à côté du vôtre. Si je n'avais craint
de vous fâcher, je serais resté en bas,
ou devant le 55 rue St-Dominique
[adresse de Louis d'Albufera et de
ses parents] pour vous avoir revu et
savoir q[uel]q[ue] chose. Rentrer chez
moi m'était atroce. Heureusement,
en passant par la rue de Chaillot,
j'ai rencontré Guiche [Armand
de Gramont, duc de Guiche] qui
rentrait et cela m'a un peu calmé.
Dans ces conditions, je vous serais
profondément reconnaissant, dès que
vous aurez ce petit mot, de m'envoyer
vous-même un mot (qu'on ne monterait
pas pour ne pas me réveiller car je suis
dans un état d'asthme atroce et quand

j'aurai pu m'endormir, je voudrais pour rien au monde n'être réveillé et la sonnette ne manquerait pas
de le faire) me disant comment cette soirée s'est terminée, pour que je sache q[uel]q[ue] chose. Je compte
aussi que vous passerez un moment dans la soirée (pas avant dîner, pas avant 10 heures, 10 h. 1/4,
beaucoup plus tard si vous voulez) mais je ne voulais pas attendre ce moment-là pour savoir où tout cela
en est, ce qui s'est produit..., et si votre état moral s'en ressent.



Pleurer de vos peines

MON PAUVRE LOUIS, DEPUIS QUE JE VOUS CONNAIS, J'AURAI EU SOUVENT À PLEURER DE VOS PEINES, ET PEUT-ÊTRE JAMAIS À ME RÉJOUIR DE VOS JOIES. JE SUIS BIEN MALHEUREUX... Je vous en prie, un mot, n'est-ce pas, si court qu'il soit, je vous en supplie. »

rejoir de vos joies

**« COMME ON CHANGE !
JE NE ME SENS PLUS RIEN POUR BERTRAND [DE FÉNELON] »**

17 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 16 décembre 1904].

800/1.000

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur.

« MON CHER PETIT ALBU, QUELLE JOIE ! Comment vous voir ? Voici. Vous me dites que vous revenez la nuit du quinze. Si cela veut dire la nuit de mercredi à jeudi, vous me trouverez jeudi de 1/2 à huit et pouvez me donner rendez-vous dans la soirée où vous voudrez (je sors). Si cela veut dire que vous revenez dans la nuit du jeudi à vendredi, je serai malade d'être sorti (je le suis bien plus depuis quelque temps !) Venez, si vous le voulez bien, vendredi vers onze heures du soir (pas avant), ou plus tard si vous aimez mieux. —

SAVEZ-VOUS QUE VOUS REVOIR C'EST UNE DES GRANDES JOIES DE MA VIE. JAMAIS JE NE CROYAIS QUE J'AURAIS POUR VOUS UNE AFFECTION PAREILLE.

Autre chose, jamais je ne vous ai dit de rien télégraphier à Loche [Léon Radziwill, dit Loche]. Il y a là un malentendu très ennuyeux que je vous expliquerai. Mais évitez de voir Loche avant de m'avoir vu pour ne pas gaffer. Si vous le rencontrez, dites que il a mal compris la dépêche, que c'est une commission dont vous vouliez le charger pour moi, un cadeau à acheter, que vous lui aviez écrit, aviez oublié d'envoyer la lettre et qu'il n'a pas dû confondre la dépêche. Enfin, je ne sais pas. Je ne sais pas, du reste, s'il l'a reçu car je ne l'ai pas vu depuis. Du reste, cela ne va pas fort de ce côté-là (côté loche). En revanche, je n'ai jamais eu tant d'affection pour mon petit Albu...

COMME ON CHANGE ! JE NE ME SENS PLUS RIEN POUR BERTRAND [DE FÉNELON], ACTUELLEMENT, ICI. J'EN SUIS MOI-MÊME HONTEUX ET DÉSOLÉ ! »

« LE TRISTE GÊNEUR QUE JE SUIS... »

18 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 24 décembre 1904].

600/800

2 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] ».

« Mon cher Louis, bien que je n'aie pas reçu de réponse de toi (ce qui signifiait que je ne devais pas sortir), j'ai tout de même réfléchi, conclu que tu devais le préférer. Et j'ai fait téléphoner. La réponse a été : "Partie pour dîner en ville, on ne sait pas où." J'AI PENSÉ QUE C'ÉTAIT UNE MANIÈRE D'ÉVITER LE TRISTE GÊNEUR QUE JE SUIS. Et j'ai renoncé à sortir et à m'habiller. Maintenant, je me dis que c'est peut-être un peu trop pessimiste de ma part d'avoir conclu cela et j'envoie un mot pour demander la visite chez moi. Je ne sais quelle sera la réponse... »

« VOUS FAIRE AIMER L'ART RELIGIEUX DU MOYEN ÂGE... »

« MON PETIT LOUIS, VOICI DEUX PETITES CHOSSES QUE J'AVAIS CHERCHÉES POUR VOUS, sans valeur aucune, mais qui vous prouvent ma pensée.

L'UNE EST UN SAINT LOUIS, VOTRE PATRON, ET EST DESTINÉE À VOUS FAIRE AIMER L'ART RELIGIEUX DU MOYEN ÂGE. Je crains bien que cela ne soit qu'une habile reconstitution mais elle est si habile que je vous assure que cela donne absolument l'impression de ces vieilles sculptures.

J'AI TROUVÉ AINSI POUR MOI UNE S[AIN]TE MARTHE QUI ME DONNE ABSOLUMENT L'ILLUSION DE CE TEMPS.

L'AUTRE EST UNE MODESTE PETITE CORBEILLE ANGLAISE, tout ce qu'il y a de plus simple et de plus modeste mais très gentiment tressée en imitation d'osier...

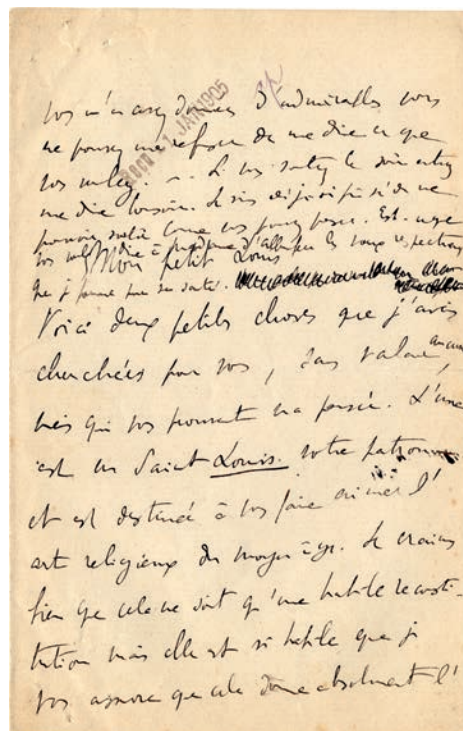
Naturellement ces riens ne sont nullement des étrennes. Et il faut que vous me disiez ce que vous voulez. Maintenant que vous m'en avez données d'admirables vous ne pouvez me refuser de me dire ce que vous voulez. SI VOUS SORTEZ LE SOIR, ENTREZ ME DIRE BONSOIR. JE SUIS DÉJÀ SI PRIVÉ DE NE POUVOIR SORTIR, comme vous pouvez penser.

Est-ce que vous voulez dire à madame d'Albufera les vœux respectueux que je forme pour sa santé. »

19 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 1^{er} janvier 1905].

500/600

2 pp. in-8, une demi-ligne biffée; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « r[é]p[ondu] »; quelques perforations d'aiguille pour archivage.



Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 2).

L'illusion de ce temps

« **TU PEUX TROUVER QUE JE ME VANTAIS D'UNE DÉLICATESSE QUI N'EST PAS LA MIENNE,
MAIS COMMENT AS-TU PU CROIRE QUE C'ÉTAIT POUR TE REPROCHER D'EN MANQUER...** »

20 PROUST (Marcel). 3 lettres autographes signées, une « *votre Marcel* » et deux « *Marcel* ». Début de janvier 1905 et s.d.

1.000/1.500

1. 1 p. in-8, liste de noms manuscrite au crayon par le destinataire au verso. • 2. 1 p. in-8 oblong ; apostille autographe du destinataire, « *reç[u], rép[ondu]* », avec date estampée au compositeur. • 3. 2 pp. in-8 oblong, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire, « *rép[ondu]* ; petit manque angulaire.

je ne fais jamais de sous-entendus

J'EN AURAI CE SOIR TROIS OU QUATRE À DÎNER EN VESTON DONT BERTRAND [DE FÉNELON]. Tu sais l'immense plaisir que tu me fais en venant, mais je comprends trop bien que tu restes tout simplement et tout gentiment chez toi. Ce n'était que pour te dire et te rappeler que tu es toujours invité. Envoie-moi un pneumatique me disant si je pourrais passer chez toi dans la soirée tard, jusqu'à quelle heure... » En l'honneur de Bertrand de Fénelon, qui repartait en poste à l'étranger, Marcel Proust allait réunir autour de celui-ci, ce soir-là, Reynaldo Hahn, Antoine Bibesco, Gabriel de La Rochefoucauld, René Peter, Lucien Daudet, Fernand Gregh et Albert Flament. Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 5).

3. – S.l., [début de 1905] : « Mon petit Albu, quelqu'un de bien étonné, cela a été moi en voyant que ma lettre t'avait fait de la peine. Et cela m'a bien désolé aussi. TU AS LE TORT DE NE PAS TE PERSUADER UNE FOIS POUR TOUTES QUE JE NE FAIS JAMAIS DE SOUS-ENTENDUS, SURTOUT AVEC TOI. Ce que je te dis est ce que je pense et je ne t'insinue rien. Or jamais je ne t'ai dit que tu ne m'écrivais pas quand tu es heureux, c'est à cent lieues de ma pensée. Je t'ai dit tout, au contraire, et m'excusais de ne pas t'avoir répondu, mais que comme j'avais appris que le malentendu qui te préoccupait était éclairci, je n'avais plus de raison de t'écrire, que QUAND TU AVAIS UN ENNUI JE ME PERMETTAIS DE T'ÉCRIRE TOUT LE TEMPS MAIS que J'ÉTAIS PLUS DISCRET QUAND TU ÉTAIS HEUREUX. EN DISANT CELA, TU PEUX TROUVER QUE JE ME VANTAIS D'UNE DÉLICATESSE QUI N'EST PAS LA MIENNE, MAIS COMMENT AS-TU PU CROIRE QUE C'ÉTAIT POUR TE REPROCHER D'EN MANQUER. Enfin je te jure que telle était ma pensée et j'espère qu'il n'y a plus de doute là-dessus dans la tienne. Pardonne-moi de ne pouvoir te voir en ce moment l'après-midi, je traverse un dur moment et ma santé surtout est détestable. Je me réveille rarement avant huit heures du soir. Comme tu ne peux me voir, écris-moi au sujet des étrennes. Je n'ai aucune idée de ce qui doit cette année faire pendant au surtout. Et toi, qu'est-ce que tu veux que je te donne ? En ce moment, le vent est à ce que ce soit en Suisse [au milieu du mois de février, Marcel Proust croyait devoir partir en cure à Berne] et tr[ès] prochainement que j'aie à faire la cure d'isolement. Mais rien n'est décidé. Tu seras le premier informé... »

MÉANDRES PROUSTIENS DE L'AMITIÉ.

1. – S.l., [1904 ou début de 1905] : « Mon petit Albu, je n'ai pas l'intention de bouger de chez moi aujourd'hui jeudi et de 6 h. à onze heures 1/4 vous me trouverez si vous voulez me voir, je ne vous en écris pas plus long car JE SUIS DEBOUT DEPUIS 8 HEURES DU MATIN, IL EST 2 HEURES DU MATIN ET JE TREMBLE DE FIÈVRE... »

2. – S.l., [date de réception du 5 janvier 1905] : « Mon cher Louis, pour ne jamais avoir une seule personne sans te le dire, je t'annonce que

**« JE VOYAIS L'UN APRÈS L'AUTRE TOUS LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE
ACCRÔÎTRE ENCORE MON OBSCURITÉ DE LEUR GLOIRE... »**

« Mon cher Louis, j'ai du chagrin de penser que tu ne me croiras pas, tu seras persuadé que je parle ainsi pour te faire plaisir, mais enfin les nouvelles que tu m'as demandé de prendre sont tellement excellentes que je ne peux cependant pas te dire le contraire. Je tâcherai de venir en bavarder avec toi dimanche ou lundi dans la soirée...

JAMAIS JE N'AI TANT SENTI MON PROPRE NÉANT QUE DANS LA MAISON MERVEILLEUSE ET ÉVOCATRICE OÙ TU M'AS REÇU ET OÙ, AVEUGLÉ PAR LE RESPLENDISSEMENT DES CASQUES GLORIEUX, JE VOYAIS L'UN APRÈS L'AUTRE TOUS LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE ACCRÔÎTRE ENCORE MON OBSCURITÉ DE LEUR GLOIRE QUI EST LÀ SI BIEN CONSERVÉE ET QUI, MÊME À MINUIT, IRRADIE DANS L'OMBRE.

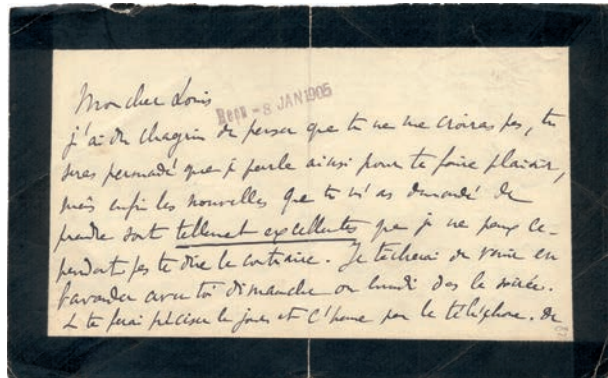
Si je t'écris sur une 1/2 feuille, ne crois pas que ce soit par avarice mais parce que je n'ai plus de feuilles autres. Et si, pour te dire mon amitié, je n'en couvre pas plusieurs, c'est que je suis mort de fatigue... »

Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 7).

21 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 8 janvier 1905].

1.500/2.000

2 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur ; petits accrocs marginaux.



*je voyais l'un
après l'autre tous les maréchaux de l'empire
accroître encore mon
obscurité de leur gloire*

**« TELS SONT LES PROPOS QUE M'A TENUS CE SOIR MADAME DE CHIMAY...
LAQUELLE LES TENAIT DE BARRÈS... »**

22 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel ». [Nuit du 10 au 11 janvier 1905].

800/1.000

5 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur répétée 2 fois ; 3 manques angulaires sans atteinte au texte, un caviardage ultérieur à l'encre.



*Hélène Bibesco Bassaraba de Brancovan,
future princesse de Caraman-Chimay, 1891 (détail).
Cf. infra, n° 57, albums Halévy.*

« Mon cher Louis, ne m'attends pas ce soir car je suis sorti hier soir mardi et suis rentré très fatigué. J'aurais très bien pu venir chez toi mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu peur de t'ennuyer. État d'âme probablement peu raisonnable et que j'essaierai de te définir de vive voix.

Que dis-tu de l'élection de Doumer ? Elle vaut très bien celle de M. Bethmann (savais-tu — tombeau — que les dits Bethmann auraient voulu marier leur fille à Antoine Bibesco).

[Le mardi 10 janvier, Paul Doumer avait élu président de l'Assemblée nationale, et dans le même temps, Jean Bethmann avait été admis comme membre du Cercle de la rue Royale. Marcel Proust et ses amis appelaient « tombeau » un secret devant demeurer inviolable jusqu'à la mort.]

CE QUE TU DIS DE LA R. ROYALE PEUT ÊTRE VRAI. Mais je crois que je n'aurai pas à m'y ennuyer, car le blackboulage me paraît probable. Si au contraire j'étais reçu, ennuyeux ou non, je serais

ravi. L'affichage pour la rue Royale n'est pas de 8 jours mais, m'a-t-on dit de 5, de sorte que nous pourrions peut-être encore être présentés pour lundi ! – Ou toi lundi, et moi le lundi suivant... Mais je crois que les premiers soutiens sont toujours les plus indulgents...

[Marcel Proust nourrit un temps l'espoir d'être accepté comme membre du Cercle de la rue Royale, important club masculin mondain parisien.]

IL PARAÎT QUE SYVETON S'EST VRAIMENT SUICIDÉ, que le Dr Tolmer, que trois agents de police suivent partout, est la crème des hommes, que m[adam]e Syveton est une mégère mais qu'elle est innocente de la mort de son mari.

TELS SONT LES PROPOS QUE M'A TENUS CE SOIR M[ADAM]E DE CHIMAY, LAQUELLE LES TENAIT DE BARRÈS [amie de Marcel Proust et dédicataire de sa préface à *Sésame et les lys*, la princesse de Caraman-Chimay, née Hélène Bibesco Bassaraba de Brancovan, était la sœur d'Anna de Noailles]. Je ne peux pas te dire s'ils ont raison.

[Le bouillant historien et député Gabriel Syveton, fondateur de la Ligue de la patrie française avec Barrès et Lemaître pour s'opposer aux dreyfusards, avait été assigné en justice pour voies de fait sur le ministre de la Guerre mais retrouvé mort le 8 décembre 1904 la veille de sa comparution.]

J'ai aussi été chez Lucien Henraux. Tu me diras que j'aurais aussi bien pu aller chez toi. Mais j'ai le sentiment (stupide, je le reconnais) [que] tu dois croire que je viens pour te parler de la r[ue] Royale ! Ces jours-ci, je ne pourrai pas sortir. Aujourd'hui je suis malade. Demain, je crois que maman revient. J'ai oublié de te dire qu'[elle] est ravie de son chapelet et qu'elle m'a dit de te dire qu'elle a un peu de douleurs aux bras, ce qui l'a empêchée de t'écrire. C'est moi qui te remercie pour elle. –

ET DIRE QUE JE NE T'AI JAMAIS REMERCIÉ DE TON ALBUM GREC QUI FAIT MES DÉLICES [présent de Louis d'Albufera offert à son retour de voyage de nocces à Marcel Proust]. – J'ai une idée pour le tapis que je te dirai [étrenne reçue par Marcel Proust de Louis d'Albufera]. Tout à toi...

P.S. Si par hasard tu venais me voir dans q[uel]q[ues] jours et rencontrais maman sans que je l'aie revu[e], ne lui dis pas un mot de sa maladie, – et ne lui dis pas un mot non plus du Cercle de la r[ue] Royale. 2^e P.S. Si par hasard tu en avais l'idée, ne viens pas me voir aujourd'hui avant dîner, car j'ai une crise terrible et ne pourrais te recevoir. »

Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 8).

**« J'IRAI PEUT-ÊTRE DIMANCHE À BOIS-BOUDRAN OÙ MADAME GREFFULHE M'A INVITÉ
À ASSISTER À DES EXPÉRIENCES DE TÉLÉPHONIE SANS FIL... »**

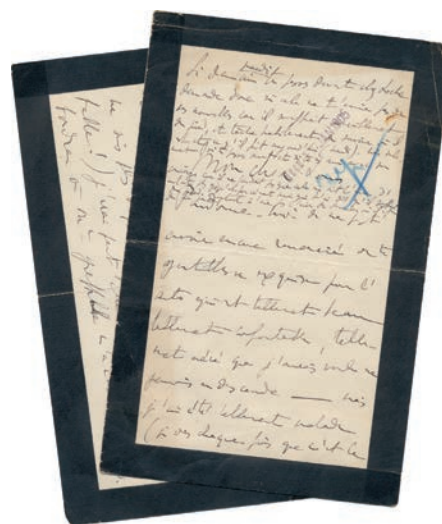
MODÈLE PRINCIPAL DE LA DUCHESSE DE GUERMANTES, LA COMTESSE GREFFULHE descendait d'une famille de haute noblesse provençale installée en Belgique, et était liée aux Bibesco et aux Montesquiou-Fezensac. Elle épousa le financier Henry Greffuhle, mari odieux, volage mais jaloux, qui possédait le château de Bois-Boudran, près de Meulan en Seine-Marne, et des hôtels particuliers rue d'Astorg à Paris. D'une grande beauté, follement narcissique, la comtesse avait été initiée à la littérature par Robert de Montesquiou, et, douée pour les arts (dessin, photographie, piano), elle collectionna les œuvres d'art et mena une activité de mécénat dans le domaine musical. Exception dans sa classe sociale, elle professait des opinions politiques républicaines et fut dreyfusarde.

Marcel Proust, admirait chez elle « une intelligence, un charme, une bonté, et un esprit hors ligne », mais s'y intéressa un temps seulement, comme à une figure littéraire.

23 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « Marcel ». S.l., janvier 1905.

1.000/1.500

1. 2 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire avec erreur sur le millésime, « 13 jan[vier] 04, rép[ondu] » ; une marge légèrement effrangée, petites traces de rouille. • 2. 4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception du 17 janvier 1905 au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; pli marqué.



1. – « Vendredi soir » [13 janvier 1905] : « Mon cher Louis, comme je prends la douce et fâcheuse habitude de ne plus pouvoir rien faire sans te demander conseil aussi bien dans les petites choses que dans les g[ran]des, dis-moi ceci : si je ne suis plus souffrant (mais c'est bien improbable !), J'IRAI PEUT-ÊTRE DIMANCHE À **BOIS-BOUDRAN** OÙ M[ADAM]E GREFFUHLÉ M'A INVITÉ À ASSISTER À DES EXPÉRIENCES DE TÉLÉPHONIE SANS FIL (?) [dirigées par le physicien Édouard Branly]. Peut-on (ou doit-on) se mettre en redingote, ou est-il forcé d'être en veston. Est-il forcé d'être en chapeau mou. Ne me réponds pas : "on peut toujours faire ce qu'on veut". Mais dis-moi ce qu'on doit faire. Si cela peut mieux te renseigner, je ne suis invité ni à dîner ni à déjeuner, l'après-midi seulement. Pour moi qui ne déjeune pas, cela peut aller. Mais je me demande comment des gens qui vivent comme tout le monde s'arrangent, comme il y a deux h[eu]res de chemin de fer... »

Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 12).

expériences de téléphonie sans fil (?)

2. – [16 janvier 1905] : « Mon cher Louis, pardonne-moi de ne pas t'avoir encore remercié de TA GENTILLESSE EXQUISE POUR L'AUTO QUI EST TELLEMENT BEAU, TELLEMENT CONFORTABLE, TELLEMENT AÉRÉ QUE J'AURAIS VOULU NE JAMAIS EN DESCENDRE [au début du siècle, « auto » est encore du genre masculin comme abréviation de « véhicule automobile »] – mais j'ai été tellement malade (je dis chaque fois que c'est le jour où je l'ai été le plus, mais c'est que cela suit une marche ascendante et ma crise continue encore en ce moment, effroyable). Je ne peux pas te dire combien ta gentillesse m'a pénétré. – **BOIS-BOUDRAN** CREVANT. J'ai dit à Mad^e Greffuhle que je t'avais téléphoné toute la matinée pour te demander si je devais mettre des bottines vernies, un veston, etc. Quant à Guiche [le duc de Guiche, Armand de Gramont], je lui ai aussi parlé de toi. Il m'a dit que tu étais venu le voir un jour à une heure, lui disant qu'il fallait que tu rentres à une heure. Il a ajouté : "vous lui direz que ce n'est pas gentil de ne pas être revenu me voir comme j'étais malade", mais il l'a dit en plaisantant et t'aime beaucoup.

J'AI PASSÉ UNE NUIT ABOMINABLE, UNE JOURNÉE TERRIBLE. Ce soir, dans un moment d'accalmie, j'ai reçu **LOCHE** [**LÉON RADZIWIŁŁ**, dit Loche] superbe en militaire, **REYNALDO** [**HAHN**] et une seconde **LUCIEN** [**DAUDET**] QUE L'IMPÉRATRICE VEUT EMMENER EN ÉGYPTÉ [Lucien Daudet était alors secrétaire de l'impératrice Eugénie] – mais je n'ai pu leur parler tant je restais oppressé. Puis cela a repris de plus belle. Et je t'écris d[an]s un état indescriptible, j'aurais le plus grand besoin d'avoir les mesures exactes et détaillées du canapé, au p[oin]t de vue des coussins [étrennes pour Louisa de Mornand]. Il ne faut pas s'asseoir dessus, n'est-ce pas, comme un capitonnage. Et pour le dos, les faut-il suspendus aux coins ?

J'aurais bien voulu aller te remercier mais j'ai en dehors de tout un peu de bronchite et si cela ne va pas mieux je passerai q[uel]q[ues] jours non seulement à la chambre mais au lit. Si demain mardi tu passes devant chez **LOCHE**, demande donc, si cela ne t'ennuie pas, de ses nouvelles car il souffrait terriblement du pied, et TÂCHE HABILLEMENT DE SAVOIR OÙ IL EST ET CE QU'IL FAIT aujourd'hui (mardi). Mais seulement si tu passes devant et si tu es ami avec son concierge car il ne faudrait pas que cela en ait l'air. D'autant plus que c'est forcément moi qui t'ai dit qu'il souffrait du pied. SURTOUT N'AIE PAS L'AIR DE DEMANDER OÙ IL EST DE MA PART. »

Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites », n° 13).

« C'EST BIEN ENNUYEUX QUE NOUS NE PUISSONS PAS FONDER UN CERCLE
AVEC GUICHE, LOCHE [RADZIWIŁŁ], GABRIEL [DE LA ROCHEFOUCAULD], ETC.
Ce serait le seul où j'aurais des chances d'être reçu... »

SNOBISME DE MARCEL PROUST. AVIDE D'OBSERVER LE GRAND MONDE, il tenta de présenter sa candidature successivement à deux clubs masculins mondains parisiens, en s'appuyant sur Louis d'Albufera, d'abord au Cercle de la rue Royale, puis au Cercle de l'Union. Malgré des combinaisons savantes et complexes pour s'assurer appuis et parrainages, il abandonna ses ambitions concernant la rue Royale, et vit sa candidature refusée par le Cercle de l'Union le 1^{er} mars 1905. « Proust peut à cette occasion constater que les relations mondaines sur lesquelles il croyait pouvoir compter ne sont... que des relations mondaines, et qu'il ne fait pas partie du "monde", malgré tout son désir d'y être intégré. Ainsi s'explique plus clairement son "adieu à la vie mondaine" du mois de mars 1905 » (Françoise Leriche, « 14 lettres inédites, p. 27 »).

1. – S.l., [date de réception du 8 février 1905] : « Mon cher Louis, ce que tu me dis pour Escudier m'ennuie, bien que cela soit sans aucune importance. Il était convenu qu'elle devait venir me voir ce soir et puis elle m'a lâché, par discrétion, dit-elle, discrétion si elle est vraie qui m'a bien ennuyé car je m'étais levé

exprès pour cela et maman s'était couchée pour me laisser libre plus longtemps. – Pour la voiture, je te remercie de tout cœur de ton attention exquise, mais je ne suis pas invité au mariage de Gabriel [de La Rochefoucauld] qui aura lieu devant la famille seulement, dit-on. Je me figure que plus d'un ami sera peut-être admis à s'y joindre et que sans beaucoup d'intrigue j'aurais pu être du nombre. Mais je t'avoue que ce serait une si g[ran]de fatigue que j'aime mieux laisser les choses dans le statu quo. J'ai reçu ce soir du fiancé un objet de Lenoir [bijouterie de la rue Royale à Paris] très gentil (boîte d'allumettes avec turquoise). Malgré cela nous sommes un peu en froid. Cela t'amusera quand je te dirai pourquoi... Du reste, j'ai tort de dire en froid. C'est une simple nuance et je te prie de ne pas lui en souffler mot. Il le nierait et de très bonne foi. Et tu sais que je l'aime beaucoup, ton futur cousin... –

24 PROUST (Marcel). 4 lettres autographes signées « Marcel ». Février 1905.

2.000/3.000

1. 4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur ; un caviardage à l'encre ; fente à deux pliures avec un petit manque, petites traces de rouille. • 2. 6 pp. 1/4 in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire en 2 endroits datant la réception ; 2 pliures avec fente dont une longue, petits manques angulaires. • 3. 2 pp. in-8 oblong ; apostille autographe du destinataire, « 10 fév. 05, rép[ondu] » ; caviardage à l'encre d'environ 2 lignes, papier un peu froissé avec petite déchirure marginale. • 4. 3 pp. 1/4 in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; une tache d'encre, petites traces de rouille.



QUANT À L'UNION, JE NE TE REMERCIE PAS. C'EST UNE BONTÉ TROP GRANDE pour que des paroles ne sonnent pas creux à côté de cela. Il me reste l'espoir de t'en remercier un jour, si l'occasion s'en présentait, par des actes, et en attendant à garder le silence. – J'ai les tuyaux les plus déplorables, c'est (me dit-on) une impossibilité matérielle, UN TERRIBLE COUP DANS L'EAU. Puisse-t-il au moins rester dans l'eau et ne pas nous retomber sur la figure... »

la Bible d'Amiens

2. – S.l., [9 février 1905] : « Mon cher Louis, une phrase de ta lettre est pour moi la clef de tout : encore faut-il savoir dans quel sens on doit tourner ! La voici : "lui et [Albert] Vandal seraient le mieux. C'est le conseil Bassano" [Napoléon Maret, duc de Bassano, membre de plusieurs clubs, dont le Cercle de l'Union]. Si cela veut dire que M. de Forbin et M. Vandal sont les deux appuis les plus utiles à se procurer et que, eux favorables, M. de Bassano n'hésitera plus à me présenter, c'est très bien, d'autant plus que Vandal est certainement favorable, qu'il n'y a plus qu'à se concilier la faveur de M. de Forbin, ce qui est peut-être impossible, mais ce qu'on peut toujours essayer. Et j'essaierai aussitôt. – Mais si cela signifie que M. de Forbin et M. Vandal seraient les deux meilleurs parrains, alors, mon petit Louis, si tu n'y vois pas d'inconvénients (car enfin je ne veux pas agir ni cesser d'agir sans te conseiller dans une affaire qui est d'abord une création de ton cerveau, ensuite une œuvre de ton admirable bonté pour moi), renonçons immédiatement à l'Union. Car d'abord de la part de M. de Bassano la plaisanterie est un peu forte de conseiller comme parrains M. de Forbin qui n'a plus jamais voulu présenter personne depuis l'échec Richelieu, qui même en principe, bien loin d'en être le promoteur, est défavorable à ma candidature, et que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

Et en second lieu VANDAL qui depuis qu'il est de l'Union n'a jamais voulu présenter personne tant il est réservé et qui N'IRAIT PAS CHOISIR POUR SES DÉBUTS UN CLIENT AUSSI HASARDEUX QUE MOI, QU'IL CONNAÎT D'AILLEURS À PEINE, CELA SEULEMENT PARCE QU'IL A LU AVEC INTÉRÊT LA BIBLE D'AMIENS [ouvrage de John Ruskin dont Marcel Proust publia sa propre traduction en 1904]. Ce qui me décidait à l'Union était ta gentillesse de m'y faire présenter, mais si M. de Bassano ne peut être qu'un appui, et s'il me fait chercher des parrains moi-même, j'avoue que c'est trop compliqué et qu'il vaut mieux y renoncer. Si au contraire, Forbin, adouci par q[ue]lq[ue] manœuvre savante, te crois que M. de Bassano me présente, alors j'essaie de lui faire parler...

Au moment où je viens de t'écrire, je réfléchis qu'il y a une matinée Vaufreland vendredi, que si donc je voulais que MADAME DE CHEVIGNÉ [son amie Laure de Sade, comtesse de Chevigné, un des modèles de la duchesse de Guermantes dans la Recherche] y parlât à M. de Forbin, il n'y aurait pas de temps à perdre pour lui exposer le cas... Je vais lui écrire... D'ailleurs, j'ignore absolument si elle connaît bien M. de Forbin. Ma supposition est venue de ce qu'un M. de Chevigné a épousé Mlle de Forbin, mais ce Chevigné est-il un frère du nôtre, et n'est-il pas brouillé avec lui ? J'ignore absolument tout cela. Je me figure en tous cas que ce n'est guères le même monde...

C'EST BIEN ENNUYEUX QUE NOUS NE PUISSIONS PAS FONDER UN CERCLE AVEC GUICHE, LOCHE, GABRIEL, ETC. [le duc de Guiche Armand de Gramont, Léon Radziwill dit Loche, et Gabriel de La Rochefoucauld]. CE SERAIT LE SEUL OÙ J'AURAIS DES CHANCES D'ÊTRE REÇU. »

fonder un cercle avec Guiche, Loche, Gabriel

3. – S.I., [date de réception du 10 février 1905] : « Mon cher Louis, je suis de nouveau pas à mon aise et ne pourrai sortir ce soir. Je le regrette beaucoup, car j'aime tant te voir et on ne se voit plus jamais. Si j'avais été hier je serais passé chez M^r d'Eyrargues [Charles de Bionneau, marquis d'Eyrargues] puisque ta visite à M. de Forbin d'après ce que tu me dis ferait l'effet contraire et que M. d'Eyrargues, lui, n'est pas un membre jeune du Cercle. Je vais peut-être lui écrire, mais peut-être non. Car je te le répète, il n'y aurait de chance qu'avec 2 bons parrains se donnant de la peine. Or **M. DE BASSANO** (c'est là une des moindres contradictions de ce qu'il te dit) **TROUVE QU'IL NE ME CONNAÎT PAS ASSEZ POUR ME PATRONNER ET PROPOSE DE ME FAIRE PATRONNER PAR M. DE FORBIN QUI NE ME CONNAÎT PAS DAVANTAGE** et de plus est hostile au principe. – Notre seul espoir est désormais ton beau-frère [probablement le prince Eugène Murat, membre de plusieurs clubs dont le Cercle de la rue Royale]. Je vais voir s'il y a intérêt à faire q[uel]q[ue] chose côté Eyrargues mais que cela ne te retarde pas car JE CONSIDÈRE TOUT CELA COMME DES COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU et de plus Eyrargues c'est Lucien et Lucien c'est beaucoup de gens. Si j'étais sûr que cela fasse q[uel]q[ue] chose... Tout à toi... »

4. – S.I., [date de réception du 18 février 1905] : « Mon cher Louis, tu es bien bon et je te remercie de tout mon cœur. Si je n'approuve qu'à demi ta lettre trop gentille pour moi, c'est que toutes ces démarches ne sont pas t[ou]t à f[ai]t conformes à ce que nous avons dit il y a 15 jours. Mais je sais bien c'est plus facile sur le papier qu'en action. En tous cas, je crois qu'aussi bien pour toi qui dois en avoir par-dessus la tête que pour moi qui (toute indécision mise de côté) ne voudrais pas non plus y mettre de l'entêtement, que pour tout le monde qui finira par le savoir, IL SERAIT GRAND TEMPS DE NOUS RÉSIGNER SI TU VOIS QUE L'**UNION** EST TROP DIFFICILE, et ton beau-frère récalcitrant, à renoncer à tout cela. JE T'ASSURE QUE CELA NE SERA PLUS UNE DÉCEPTION POUR MOI. Il ne me restera que le regret de t'avoir ainsi ennuyé pour rien. Si tu parles à ton beau-frère, il est essentiel de lui demander le secret, car j'avoue que cela m'ennuierait, s'il refuse de me présenter, que Schlumberger le sache [l'historien de Byzance Gustave Schlumberger, membre du Cercle de l'Union et de l'Union artistique, antisémite notoire]. Mais surtout ne lui dis pas : "N'en parle pas à Schlumberger". Car dans l'hypothèse probable où il lui répètera le tout, je ne voudrais surtout pas que Schlumberger sache que cela m'ennuie qu'il soit au courant de ces petits déboires (qui n'en sont pas s'ils ne sont pas sus de mes ennemis).

Tu es bien bon d'avoir pensé à moi pour le Vaudeville mais je dîne lundi chez les Guiche [allusion à Louisa de Mornand qui allait jouer un petit rôle dans la comédie *Le Bon numéro* de Barde et Du Quesne au théâtre du Vaudeville, et mention du duc de Guiche, Armand de Gramont et de son épouse]. Excuse-moi de cette lettre décousue mais je suis mort de fatigue et de malaise. Rends-toi compte à travers ces phrases mal faites, de l'ennui que j'ai de t'avoir fait prendre inutilement tant de peine. Tout à toi... Tu sais que j'ai été averti seulement hier soir à 9 h. que la [premiè]re était ce soir. Aussi Dieu sait si mes lettres arriveront. Et encore sans savoir à qui écrire, si ce sont les critiques... qui viendront. Mais enfin J'AI ENVOYÉ DES VOITURES DANS TOUT **PARIS** et je crois que ce sera à temps...

Tout en souhaitant maintenant par-dessus tout la fin [de] tes peines et ta tranquillité, si vraiment tu dois voir M. de Bassano, tu peux, comme cela ne coûte rien, lui dire par ex. ton intimité avec le général..., lui disant par exemple, "je me figure qu'il accepterait d'être parrain si vous l'étiez." Mais, je te le répète, surtout ne te donne plus de tracas et finissons-en et tâche de ne pas m'en vouloir de t'avoir donné ces ennuis. Combien de temps faudra-t-il pour que tu ne m'en veuilles plus. »

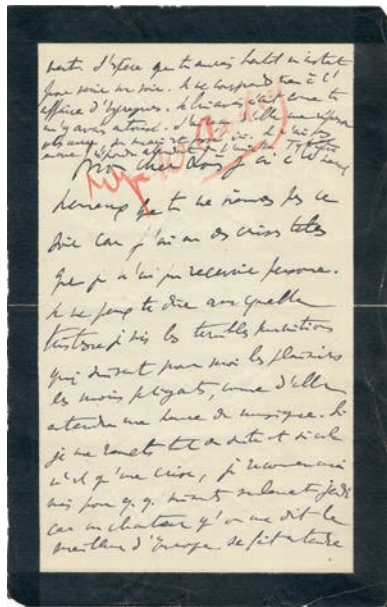
Comp d'épée ds l'eau

« J'AI L'INTENTION D'ALLER UN INSTANT, POUR ÉCOUTER SA VOIX... »

25 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 10 avril 1905].

800/1.000

2 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire « rép[ondu], 10 avril 05 » ; petite fente à une pliure.



CHALIAPINE EN REPRÉSENTATION À PARIS. Marcel Proust irait assister le 13 avril 1905 à la soirée de gala de la Société des grandes auditions musicales, présidée par la comtesse Greffulhe, tenue à l'Automobile-club, où, entre autres, Chaliapine interpréterait un air de Méphistophélès du *Faust* de Gounod et deux lieder de Schumann.

« Mon cher Louis, j'ai été heureux que tu ne vienne pas ce soir car j'ai eu des crises telles que je n'ai pu recevoir personne. Je ne peux te dire avec quelle tristesse je vis les terribles punitions qui suivent pour moi les plaisirs les moins fatigants, comme d'aller entendre une heure de musique. Si je me remets tout de suite et si cela n'est qu'une crise, je recommencerai mais pour q[uel]q[ues] minutes seulement jeudi car UN CHANTEUR QU'ON ME DIT LE MEILLEUR D'EUROPE SE FAIT ENTENDRE AU THÉÂTRE DE L'AUTOMOBILE ET J'AI L'INTENTION D'ALLER UN INSTANT, POUR ÉCOUTER SA VOIX. Jusque là je me reposerai. Je vois donc avec chagrin que je n'aurai pas dîné chez toi avant ton départ.

Pardon de te parler tout le temps de moi. Ta dépêche de l'autre jour m'a laissé supposer que tu avais des ennuis. Peut-être dans l'intervalle sont-ils dissipés. Tu dois être stupéfait que je ne t'aie pas encore renvoyé l'argent. Il est (moins la moitié que j'ai prélevée) chez moi à t'attendre et si je ne te l'ai pas renvoyé c'est à cause de difficultés que je t'expliquerai... J'espère que tu auras tantôt un instant pour venir me voir. Je ne comprends rien à l'affaire d'Eyrargues [le marquis d'Eyrargues, auprès de qui il avait cherché en vain un appui pour entrer au Cercle de l'Union]. Je lui avais écrit comme tu m'y avais autorisé. J'ai reçu d'elle une réponse obscure... »

un instant pour écouter sa voix

« JE ME DEMANDE CE QU'ELLE DOIT PENSER DE MOI –
ET DE TOI QUI AS UN PAREIL AMI... »

« Mon petit Albu, ce que tu m'envoies trop gentiment est un peu plus que le double de ce que je te demande ; comme je n'ai pas ici de quoi changer ton billet, je ne te renverrai le surplus que demain. Il est dix heures [du soir] et je ne suis pas habillé, sans quoi j'aurais été te remercier – et TE GRONDER D'AVOIR RACONTÉ MES RÊVES À MADAME D'ALBUFERA. Quand je récapitule le peu de notions qu'elle a sur mon compte, je me demande ce qu'elle doit penser de moi – et de toi qui as un pareil ami. Tendrement merci. Irez-vous jeudi ou un autre chez les Aimery de La Rochefoucauld. On pourrait tâcher d'aller ce même jeudi. » Peut-être s'agit-il ici du dîner et de la fête donnés le jeudi 27 avril 1905 par le comte et la comtesse Aimery de La Rochefoucauld.

26 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [peut-être avril 1905].

500/600

2 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; traces de rouille.



« J'ADMETS QUE PROFESSER DE L'AMITIÉ POUR MOI EXIGE DE LA BRAVOURÉ... »

LONGUE ANALYSE, TRÈS LITTÉRAIRE, DE LEUR RELATION À L'ÉPREUVE DE LA « MAUVAISE RÉPUTATION » DE PROUST.

« Mon cher Louis... Tu sais bien que je ne peux jamais parler de toi que comme je le sens, c'est-à-dire avec une tendresse extrême. MES DOUTES, comme tu dis (et qui hélas ne sont pas des doutes) NE CONCERNENT PAS À PROPREMENT PARLER TON AMITIÉ MAIS LA BRAVOURÉ DE CETTE AMITIÉ. Tu vois que je ne suis pas fier puisque j'admets que professer de l'amitié pour moi exige de la bravouré. Je te prie d'ailleurs de garder cette appréciation pour toi. TU AURAS TORT DE CROIRE QUE JE ME FIGURE QUE C'EST PAR SNOBISME QUE TU ME CACHES ET PARCE QUE TU NE ME TROUVES PAS ASSEZ CHIC. Je t'avoue franchement que je te crois trop intelligent pour cela. Même au point de vue snob tu sais par expérience que les gens les plus chics ont tous un ami ou plusieurs qui ne le sont pas et que cela n'enlève rien à leur chic. Non, je crois

27 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [15 juin 1905, d'après une mention manuscrite postérieure].

6.000/8.000

14 pp. in-8, liseré de deuil, quelques petits manques marginaux.



que la raison est les choses qu'on t'a dites de moi. Je suis persuadé que tu ne les crois pas. Mais tu te dis (avec raison) que le fait qu'on les ai dites suffit. C'est ici que je trouve que ton amitié devrait avoir plus de bravoure. Parce que ce serait être brave à très peu de frais.

TA RÉPUTATION INVERSE EST SI SOLIDEMENT ÉTABLIE QUE TU POURRAIS FRÉQUENTER DES GENS QUI ONT BIEN PLUS MAUVAISE RÉPUTATION QUE MOI (j'espère qu'il y en a, sans en être sûr, on ne se rend jamais bien compte de ces choses-là soi-même) SANS QUE CELA TE FASSE L'OMBRE D'UN TORT. On ne dira jamais ces choses-là de toi. Mais enfin il me semble que cela doit être si agréable de donner justement à un ami le sentiment que ce qu'on peut dire vous est égal, au lieu de cette pusillanimité si humiliante... Je sais très bien que c'est très ennuyeux, et si par fierté je ne t'en ai jamais parlé, je n'en ai pas moins apprécié à leur valeur certaines gentillesse que tu as eues et qui ont dû particulièrement te coûter.

l'humaine réputation

Il ne faut pas croire que je ne m'aperçois pas des choses, même des gentilles. Mais hélas, je m'aperçois aussi des autres, et depuis si longtemps que j'ai été très bête de te dire cela l'autre soir. J'aurais aussi bien pu dix autres fois, notamment au moment du dîner de l'Union où tu as été malgré cela si gentil et qui reste un de mes grands souvenirs de plaisir doux et charmant et de vive reconnaissance. Je te dirai même que ton attitude par un autre endroit est très peu amicale.

TU AS ENTENDU CE QU'ON ME REPROCHAIT, QUELLES AMITIÉS ON M'ATTRIBUE. SI TU AVAIS ÉTÉ L'AMI VÉRITABLE, l'ami intelligemment et énergiquement serviable qui est l'ami idéal, TU AURAS TÂCHÉ PRÉCISÉMENT DE ME LIER, DE ME METTRE EN RAPPORTS AVEC TOUS LES JEUNES GENS PLUS OU MOINS MALVEILLANTS PARCE QU'ILS IGNORENT, DE PARIS (non pas pour revenir, naturellement, à cette chose des cercles qui est à jamais enterrée et dont j'ajoute que je n'ai plus aucun regret, mais pour que le préjugé qui l'a empêchée d'aboutir cesse).

CES GENS-LÀ ME VOYANT DE PRÈS SAURAIENT QUE JE NE SUIS PAS SI NOIR, et le jour où, citant mes amis, on citait les mêmes amis que tous le monde, personne n'aurait rien à dire. Il me semble que c'est l'idée qui aurait dû venir à l'esprit de q[uel]q[u]un de vraiment gentil et bon. Mais enfin, il ne faut pas être trop exigeant, et SI POUR LA FORME, TU AVAIS, sachant que nous allions si rarement dehors ensemble, ÉVITÉ DANS CES TRISTES OCCASIONS DE ME CACHER DANS UN SAC, Ç'AURAIT TOUT DE MÊME ÉTÉ PLUS GENTIL.

Tu sais de quelle manière je t'aime et je crois que c'est presque inutile de te dire que je t'aime pour toi, que s'il n'y avait que toi et moi sur la surface de la terre, je ne t'en aimerais que davantage, et que si pour une raison quelconque nous étions obligés de cacher que nous nous connaissons, ce secret ne pourrait qu'ajouter à mon amitié.

quelles amitiés on m'attribue

JE T'AIME PARCE QUE JE T'AIME ET NON POUR MONTRER MON AMITIÉ AUX AUTRES et n'ai aucun plaisir à le faire. Mais quand je te vois soigneusement le cacher, alors ma dignité souffre, et mon amitié surtout, car cela me montre que la tienne est bien moins grande que je ne croyais, qu'elle consiste en paroles affectueuses, en actions gentilles, en générosités et en cadeaux, mais que tu préfères à notre amitié mille choses et en particulier l'opinion de gens que pourtant tu n'aimes pas, que tu t'imagines, souvent peut-être pas à tort, qui me détestent. Je ne peux pas dire que je t'en aime moins. ET CELA A POUR EFFET QUE JE TE TROUVE MOINS INTELLIGENT, D'UNE NATURE PLUS MESQUINE, PLUS TIMORÉE, MOINS SUPÉRIEURE AUX CHOSES, MOINS À L'AISE DANS LA VIE, PLUS SOUMISE ET MOINS DOMINATRICE QUE JE NE CROYAIS.

J'ÉTAIS PARTI D'UNE IDÉE DE TOI EXACTEMENT CONTRAIRE, ET AU FOND CETTE IDÉE PREMIÈRE, BIEN QUE J'EN AIE RECONNU LA FAUSSETÉ, RESTE LIÉE, PAR UNE ASSOCIATION INVINCIBLE, À MON AMITIÉ POUR TOI DANS CE QU'ELLE A DE PLUS VIOLENT, DE PLUS IRRATIONNEL ET DE PLUS FORT. Comment t'expliquer cela ? Je ne le puis. Il y a de ces associations d'idées plus fortes que tout. Et quand une chose s'est trouvée ainsi liée dans mon esprit à l'époque où j'avais de toi cette idée magnifique et triomphante, cette chose reste empreinte pour moi d'une chaîne ineffaçable. C'est ainsi que je ne peux penser à ce simple nom propre, "La Chaussée-St-Victor", sans sentir les larmes me monter aux yeux, car aussitôt je me rappelle les premières révélations que j'ai eues de ton cœur merveilleux. Pour la même raison, j'ai été très ému l'autre jour, ayant été invité à dîner au restaurant Henry. Et peu s'en est fallu que j'y allasse. J'hésitais entre le charme du pèlerinage et l'horreur de la profanation. Pour la même raison encore je t'ai dit que j'aurais un grand plaisir à aller avec toi – ou sans toi – un jour chez Bertrand avenue Malakoff [son ami Bertrand de Fénélon].

Excuse, mon cher Louis, ces pages désordonnées où tu trouveras, si tu sais les lire, avant tout, beaucoup d'amitié. TU AS BEAUCOUP CHANGÉ, DEPUIS Q[UEL]Q[UE] TEMPS ET TU RESSEMBLES SOUVENT BEAUCOUP AUX GENS QUE TU CRITIQUES. Mais mon cœur t'aime toujours avec beaucoup de tendresse dans le passé, une grande fidélité dans le présent, et quelque espérance malgré tout dans l'avenir. Tu sens toi-même à quel point cette lettre est intime, un pur bavardage du cœur, tu me serais désagréable en en parlant à qui que ce soit. Il n'y a que devant toi que je dépouille suffisamment toute fierté pour parler de moi avec cette humilité... »

Il évoque ensuite une « petite gaffe » qu'il s'accuse d'avoir commise le soir-même devant son ami le diplomate Robert de Billy et un autre diplomate de leur connaissance, Théodore de Berckheim, en ayant évoqué de manière erronée le contenu d'une lettre de Louis d'Albufera relative à un déplacement à Trouville.

cette chose reste
empreinte pour moi d'une chaîne
ineffaçable

PROUST AU THÉÂTRE DU GRAND MONDE,
EN « ARTISTE QUI NE RECHERCHE QUE DES SENSATIONS... »

28 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [26 juin 1905].

1.500/2.000

8 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception du 27 juin 1905 au composteur en trois endroits, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] ».



MARIAGE DU PRINCE RADZIWIŁŁ. Marcel Proust distingue ici les occasions mondaines dont il se sert comme d'un poste d'observation littéraire, et les événements liés à sa vie amicale. Il classait parmi ces derniers l'union du prince Léon Radziwiłł (dit Loche) avec Claude de Gramont, mais s'il allait recevoir du prince une épingle de cravate aux armes des Radziwiłł, il ne serait invité ni à la signature du contrat (« matinée Gramont ») ni au mariage, ce qui le rendrait furieux.

« 1° Pour la visite que tu me dis avant samedi... ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas eu de résultat. Quant à croire que c'est parce que je ne veux pas, je t'avoue que ce sont des genres d'idées – si peu gentil que cela ait l'air – dont je me suis habitué à ne plus tenir jamais compte, parce que sans cela il serait plus simple de mourir tout de suite. Si toute l'affection qu'on témoigne laisse tant de doutes, il est préférable de renoncer à rien comprendre. La vérité

est que quand je suis bien, ces visites me rendent chaque fois très malade tout de même à cause des parfums, mais je ne mets pas cet ennui en balance avec le plaisir d'affection qu'elles me donnent...

JE SUIS BIEN ENNUYÉ QUE TU AIES PARLÉ DE MOI À LOCHE, et surtout que tu ne me l'aies pas dit franchement au lieu de me dire : "on m'a dit", "je crois", etc. car je serais navré qu'il s'imaginât que tu avais mission de le dire, et qu'il pût croire une seconde que même s'il m'avait invité, du moment que ç'aurait été fait la veille, j'y serais allé ! **AUTANT JE T'AI DIT QUE POUR LES MURAT QUE JE NE CONNAIS PAS CELA M'ÉTAIT ÉGAL, QUE JE N'Y METTAIS AUCUN AMOUR PROPRE, PAS PLUS QUE POUR UN THÉÂTRE (CE QU'UN MONDAIN QUI AMBITIONNERAIT UNE DISTRACTION NE FERAIT PAS, MAIS CE QU'UN ARTISTE QUI NE RECHERCHE QUE DES SENSATIONS FAIT),** AUTANT POUR LOCHE QUI ÉTAIT UN AMI, JE NE CONSIDÉRAIS PAS LA MATINÉE GRAMONT COMME AUTRE CHOSE QUE COMME UN PLAISIR [... À LUI FAIRE, mais à condition qu'il eût bien marqué (comme il l'aurait dû) que c'était un plaisir pour lui. Pour le mariage, c'est autre chose, n'étant pas une chose mondaine, mais malgré cela pour rien au monde je n'irais, au point où nous en sommes après les lettres que nous avons échangées. Si je me décide à garder l'épingle, je lui écrirai comme je le pourrai, en tâchant de ne pas le blesser de nouveau, car il n'a jamais rien fait pour moi que de bon et d'exquis, mais tout de même il me sera impossible de ne pas lui dire à quel point je suis mécontent de lui. Je t'avoue que si je pensais qu'il a pu croire que c'était à mon instigation que tu as demandé si j'étais invité au contrat, non seulement je lui renverrais l'épingle mais j'y joindrais un paquet de sottises auprès duquel les précédentes seraient des flots de miel. Tu m'as mis (très gentiment et je ne t'en suis que reconnaissant) dans une situation fausse, non seulement vis-à-vis de lui, mais des autres.

un artiste

qui ne recherche que des
succès

SEULEMENT NE DIS PAS APRÈS COUP : "MARCEL NE M'AVAIT RIEN DIT." CAR BIEN QUE CELA SOIT VRAI, CELA NE SERAIT PAS CRU. J'ai tant de choses à penser en ce moment que je ne pense à celles-là que pendant les minutes où je t'écris (et c'est peut-être encore trop !). De sorte que ce que je ferai sans doute est de n'y plus penser du tout et de ne pas écrire à Loche. DANS 15 JOURS, JE POURRAI LUI ÉCRIRE AVEC UN TON COURTOIS, lui disant qu'il faut bien que je finisse par le remercier de son épingle et tout ce que je veux lui dire, MAIS SANS VIOLENCE. Si tu veux ne rien envenimer, cesse de parler de cela à personne, et dis-moi les personnes qui sont au courant et à qui tu as parlé. Ou peut-être ne le remercierai-je jamais de l'épingle. Enfin je verrai. Trouves-tu que je ferais mieux de la renvoyer ? C'était mon sentiment.

CHACQUE SOIR OÙ JE NE TE VOIS PAS M'ATTRISTE, c'est assez te dire ma si tendre et si profonde amitié... L'incident Lemaire est arrangé, en ce qui concerne la fille [allusion à une fâcherie avec Madeleine Lemaire et sa fille Suzette, intervenu lors de la soirée musicale donnée chez elles le 22 juin]. »

UNE LETTRE DE RUPTURE PAR PROCURATION

MARCEL PROUST PROPOSE À LOUIS D'ALBUFERA UN MODÈLE DE LETTRE POUR ANNONCER À LOUISA DE MORNAND QU'IL SE MARIAIT AVEC UNE AUTRE.

29 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « Marcel ». Juillet 1905.

1.200/1.800

1. – S.l., [date de réception du 15 juillet 1905] : « Mon petit Louis, d'abord permets-moi de te dire ceci : je ne te dis pas ce que je trouve le mieux moralement. ÉTANT DONNÉ QUE TU VEUX FAIRE UNE CHOSE QUE JE N'AI PAS À JUGER, pour ne pas reprendre pour la centième fois des conversations épuisées, je te dis, étant donné que tu veux le faire, VOICI CE QUI ME SEMBLE LE PLUS ADROIT. Donc le plus adroit me paraît q[ue]lq[ue] chose dans ce genre.

"Tu sais que non seulement ton bonheur m'est si cher, mais qu'encore une simple impression nerveuse pénible qu'une nouvelle peut te donner me fait tellement mal à moi-même qui voudrais t'éviter jusqu'aux plus petits soucis que, après avoir voulu te dire cela tout de suite, voilà trois mois que j'y pense tous les

lots la ténissu

jours, sans pouvoir me décider à courir le plus petit risque de te faire de la peine. Je sens bien que si tu me demandais de te tirer une goutte de sang avec une épingle, j'aurais si peur de te faire mal que je ne pourrais pas me décider à l'enfoncer. Je n'ai pourtant pas voulu que tu l'apprennes par d'autres. Je voulais au moins te le dire avant-hier. Ta mère n'a pas voulu. Alors je te l'écris aujourd'hui en pleine confiance dans ta gentillesse pour que tu comprennes assez tous mes soucis pour ne pas m'en donner un de plus en t'attristant de cela. Ma tendre crainte de te le dire depuis si longtemps m'évite peut-être, par toute la tristesse qu'elle m'a causée, que tu me donnes aujourd'hui l'apaisement de ne pas te voir affligée et que tu ne sois pas au-dessous de ce que j'attends de toi".

MAIS C'EST PEUT-ÊTRE UN PEU TROP ET EN VOYANT QUE TU EN FAIS UNE TELLE AFFAIRE, CELA LUI FERA PEUT-ÊTRE SE GROSSIR À ELLE-MÊME SON ÉTAT NERVEUX. Tâche de diminuer l'importance de la lettre. La dernière phrase surtout ne me paraît pas fameuse. –

S'il te plaît, ne dis pas à tes deux invités que j'avais demandé que tu les invites, ne parle pas de moi. Si au contraire tu le leur as déjà dit, c'est très bien, cela ne fait rien. Si tu ne l'as pas dit, ne le dit pas. Je reçois ton télégr[amme] qui me désole [Louis d'Albufera annonçait à Proust la mort de la duchesse de Gramont, mère de leur ami le duc de Guiche]. MA TRISTESSE EST TRIPLE (POUR LA DUCHESSE DE GRAMONT QUI M'EST EXCESSIVEMENT SYMPATHIQUE, POUR GUICHE QUE J'AIME BEAUCOUP ET POUR QUI CE SERAIT UN IMMENSE MALHEUR, JEUNE COMME IL EST, ENTOURÉ DE TOUS LES CONSEILS LES PLUS STUPIDES sauf cette femme de cœur et de sens. Et aussi de remords car j'ai été mal pour Guiche ces temps-ci (ne lui dis pas que tu le sais, d'ailleurs tu ne le sais pas) et si j'avais pu supposer qu'il était tourmenté, j'aurais agi tout autrement. D'ailleurs, je lui écris pour lui demander des nouvelles et lui demander pardon et je lui dis que je l'ai appris parce que tu lui avais fait téléphoner de chez moi (je n'ai pas dit que c'était pour un dîner...) Maman m'a encore entretenu jusqu'à 2 heures du matin de tes immenses qualités, de ta figure tellement loyale, tellement sympathique, etc. »

2. – S.l., [date de réception du 26 juillet 1905] : « Je suis ravi, mon petit Louis. Tu VOIS BIEN QUE TU ES PLUS FORT QUE PERSONNE ET QUE TU NE DEMANDES CONSEIL À TES AMIS QUE POUR LES FLATTER. Tout à toi... »

« CHEZ MADAME STRAUS... »

30 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 20 août 1905].

800/1.000

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au posteur, apostille autographe du destinataire, « répondu ».



« Mon cher Louis, nos lettres se sont croisées, j'espère que tu as reçu ma demande de pardon et que tu l'as agréée. Je me sens mieux ce soir, malheureusement cela peut ne durer que q[uel]q[ues] heures ! J'ai bien réfléchi à la question déplacements, tant réfléchi que par énervement il est possible que je parte pour n'importe où pour ne plus être agité !

SI MÊME JE ME DÉCIDAIS À PARTIR, ET À PARTIR POUR TROUVILLE, endroit auquel j'ai trouvé à la réflexion de g[ran]ds inconvénients, je ne pourrais pas, en dehors de t[out]es autres considérations, habiter à la villa S[ain]t-Jean, à cause des parfums, chose à quoi je n'avais pas

songé. D'ailleurs, en y réfléchissant l'inconvénient serait presque le même CHEZ M[ADAM]E STRAUS [Geneviève Halévy, veuve du compositeur Georges Bizet, épouse d'Émile Straus et un des modèles de la duchesse de Guermantes]. Connais-tu par hasard, de façon à ce que la recommandation ait du poids, le directeur des Roches Noires [grand hôtel à Trouville]. Et si oui, cela t'ennuierait-il de lui téléphoner ce matin pour lui demander s'il a une chambre isolée, belle, pas bruyante, de préférence même 2, une g[ran]de et une petite, ou une et cabinet de toilette. –



*Le Clos des Mûriers,
villa de madame Straus à Trouville, 1897.
Cf. infra, n° 57, albums Halévy.*

ET LE DIRECTEUR DE L'HÔTEL DE LA CLOCHE (DIJON), LE CONNAIS-TU ? À CELUI-LÀ, SI TU ES LIÉ AVEC LUI (MAIS QUI D'AUTRE QUE MOI SE LIE AVEC DES DIRECTEURS D'HÔTEL), IL FAUDRAIT DIRE QUE JE SUIS LE MONSIEUR QUI AI DÉJEUNÉ CHEZ LUI AU MOIS D'AOÛT IL Y A DEUX ANS AVEC DEUX PALETOTS SUR LE DOS PAR UNE CHALEUR DE 30 DEGRÉS. J'ALLAIS À ÉVIAN. IL N'A PAS DÛ M'OUBLIER. Y a-t-il un autre point de la France où ta recommandation m'assurerait un accueil exquis. C'est malheureux de s'énervé comme cela pour partir, et de se dire sans raison qu'on va partir. Du reste, je vais sûrement reprendre du mal et rester. Si j'étais sage, je ne bougerais plus que pour aller faire ma cure. M'as-tu pardonné ? Tu sais ma tendresse pour toi. Tout à toi...

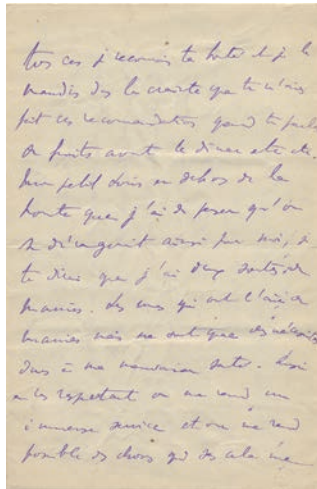
Naturellement, ne retiens nulle part de chambre pour moi, car au fond tout cela serait de la folie. »

*Le monsieur qui m'a déjeuné chez lui au mois d'août
avait il y a deux ans avec deux paletots sur le dos
par une chaleur de 30 degrés*

31 PROUST (Marcel). Lettre autographe. S.l., [date de réception du 21 août 1905].

800/1.000

4 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; petite fente marginale, papier légèrement froissé avec pliures.



« Mon petit Albu, comme je te l'avais écrit, j'ai t[ou]t à fait renoncé à ce projet et tu apprécieras comme moi mes raisons. Un refroidissement tr[ès] vif pris il y a une heure ajourne d'ailleurs d'autres projets que j'avais faits. Si je vais mieux, j'irai peut-être à Trouville dans q[uel]q[ues] jours avec maman. Enfin je t'en parlerai. En tous cas je reconnais ta bonté et je la maudis dans la crainte que tu n'aies fait ces recommandations quand tu parles de fruits avant le dîner, etc., etc. Mon petit Louis, en dehors de la honte que j'ai de penser qu'on se dérangerait ainsi pour moi, je te dirai que J'AI DEUX SORTES DE MANIES.

LES UNES QUI ONT L'AIR DE MANIES MAIS NE SONT QUE DES NÉCESSITÉS DUES À MA MAUVAISE SANTÉ. Aussi, en les respectant, on me rend un immense service et on me rend possible des choses qui sans cela me seraient impossibles.

MAIS IL Y EN A D'AUTRES QUI SERONT DES FANTAISIES IDIOTES et que je suis le premier ravi d'oublier quand je me déplace. Si j'ai le crétinisme de m'ôter tout appétit et de risquer de me donner la colique EN FAISANT CHAQUE SOIR PRÉCÉDER MON DÎNER D'UN COMPOTIER DE FRUITS QUE J'ENTAMAIS SEULEMENT AU DÉBUT MAIS QUE JE FINIS PAR VIDER AVANT D'AVOIR RIEN MANGÉ, c'est une manie idiote qui ne tient à rien d'utile, de bon ni même d'agréable (à ce que je crois, du moins, je te dirai pourquoi cette réserve et cette parenthèse).

MON PETIT ALBU (JE SUIS SI SOUFFRANT QUE, AU LIEU DE T'APPELER COMME D'HABITUDE MON CHER LOUIS, JE T'APPELLE MON PETIT ALBU, ETC., EXPRESSIONS ANCIENNES QUI ME REVIENNENT PAR UNE SORTE DE PURE DISTRACTION) je viens, pendant que je t'écris, de recevoir une dépêche tellement délicieuse de Trouville

que si je l'avais reçue une heure plus tôt (avant mon refroidissement) malgré toutes mes raisons, dans la joie d'une bonté pareille qui redouble mon affection, je serais parti sur le champ. En tous cas, je n'oublierai pas cette marque de bonté charmante. Si je dois aller q[uel]q[ues] jours à Trouville avec maman, je te le dirai. Si je souhaitais que tu prennes des informations aux Roches Noires [grand hôtel à Trouville], cela te serait-il facile ? Mais ne fais rien si je ne te demande rien. »

Manies
Manies

**« TU NE VOUDRAS PLUS AVOIR D'AMITIÉ POUR UN GARÇON INSUPPORTABLE...
Pourtant pardonne moi... »**

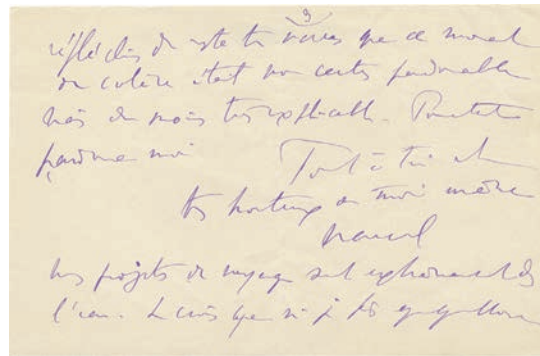
« Mon cher Louis, je suis extrêmement mal à l'aise en ce moment, j'ai pris froid en me changeant cette nuit et je pense que cela ne sera absolument rien mais je suis trop fatigué pour écrire longuement. Je veux seulement te dire COMBIEN JE SUIS TRISTE DE PENSER à la fois QUE TU NE VOUDRAS PLUS AVOIR D'AMITIÉ POUR UN GARÇON INSUPPORTABLE – et peut-être plus encore de penser que j'ai méconnu tes bontés pour moi, par les paroles que j'ai prononcées, ou du moins que tu dis que j'ai prononcées (ce qui est la même chose) car j'étais trop en colère pour me rendre compte et maintenant me rappeler. Mais là comme en tout, je m'en rapporte à ta parole. Si tu y réfléchis, du reste, tu verras que CE MOMENT DE COLÈRE ÉTAIT NON CERTES PARDONNABLE MAIS DU MOINS TRÈS EXPLICABLE.

POURTANT PARDONNE-MOI. Tout à toi et très honteux de moi-même... Mes projets de voyage sont extrêmement dans l'eau. Je crois que si je fais q[uel]q[ue] chose avant Évian, ce sera seulement Orléans mais, je pense, pas avant q[uel]q[ues] jours et, du reste, ne sais rien de rien. Tout à toi... »

32 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel » en 2 endroits dont un de manière peu lisible. S.l., [probablement fin août 1905].

600/800

3 pp. 1/2 in-12, à l'encre violette.



« IL Y A EU ICI GRAND DRAME... »

PROUST EN DEUIL DE SA MÈRE. Personnage essentiel de l'univers de Marcel Proust, sa mère Jeanne Weil compta beaucoup dans son rapport à la vie et à la littérature. Sa mort le 26 septembre 1905 fut pour lui une épreuve insoutenable, la perte d'un pan entier de son temps qui disparaissait. Vers la fin de novembre, il entra dans le sanatorium du docteur Paul Sollier à Boulogne-sur Seine, et, pour surmonter cette crise, y resta jusqu'à la fin de janvier 1906. Il évoqua cette période de sa vie, en l'amplifiant, dans *Le Temps retrouvé*.

33 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « Marcel ». [Sanatorium de Boulogne-sur-Seine], novembre-décembre 1905.

1.000/1.500

1. 2 pp. 1/2 in-8 d'une écriture relâchée avec signature peu lisible ; date de réception au composteur en 2 endroits, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » en deux endroits ; petites taches de rouille. • 2. 4 pp. in-8 d'une écriture un peu relâchée ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; petites taches de rouille.

me l'avez écrit !

1. – [Date de réception du 28 novembre 1905] : « Mon cher Louis, IL Y A EU ICI GRAND DRAME parce que tu n'avais pas reçu ma lettre. J'ai failli partir ! COMMENT MA BELLE SŒUR A-T-ELLE PU DIRE QUE JE DÉSIRAIS UNE LAMPE À PÉTROLE ! MOI QUI CRAINS LA MOINDRE ODEUR ! C'EST UNE LAMPE ÉLECTRIQUE ET UN CHAUFFOIR ÉLECTRIQUE QUE JE VOULAIS ; mais tâche plutôt de pénétrer jusqu'à moi en demandant en arrivant l'autorisation au Dr Sollier plutôt qu'à sa femme qui te la refuserait. Ne dis pas que tu as reçu une seconde lettre et si dans l'intervalle tu as reçu la [premiè]re, dis que c'est la [premiè]re qui t'a expliqué ton erreur. De vive voix je t'expliquerai mieux cet imbroglio. D'ailleurs IL M'EST INTERDIT D'ÉCRIRE. Si je ne pouvais te voir, la lampe est une petite lampe électrique s'allumant sous prise si cela ne coûte pas plus de 60 fr. et le chauffoir une sorte de contenant se chauffant électriquement sous prise où je puisse mettre pour les chauffer mes tricotés par exemple, au besoin si possible une chemise de nuit. JE N'AI PLUS AUCUNE FORCE, JE NE PUIS CONTINUER À ÉCRIRE. À toi... »

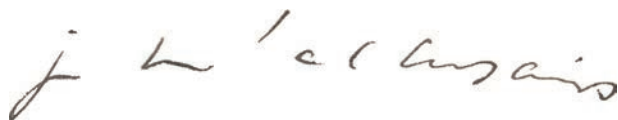
2. – [Date de réception du 25 décembre 1905] : « Mon cher Louis, je ne t'avais pas encore écrit, voulant te raconter la conversation que j'avais eue. Malheureusement, j'ai télégraphié pour fixer un rendez-vous à notre amie mais elle n'est pas venue (et ne m'a même pas répondu, d'ailleurs je ne demandais aucune réponse). Et j'en suis désolé. Je l'ai fait le 1^{er} jour où c'était possible. Je voulais avoir plus de force pour t'écrire longuement et te remercier de tes bontés exquis pour moi mais je ne l'ai fait. J'AI APPRIS DIVERSES CHOSES ASSEZ IMPORTANTES. D'ABORD LES BRUITS QUI COURENT (genre de ce que [Lucien] Henraux avait entendu au téléphone) ont pris une consistance énorme et cela n'est pas très favorable à un projet de mariage, naturellement, si cela prenait trop de consistance. D'autre part, j'ai eu la preuve que ce que je t'avais dit relativement à Escudier était exact. LA MADAME DE LA ROCHE[OUCAUL]D QUI EST ICI N'EST PAS LA D[UCHE]SSE DE LA ROCHE[OUCAUL]D [née Mattie-Elizabeth Mitchell] comme je le croyais, mais la sœur de Loche [Lise Radziwill, sœur de Léon Radziwill dit Loche, et épouse du duc de Bisaccia, Armand de La Rochefoucauld]. Je me réjouis beaucoup de ton prochain retour et t'envoie mes tendres amitiés... Je sens l'impossibilité de m'occuper d'ici du paravent [probablement pour des étrennes]. Veux-tu m'excuser et dire que je ne le chercherai et donnerai qu'au mois de janvier quand je serai sorti d'ici. »

« JE NE M'EXCUSAIS PAS, JE M'ACCUSAIS,
ce qui n'est pas tout à fait la même chose... »

34 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée
« Marcel Proust ». [Hôtel des Réservoirs à
Versailles], « 16 aout » [1906].

500/600

3 pp. in-8 ; date de réception du 19 août 1906 au poste, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] » ; petite traces de rouille marginales.



GORGES CHAUDES À L'ENCONTRE D'UN
« SALAÏSTE ». L'écrivain exprime
ici son regret d'avoir porté des
critiques moqueuses à l'égard
du comte Antoine Sala, attaché
près l'ambassade italienne et
homosexuel notoire. Il avait
d'ailleurs inventé un néologisme
formé sur son nom, « salaïstes »
pour désigner les invertis affichés.

« Pardonne-moi, mon cher Louis, si
je ne t'écris pas, je suis trop fatigué
pour cela. Je crains que tu ne veuilles
te moquer de moi en me "demandant

mon autorisation" pour M^e Lemaître. Tu sais que je suis trop heureux de te donner mon nom puisque tu ne veux rien d'autre, et qu'as-tu besoin de m'en prévenir ? Tu ne m'as pas compris si j'ai dit que je manquais de confort et d'amabilité. C'est tout le contraire. Et ce n'est la faute de personne si l'air ou le sol ne me conviennent pas.

POUR SALA, JE NE M'EXCUSAIS PAS, JE M'ACCUSAIS, CE QUI N'EST PAS T[OU]T À F[A]IT LA MÊME CHOSE. Remercie infiniment madame d'Albufera qui m'écrit une lettre charmante, et crois, ainsi qu'à tous mes regrets de ne pouvoir venir à Dieppe, à ma profonde affection... »

« DES SEMAINES D'AGITATION TERRIBLES... »

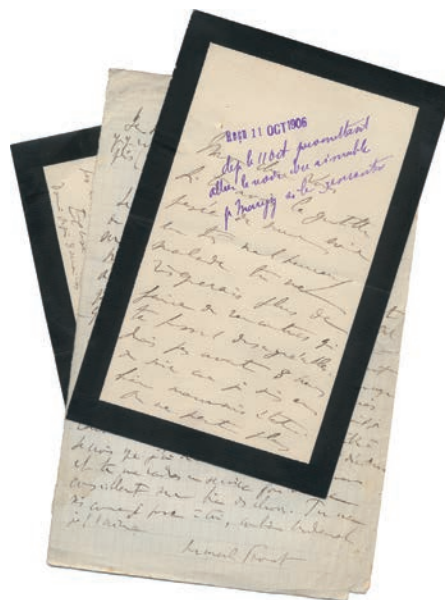
PROUST EN DEUIL DANS LES AFFRES D'UN DÉMÉNAGEMENT. Après la mort de son père en 1903 et de sa mère en 1905, il venait de perdre son oncle maternel Georges Weil. Il s'était d'ailleurs installé à Versailles en août 1906 pour échapper à l'été parisien sans trop s'éloigner de celui-ci. Tombé malade lui-même, il y demeura finalement cinq mois. Dans le même temps, il se mit en quête d'un nouveau logement, car il trouvait l'appartement familial de la rue de Courcelles trop grand et trop cher. Il eut recours aux services de plusieurs de ses amis pour lui en dénicher un, selon des recommandations qu'il ne suivit finalement pas : vers le 8 octobre 1906, il se décida à sous-louer l'appartement de son grand-oncle Louis Weil, 102, boulevard Haussmann, bruyant et poussiéreux mais qui lui évoquait le souvenir de sa mère.

1. – Lettre autographe signée « Marcel Proust ». [Date de réception du 8 octobre 1906] : « Mon cher Louis, je t'écris ce petit mot pour te dire de ne pas venir ces jours-ci, celui où je ne serai pas par trop malade, je ferai venir MAUGNY QUE JE N'AI PAS VU DEPUIS SEPT ANS, que je ne reverrai sans doute jamais et qui est pour q[uel]q[ues] jour près de Versailles, attendant que je sois assez bien pour le recevoir. OR JE SAIS QUE TU NE L'AIMES PAS et cela me fait de la peine que tu le rencontres, d'abord parce que tu en serais fâché, et ensuite parce que tu serais peut-être insulté par lui, ce qui me peinerait.

35 PROUST (Marcel). 3 lettres autographes signées. [Hôtel des Réservoirs à Versailles], octobre 1906.

1.000/1.500

1. 1 p. in-8 sur papier quadrillé ; date de réception au composteur ; bords froissés avec petites fentes et un manque angulaire, petites perforations d'aiguille. • 2. 3 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur ; petites perforations d'aiguille. • 3. 1 p. 1/4 in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « Rép[ondu] le 11 oct. promettant aller le voir, être aimable p[our] Maugny si le rencontre » ; petites perforations d'aiguille.



JE VIENS DE PASSER DES SEMAINES D'AGITATION TERRIBLES À CAUSE DE CETTE CHOSE D'APPARTEMENTS À DÉCIDER. JE CROIS QUE J'AI DÉCIDÉ LE BD **HAUSSMANN** et tu me rendras un service fou en me conseillant sur bien des choses. Tu ne sais comme je pense à toi, combien tendrement je t'aime... »

2. – Lettre autographe signée « Marcel ». [Date de réception du 10 octobre 1906]. « Mon cher Louis, tu me manques de beaucoup de façons différentes car j'AI LOUÉ BD **HAUSMANN** et j'ai plus de mille avis à te demander. NE POURRAIS-TU PRENDRE SUR TOI D'ÊTRE GENTIL AVEC **MAUGNY**. Je n'ai pu encore le voir jusqu'ici ayant été trop malade et comme il part d'un jour à l'autre, je vais lui dire de venir demain. En tous cas dis-moi ce que je dois faire avec Roullot. Je lui avais écrit pour lui DEMANDER DES APPARTEMENTS. N'ayant pas reçu de réponse, je ne m'en suis plus occupé. Puis j'ai reçu une lettre de Roullot (Mr, j'étais à Londres, je trouve à l'instant (à Boulogne-sur-Mer) votre lettre, je télégraphie à Paris pour qu'on mette quelqu'un à votre disposition, et vous verrai dès mon retour). La personne mise à ma disposition était une blague, car personne n'est venu. Je lui ai écrit de ne pas se déranger, que j'avais loué, que je le priais de me dire ce que je lui devais pour ce qu'il avait pu déboursé pour moi (je pensais à la dépêche dont il parlait). Il m'a répondu : "Je vais écrire pour que personne ne vienne vous voir et ne vous importune pas. Quant aux honoraires, ce que vous ferez sera bien fait." Je pensais qu'il me compterait q[uel]q[ues] francs de dépêche. Mais je suis très embarrassé pour des honoraires, ne sachant pas absolument sur quoi les calculer. Dis-moi un chiffre. Excuse l'absurdité de mes mots, je n'ai pas dormi depuis 3 semaines une heure. Tout à toi... »

3. – Lettre autographe signée « Marcel ». [Date de réception du 11 octobre 1906] : « Mon cher Louis, si tu avais la gentille pensée de venir voir un très malheureux malade, tu ne risquerais plus de faire de rencontres qui te fussent désagréables. Mais pas avant 8 heures du soir car je suis en bien mauvais état. On ne peut plus affectueusement à toi... »

AMI DE JEUNESSE DE **MARCEL PROUST**, LE COMTE CLÉMENT DE **MAUGNY** (1873-1944) l'accueillit plusieurs fois dans son château de Maugny au bord du lac Léman, entre 1893 et 1905, et demeura ensuite jusqu'à sa mort en relations épistolaires avec lui. Marcel Proust transposa dans la *Recherche* les souvenirs de ces séjours, et lui emprunta quelques traits pour composer Robert de Saint-Loup.

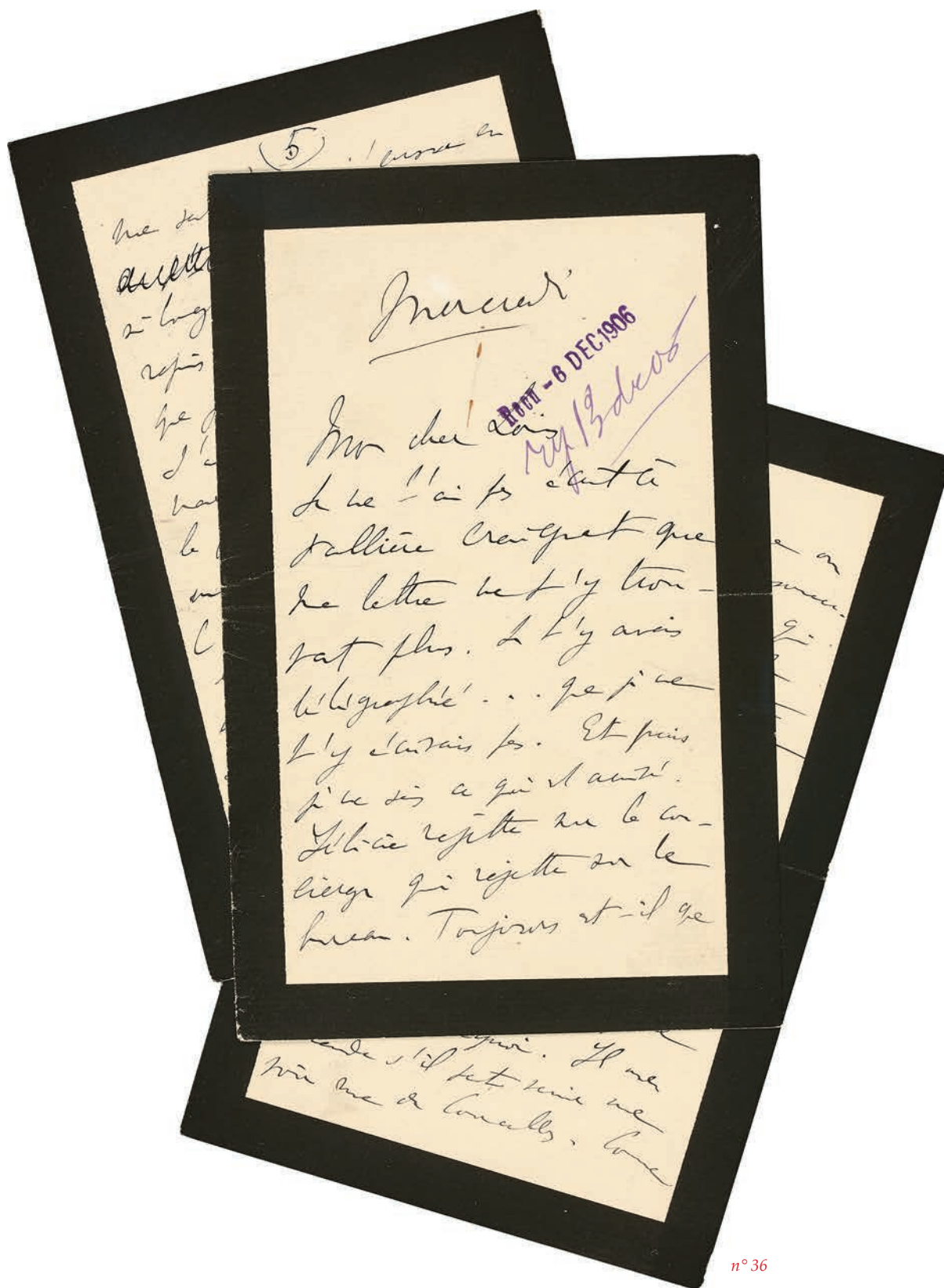
« **MOI, PERSONNE NE ME MANQUE, C'EST INOÛI.**
SAUF CEUX QUE JE NE POURRAI PLUS REVOIR JAMAIS... »

36 **PROUST** (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». [Versailles], « mercredi » [5 décembre 1906].

1.000/1.500

12 pp. in-8, liseré de deuil ; date du 6 décembre 1906 au composteur en 3 endroits, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] 13 décemb[re] » ; quelques perforations d'aiguille avec infime tache de rouille.

BELLE ET RICHE LETTRE évoquant l'absence de ses parents défunts (« une douleur mêlée à tout, même à la gaieté »), Reynaldo Hahn (« que j'aime comme un frère »), le comte de Gramont, le duc de Guiche, le prince Radziwill (« Léon, ex-Loche »), le mariage d'une Murat avec un Bourbon, etc.



(5) . 1^{re} page

me sa
dette
2- long
repi

he d
J'c
va

le d
m
C

Mercredi

Rout - 8 DEC 1906
M. 13 Dec 06

Mon cher
Le he l'ai ps écrit
palline crant que
de lettre he t'y tou-
rat plus. Le t'y avais
le 'géographie'... je p'ce
l'y aurais ps. Et puis
p'ce des a qui d'auré.
L'he répitte au le ar-
liège qui répitte au le
bureau. Toujours est-il qe

qu'il s'agit de. Il me
vra une de l'œuvre. Com

« Mon cher Louis, je ne t'ai pas écrit à Vallière [château du duc Agénor de Gramont, près de Mortefontaine dans l'Oise], craignant que ma lettre ne t'y trouvât plus. Je t'y avais télégraphié... que je ne t'y écrirais pas. Et puis, je ne sais ce qui est arrivé. **FÉLICIE** [Félicie Fitau, femme de maison chez les parents de Proust, et **UN DES MODÈLES DE FRANÇOISE DANS LA RECHERCHE**] rejette sur le concierge qui rejette sur le bureau. Toujours est-il que le matin, aucune dépêche n'était partie. Alors je t'ai envoyé une autre dépêche. Mais j'étais dans une crise si atroce que je ne sais pas du tout ce que j'ai mis. Si cela manquait d'affection et de reconnaissance, n'en accuse pas mon cœur, mais mes bronches. Car je déborde de reconnaissance sur ta bonté. Tu as été admirable comme toujours et comme toujours admirable dans les deux sens, par ta bonté et par le talent avec lequel tu t'es acquitté de cette mission. La lettre du docteur G., évidemment circonvenu dans l'intervalle par mon gérant, ne me donnant pas satisfaction, je lui ai écrit que ma bonne foi avait été surprise, que j'avais donné l'ordre de conclure croyant qu'il accordait l'interruption, etc., mais que ce que j'avais une fois dit le restait et que je maintenais la location. Il m'a alors écrit une 2^e lettre (tout cela s'est fait très vite parce que j'envoie presque tous les jours de Versailles des messagers pour Paris) qui était t[ou]t à f[ai]t satisfaisante. Donc mon amour-propre est, sauf événement imprévu, sauf vis-à-vis du gérant. Je dis seulement mon amour-propre car **JE CRAINS BIEN QUE CE SOIT UNE FOLIE MÊME AVEC INTERRUPTION D'EMMÉNAGER DANS MON ÉTAT DE SANTÉ DANS UNE MAISON OÙ IL A DES TRAVAUX** [Marcel Proust allait emménager le 27 décembre 1906 au 102, boulevard Haussmann]. Si j'étais mieux j'irais passer 2 mois à Cannes, ou en Italie. Mais je suis dans un tel état ! Et dès en te quittant l'autre soir après les seules bonnes heures (je parle même au point de vue santé) que j'eusse eu depuis si longtemps, j'ai été repris, le soir même, pire que jamais !

J'AI VU QU'ON ANNONCE LE MARIAGE DE LA FILLE DE LA PRINCESSE MURAT AVEC UN PRINCE DE BOURBON-SICILES. C'est exactement comme si le prince Victor épousait une fille du c[om]te de Paris. Du moment que tout ce qui a régné sur Naples s'unit ainsi, le roi d'Italie n'a qu'à bien se tenir – ou à donner sa petite-fille au fils qui sortira de cette union. Ainsi toutes les prétentions seraient réconciliées.

J'ai immédiatement fait demander par Peter [l'écrivain René Peter] l'adresse de Brulé [le comédien André Brulé]. Il me répond que Brulé est en ce moment à Bruxelles où jusqu'au 15 il joue Chaîne anglaise [comédie de Camille Oudinot et Abel Hermant]. Je crois précisément que Dorziat [la comédienne Gabrielle Dorziat] y joue avec lui... Mais il n'y a pas que Brulé au monde et je vais envoyer des "commissions rogatoires" un peu partout. Mais si généralement tu me disais de parler pour des choses te concernant, ce qui était mon excuse de m'en occuper, il s'agit cette fois de choses si particulières que j'ai grand peur, si j'ose les aborder, d'un accueil plus que glacial. C'est pourquoi je veux me renseigner d'abord et savoir si les critiques son fondées avant de les expédier à qui de droit qui pourrait bien me demander de quoi je me mêle et m'envoyer promener [probablement une allusion à des démarches en faveur de Louisa de Mornand].

Tu m'as parlé l'autre jour de l'abbé Brémond [le critique littéraire et historien jésuite Henri Brémond]. Tu voulais dire l'abbé Delarue [Joseph Delarue, curé de Châtenai, qui avait rejoint sa maîtresse enceinte à Bruxelles, puis s'était séparé d'elle]. Quand je pense que tu as dû croire que je trouvais l'abbé Delarue un homme remarquable ! et un écrivain ! Pardonne-moi. Il y a eu comme on dit erreur sur la personne.

Si tu m'écris, dis-moi qui tu as vu à Vallière, cela m'amusera. **COMMENT VA L. R. DE GRAMONT, POUR QUI J'AI UN FAIBLE DEPUIS LA MORT DE SA MÈRE. GUICHE EST-IL DEVENU UN PEU MIEUX ?** [Le château de Vallière, près de Chaalis, appartenait au duc Agénor de Gramont. De son épouse, la baronne Marguerite de Rothschild, morte en 1905, la même année que la mère de Proust, le duc avait eu trois enfants dont le comte Louis-René de Gramont et le duc de Guiche Armand de Gramont].

J'AI REÇU AUJOURD'HUI UNE LETTRE UN PEU ÉTRANGE DE LOCHE signée Léon, ex-Loche, je ne sais pas pourquoi [il s'agit du prince Léon Radziwill, dit Loche]. Il me demande s'il faut venir me voir rue de Courcelles. Comme la lettre est datée de Bordeaux, et que même s'il était à Paris, après m'avoir demandé s'il pouvait venir, il ne viendrait pas, je crois inutile de lui répondre.

J'AI BEAUCOUP DE TRISTESSE, autant que ces choses-là peuvent m'en faire, QUE MON CHER REYNALDO, QUE J'AIME COMME UN FRÈRE, PARTE POUR L'AMÉRIQUE. Dieu sait ce qui arrivera d'ici son retour. Et déjà cette année il a été tant absent. Je suis bien content qu'il prenne ainsi l'habitude de peu me voir car je n'aurai pas ainsi le sentiment de trop lui manquer quand je ne serai plus là.

MOI, PERSONNE NE ME MANQUE, C'EST INOUI. SAUF CEUX QUE JE NE POURRAI PLUS REVOIR JAMAIS. CEUX-LÀ, MAMAN PLUS QUE PAPA ENCORE, JE NE PEUX PAS DIRE QU'IL N'Y A PAS D'HEURE OÙ ILS ME MANQUENT, IL N'Y A PAS DE MINUTE, PAS DE SECONDE, C'EST UNE DOULEUR MÊLÉE À TOUT, MÊME À LA GAÎTÉ.

c'est une douleur insupportable, mêlée à tout, même à la gaieté.

Merci encore, mon cher Louis, je me demande si mon appartement du bd Hausmann, bien meublé comme il peut être, ne te conviendrait pas pour cet été, en attendant que ton hôtel soit prêt. Mais je crois qu'il serait un peu petit "Monsieur, Madame, et bébé" [allusion au roman à succès du même titre de Gustave Droz]. Tendrement à toi... Es-tu au courant de cette ancienne affaire Simeoni de Flérès ? [Allusion à Filippo Simeoni, dit de Flérès, banquier véreux ayant sévi plusieurs fois dans les milieux aristocratiques au cours des années 1890-1900.] »

« UNE GLACE AYANT APPARTENU À MARIE-ANTOINETTE
(est-ce bien sûr ?)... »

EN QUÊTE D'ÉTRENNES POUR LE COMPTE
DE LOUIS D'ALBUFERA.

37 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes
signées « Marcel ». S.l., janvier 1907.

1.000/1.500

1. - S.l., [date de réception du 21 janvier 1907] : « Mon cher Louis, un antiquaire de Versailles dont je t'ai parlé, je crois, et qui est plutôt intermédiaire entre des nobles ruinés et vivant des belles choses qu'ils ont et les g[ran]ds collectionneurs désireux de les acheter, m'écrit qu'il n'a pas lui la glace que je demande, mais qu'UNE DAME TRÈS BIEN (?) QUI A DE MAGNIFIQUES CHOSES, VOUDRAIT SE DÉFAIRE D'UNE GLACE AYANT APPARTENU À MARIE-ANTOINETTE (EST-CE BIEN SÛR ?) AVEC LE CHIFFRE DE LA REINE ET SEMÉE DE CAILLOUX DU RHIN. Moyennant garantie, etc., il me le ferait porter. Crois-tu, à supposer qu'il ne la fasse pas cinquante mille francs, que, si c'était possible, cela ferait l'affaire ? Et ferait plaisir ?

1. 4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur avec millésime incomplet, deux apostilles autographes du destinataire, complément du millésime et « rép[ondu ». • 2. 2 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostilles autographes du destinataire, « reçu » et complément du millésime ; papier un peu froissé avec fente à un pli.

*une glace ayant
appartenu à Marie
Antoinette (est-ce bien
sûr ?)*

Je n'ai qu'une 1/2 confiance car tous ces gens-là me paraissent s'y connaître très peu et vendre tout dix fois ce que ça vaut. Mais enfin à supposer que ce soit bien, est-ce le genre qui plairait ?
 Je t'ai téléphoné ce soir sans succès. Tu n'as pas dû faire ma commission, car elle a été cent fois trop gentille avec la personne que je lui ai envoyé et si je ne t'avais rien dit elle ne pouvait pas faire plus. Qu'est-ce que c'est que le m[arqu]is de Caumont-La Force, à tous les p[oin]ts de vue [Auguste Nomp[ar] de Caumont, marquis et futur duc de La Force] ? Comment vas-tu mon cher Louis ? De cœur à toi... »

2. – S.l., [date de réception du 30 janvier 1907] : « Mon cher Louis, j'ajoute à ce dessin que la partie décorative qui surmonte la glace ne touche pas le mur tout à fait et de plus est sur un plan légèrement incliné, en sorte que s'il y avait à cet endroit une moulure sur le mur, cela n'empêcherait pas (matériellement ; je ne discute pas la question beauté ou convenance) de la placer. Mais si le panneau est si petit que tu crois, peut-être sera-t-il plus harmonieux d'avoir une glace plus petite. En tous cas, je crois d'après tout ce qu'on me dit que cette glace doit être vraiment très belle, bien que n'ayant pas confiance dans le goût de nos intermédiaires, mais ce qu'ils me disent me permet de me faire une idée. Je crois maintenant que ça doit être une belle pièce.

QUANT À LA GLACE DE MARIE-ANTOINETTE dont je t'avais parlé au début, on en demandait 15000 fr., ce que je trouve disproportionné, non avec mon idée d'être agréable à la personne à qui elle est destinée, mais avec un cadeau de jour de l'an pour un appartement relativement simple. De plus, LA DAME S'EST FINALEMENT REFUSÉE À LA VENDRE. ELLE VOULAIT EN DERNIER LIEU VENDRE TOUT LE SALON À LA FOIS. C'était impossible. Cette glace-ci est au contraire modeste, 750, je crois, ou même 700, et cela me paraît pas cher pour le bien qu'on en dit. Je ne sais du reste pas exactement le prix, tout cela se faisant par intermédiaires. Je l'aurai même peut-être moins cher, mais il faudra compenser la peine de ceux qui l'ont cherchée. Tout à toi... »

« IL EST SI PEU MORT QU'IL EST ACCOURU À L'APPAREIL... »

38 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 28 janvier 1907].

1.000/1.500

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur avec millésime incomplet ; apostilles autographes du destinataire, « rép[ondu] » et complément du millésime ; petites accros marginaux.

BELLE LETTRE AVEC SAYNETTE DIALOGUÉE.

« Mon cher Louis, ta lettre serait assez bien (pas mieux qu'assez bien) si elle était signée. MAIS "ALBU", SAUF POUR LES GENS DU MONDE AU MILIEU DESQUELS TU ES POPULAIRE ET CÉLÈBRE SOUS CE SURNOM, NE DIRA ABSOLUMENT RIEN À QUELQU'UN QUI N'EST PAS DU MONDE (ET QUI EST DU RESTE ENCORE PLUS IDIOT QUE S'IL EN ÉTAIT).

Cher Louis, que de choses à te dire, dans tous les genres. Enfin ! –

CE SOIR, J'AI TÉLÉPHONÉ AU FIGARO PENSANT QUE CARDANE ÉTAIT MORT [pseudonyme du romancier et critique André Beaunier] car je lui ai écrit trois fois pour le Cent d'Algéroises [recueil poétique Un Cent d'algéroises de René Delaporte] et je n'ai pas eu de réponse.

IL EST SI PEU MORT QU'IL EST ACCOURU À L'APPAREIL :

- "Ah ! C'est vous, comment allez-vous."
- "Mais c'est à vous, Monsieur Cardane, qu'il faut demander cela."
- "J'étais justement en train de vous écrire."
- "Hé bien continuez, car j'ai au moins besoin d'une lettre pour qu'on voit que je vous ai écrit."
- "Oui, oui je vous écrirai" (ce n'était déjà plus "en train") "mais vous me dites qu'on a envoyé au Figaro le Cent d'Algéroises. Hé bien pas du tout ! J'avais prié mes collaborateurs d'en parler dans la critique des livres et la chronique des lettres. Or personne n'a rien reçu."
- "Bien, cher Monsieur Cardane, on va vous l'envoyer" (envoie-le, Louis) "mais n'oubliez pas ma lettre qui sera une décharge auprès du recommandataire."
- "C'est convenu."

Sur ce, je lui ai demandé quand je pouvais téléphoner à Calmette [Gaston Calmette, directeur du Figaro et futur dedicataire de Du Côté de chez Swann] absent, à cause d'un article que je veux faire, et cette intéressante communication a été terminée.

Je continue à chercher un valet de chambre ! Et un ami ! Tout à toi... »

« ME PARDONNER CETTE ERREUR (SAINT-SIMON)... »

1. – Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., « 4 février » [1907] : « Mon cher Louis, un seul mot au milieu d'une crise bien pénible avant de m'endormir pour te rappeler de ME PARDONNER CETTE ERREUR (S[AIN]T-SIMON), c'est Félicie (est-il besoin de te le dire) qui l'a faite. J'EN SERAIS MALADE SI JE NE L'ÉTAIS DÉJÀ. Tendrement à toi... »

Félicie Fitau, femme de maison chez les parents de Proust, est un des modèles de Françoise dans la Recherche.

2. – Lettre autographe signée « ton Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 7 février 1907] : « Cher Louis, par suite de choses d'ailleurs insignifiantes, IL EST PRÉFÉRABLE QUE TU NE PARLES PAS DES THÉS BIBESCO, ETC., ET DE TOUT CE QUI S'Y RATTACHE (GUICHE..., ETC.). D'ailleurs tu n'aurais pas eu l'idée de parler de choses aussi idiotes, mais c'est à tout hasard. Je continue à ruminer ma reconnaissance pour ta démarche. Avec une reconnaissance infinie... Pour les choses [Robert de] Rothschild et Reynaldo [Hahn], pas un mot ! »

39 PROUST (Marcel). Ensemble de 3 lettres, soit 2 autographes signées et une autographe. Février-mars 1907.

1.200/1.800

- 1. 1 p. in-8 oblong ; date de réception du même jour au composteur avec millésime incomplet, apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] ».
- 2. 1 p. in-8 ; date de réception au composteur avec millésime incomplet ; apostilles autographes du destinataire, « rép[ondu] » et complément du millésime.
- 3. 1 p. in-8 ; date de réception au composteur avec millésime incomplet ; apostille autographe du destinataire, complément du millésime.

3. – Lettre autographe. S.l., [date de réception du 9 mars 1907] : « Mon petit Louis, j'ai été malheureux d'être trop souffrant pour te remercier de ton adorable petit mot d'hier et de ces témoignages de ta bonté qui me touchent toujours dans tes paroles car en action tu m'en as donné souvent de g[ran]des preuves. Ce que j'aurais en un besoin si urgent de savoir, ce n'est nullement L'HISTOIRE DE CE D'OSMOND MANCHOT, que je sais, mais si c'était le frère de la D[UCHE]SSE DE MAILLÉ née d'Osmond. Enfin tant pis, si tu ne peux te souvenir.

Merci pour Bois-Boudran [château du comte et de la COMTESSE GREFFULHE], il faudra que par téléphone je te donne des explications complémentaires. Quant à la chasse, ce n'est pas cela que je voulais, mais... par téléphone tu me diras toi-même ce que je veux savoir... Au fond, E[MMANUEL] BIBESCO t'aime bien et je crois qu'il y a malentendu entre vous, il m'a même dit des choses qui m'ont fait plaisir. Tout à toi. P.S. Je te félicite pour ta belle-sœur. »

« DÈS 7 HEURES DU MATIN LES OUVRIERS FONT RAGE SANS DISCONTINUER... »

40 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [21 février 1907].

500/600

1 p. in-8 ; date de réception au composteur avec millésime incomplet, apostilles autographes du destinataire, complément du millésime et « ai téléphoné » ; petites traces de rouille.



Émile Straus, 1891 (détail).
Cf. infra, n° 57, album Halévy.

« Mon cher Louis, une ligne seulement car je suis épuisé, pour te dire (supposant que tu n'as eu aucune réponse de m[adam]e Katz) de ne pas, dans ta trop grande bonté, revenir à la charge. Car J'AI DÉCOUVERT QUE M^r STRAUS CONNAÎT SON FILS qui est président du tribunal et je fais faire par lui une démarche qui n'aura sans doute aucun résultat, mais il vaut mieux ne pas trop faire à la fois. Je ne puis te dire ma tendresse, ma reconnaissance, et MON ÉPUISEMENT CAR DÈS 7 HEURES DU MATIN LES OUVRIERS FONT RAGE SANS DISCONTINUER. Tout à toi pour toujours... »

TOUR D'IVOIRE ET TAPAGE DIURNE. Marcel proust venait d'emménager en décembre 1906 dans un logement au 102, boulevard Haussmann, et, lui si sensible à la moindre perturbation, eut presque aussitôt à déplorer le vacarme qui provenait de l'appartement contigu d'une certaine madame Katz où se déroulaient de bruyants travaux d'aménagement. Il fit des pieds et des mains pour faire réduire ces nuisances, et fit intervenir plusieurs personnes dont Louis d'Albufera, Georges de Lauris, Joseph Reinach et Émile Straus.

h. Proust

RÉMINISCENCE DANS LA RECHERCHE. Cet épisode inspira à Marcel Proust un passage dans *Le Temps retrouvé* (chapitre III, « Matinée chez la princesse de Guermantes ») : « [...] Malheureusement, ces billets ne faisaient que permettre au gendre et à la fille de nouveaux embellissements de leur hôtel, contigu à celui de leur mère, d'où d'incessants coups de marteau qui interrompaient le sommeil dont la grande tragédienne aurait eu tant besoin. Selon les variations de la mode, et pour se conformer au goût de M. de X. ou de Y., qu'ils espéraient recevoir, ils modifiaient chaque pièce. Et la Berma, sentant que le sommeil, qui seul aurait calmé sa souffrance, s'était enfui, se résignait à ne pas se rendormir, non sans un secret mépris pour ces élégances qui avançaient sa mort, rendaient atroces ses derniers jours. C'est sans doute un peu à cause de cela qu'elle les méprisait, vengeance naturelle contre ce qui nous fait mal et que nous sommes impuissants à empêcher. Mais c'est aussi parce qu'ayant conscience du génie qui était en elle, ayant appris dès son plus jeune âge l'insignifiance de tous ces décrets de la mode, elle était quant à elle restée fidèle à la tradition qu'elle avait toujours respectée, dont elle était l'incarnation, qui lui faisait juger les choses et les gens comme trente ans auparavant [...] »

MOLIÈRE ET LES « DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE »

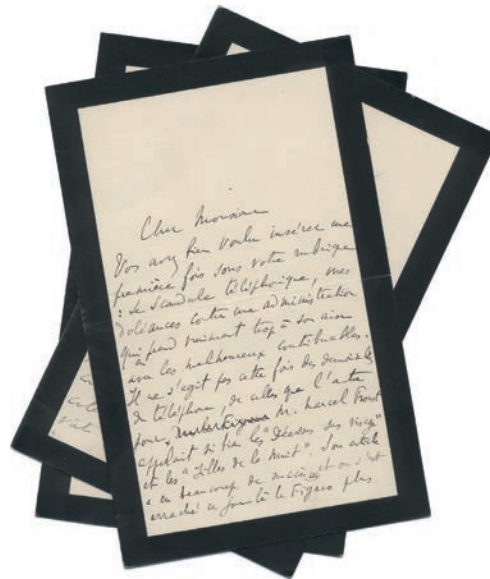
EXERCICE DE STYLE VIRTUEUSE SUR LE THÈME DU TÉLÉPHONE CITANT MOLIÈRE. Louis d'Albufera voulant marquer avec vigueur son mécontentement vis-à-vis de l'opérateur public du téléphone, se mit en tête de publier une lettre dans le *Figaro* dirigé par Gaston Calmette, qui consacrait justement une rubrique régulière à cette question. Il eut recours aux talents de Marcel Proust pour lui proposer un modèle de lettre, et celui-ci s'exécuta en n'hésitant pas à faire RÉFÉRENCE À SON PROPRE ARTICLE SUR LE SUJET, « JOURNÉES DE LECTURE » paru dans le *Figaro* du 20 mars 1907.

« Excuse mon retard, mon cher Louis. L'autre soir en te quittant, je suis resté quelques heures comme tu m'avais laissé, c'est-à-dire pas trop mal, mais vers le matin a commencé une crise vraiment terrible qui a duré plus de vingt-quatre heures et m'a laissé anéanti.

41 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 2 avril 1907].

3.000/4.000

9 pp. 1/2 in-8 avec environ 3 lignes raturées, liseré de deuil ; date de réception au composteur en 3 endroits, avec millésime incomplet ; apostille autographe du destinataire, « rép[ondu] ».



Sonnet d'Oronte du misanthrope

VOICI LE BROUILLON QUI ME SEMBLE CONVENABLE. Si on te posait des colles et te demandait d'où vient l'expression "le triste avantage", RAPPELLE-TOI QUE C'EST DANS LE SONNET D'ORONTE DU MISANTHROPE :

"L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et [nous] berce, un temps, notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui"

... J'avais mille choses à te dire mais suis encore brisé de ma crise. Bien tendrement à toi... JE N'AI PAS OSÉ METTRE "L'ARTICLE DE MON AMI MARCEL PROUST" MAIS CELA AURAIT PEUT-ÊTRE ÉTÉ LE PLUS FRANC. En tout cas je crois que, comme cela, cela va bien. Tu feras d'ailleurs toutes les modifications que tu jugeras utiles.

"Cher Monsieur [Gaston Calmette], vous avez bien voulu insérer une première fois sous votre rubrique : "Le scandale téléphonique", mes doléances contre une administration qui en prend vraiment trop à son aise avec les malheureux contribuables. Il ne s'agit pas cette fois des demoiselles du téléphone, de celles que l'autre jour, M. Marcel Proust appelait les "Déesses sans visage" et les "Filles de la nuit" [allusion aux Furies, extraite de l'article de Proust]. Son article a eu beaucoup de succès ici, et on s'est arraché ce jour-là le Figaro plus encore que de coutume. Nous ne disons plus "je vais vous téléphoner", mais "je vais demander aux Vierges laborieuses [expression peut-être empruntée à Jules Michelet dans L'Insecte] de me donner votre numéro" et plus souvent hélas les "Jalouses Furies" ne veulent rien savoir.

Mais aujourd'hui, c'est de l'administration centrale que j'ai à me plaindre. J'ai le triste avantage d'être titulaire de deux numéros d'appel... Vers la fin de 1906, j'allai rue de Grenelle m'enquérir de ce qu'il y avait à faire pour obtenir le transfert de ces deux postes téléphoniques dans deux autres locaux où j'allais emménager. Là on m'expliqua que l'administration laissait le choix, comme entre deux maux fort graves, entre le transfert proprement dit et le réabonnement... Je me suis décidé pour le transfert indiqué comme le moindre mal... Pour le second poste téléphonique... le transfert n'est pas effectué à l'heure qu'il est plus de trois mois après ! Trois mois de démarches incessantes de ma part, trois mois d'incessantes allées et venues et de travaux d'ouvriers téléphoniques à mon ancien comme à mon nouveau domicile. Mais si tout cela est insupportable, c'est si courant que je ne vous aurais pas écrit pour si peu. Voici où la beauté commence. J'ai reçu le 18 mars l'avis de versement au 1^{er} avril pour mes deux contrats, sous peine de me voir "priver d'office de communications" (châtiment tout platonique d'ailleurs, puisque ces communications, je ne les ai pas et que le 2^e transfert pour lequel je dois payer n'est pas effectué. Conclusion : l'État, non content de m'avoir pris mon argent sans avoir fait mon service, pendant un trimestre entier, prétend continuer par la suite à se faire payer un service qu'il ne fait pas. Et on ose parler de racheter les chemins de fer qui eux remboursent tout versement non dû.

J'aurais voulu vous dire tout cela par le téléphone pour faire entendre ces vérités à l'instrument de mon supplice. Mais les "Servantes irritées" du mystère ne m'ayant pas donné "le vénérable inventeur de l'imprimerie" comme M. Marcel Proust appelle Gutenberg [autres citations de l'article de Proust, Gutenberg étant le nom d'un central téléphonique de Paris], j'ai eu recours à cette lettre que je vous demande de publier pour l'édification de ses lecteurs, et à laquelle vous me permettrez de joindre, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs. Marquis d'Albufera »

**« FAIS-TOI LIRE... LES LETTRES DU PRINCE DE LIGNE À VOLTAIRE,
ET TU VERRAS QUE CE N'EST PAS À UN ANCÊTRE DE DRUMONT
QU'IL PRODIGUAIT "SON PROFOND RESPECT"... »**

SUR LA LETTRE DE PROTESTATION DE LOUIS D'ALBUFERA CONTRE LES P.T.T. QUE MARCEL PROUST A RÉDIGÉE POUR LUI, et dans laquelle il faisait allusion à son propre article « Journées de lecture » paru dans le Figaro du 20 mars 1907.

1. – S.l., [date de réception du 3 avril 1907] : « Mon cher Louis, me voilà repris, je le crois bien, de crises pires encore ; te dire ce que je souffre est impossible. J'ai pris un médicament terrible pour avoir la force de t'écrire ce mot, car je voulais te dire ceci ; dans ma fatigue d'hier, je ne t'ai pas fait le 2^e brouillon, celui qui devrait servir au cas où tu trouverais mieux (et tu n'aurais peut-être pas tort à aucun point de vue) de ne pas parler de mon article. Je suis trop brisé par ce nouvel assaut pour le faire, ce brouillon. Mais tu peux le faire toi-même. Tu n'as, dans ce cas, qu'à copier celui que je t'ai envoyé en retranchant tout ce qui fait allusion à mon article. Je crois qu'il n'y aura pas de raccords à faire. Autre petit renseignement, Calmette ne prend pas de s à la fin de son nom [le directeur du Figaro Gaston Calmette]. C'est infime, mais il y a des gens que cela blesse. Mille affections de ton Marcel »

2. – S.l., [date de réception du 22 avril 1907] : « Mon cher Louis, bien qu'avec ma main je ne veuille pas beaucoup écrire, je mets un post-scriptum à ma lettre, parce que, tout absorbé par ces choses plus intéressantes de ta santé et des questions d'ici qui te préoccupaient, j'ai complètement oublié de te parler de la question du Figaro. À vrai dire, en ce qui me concerne elle ne présente plus aucun intérêt, la raison pour laquelle je le désirais n'existant plus, et du reste MON ARTICLE ÉTANT MAINTENANT TROP OUBLIÉ SI TANT EST QUE QUELQU'UN L'AIT JAMAIS LU POUR POUVOIR MÊME COMPRENDRE L'ALLUSION QUE TU Y AS FAITE. Mais enfin puisque tu as pris la peine de faire une lettre et même de la recopier trois fois, je trouve grotesque qu'elle n'ait pas paru, et j'espère que tu ne m'accuses pas car je l'ai fait porter le jour-même où tu me l'as envoyée sans même la regarder. Mais pour que tu ne gardes aucun doute À CE SUJET, J'AI ÉCRIT L'AUTRE JOUR À FLERS, lui demandant ce que cela voulait dire, qu'il s'informe. Et bien qu'il réponde peu, comme il ne m'avait répondu ni à mes félicitations pour sa croix, ni à mes condoléances pour la mort de son frère, il aura voulu faire bloc et m'a répondu. VOICI SA LETTRE que j'aurais déjà dû t'envoyer et que tu garderas si tu n'y vois pas d'inconvénient pour me la rendre à l'occasion (après tout non, je n'en ferais rien, tu peux la jeter). Mon impression est que ma lettre ne paraîtra plus mais

42 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées, l'une « Marcel » et l'autre « ton Marcel ». S.l., avril 1907. JOINT par Proust, une lettre autographe signée de Robert de Flers.

1.500/2.000

1. 1 p. 3/4 in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur avec millésime incomplet, apostille autographe du destinataire, complément du millésime et « rép[ondu] ».
- 2. 10 pp. 1/2 in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur avec millésime incomplet ; apostille autographe du destinataire ; petites taches de rouille sur une page. • Lettre jointe, 2 pp. 1/2 in-12, liseré de deuil ; date de réception de Louis d'Albufera au composteur avec millésime incomplet.



je n'en sais rien. C'est malheureux parce que toutes tes réflexions étaient de la plus grande justesse et ta comparaison avec les chemins de fer, signée de ton nom connu, pouvait faire impression et être utile ; dans un temps où il n'y a que les fous et les méchants [qui] parlent seuls, ou du moins où on n'entend qu'eux parce qu'ils crient à tue-tête, ce n'est pas mauvais que les gens intelligents et les braves gens disent la vérité et au besoin des vérités. Cela n'empêche pas d'être modéré et on n'est pas forcé comme un Robert d'Harcourt d'exprimer à Drumont "son profond respect" [l'essayiste antisémite Édouard Drumont]. Les gens du monde ont décidément changé d'opinion. FAIS-TOI LIRE par madame d'Albufera dans la dernière Revue de Paris LES LETTRES DU PRINCE DE LIGNE À VOLTAIRE, ET TU VERRAS QUE CE N'EST PAS À UN ANCÊTRE DE DRUMONT QU'IL PRODIGUAIT "SON PROFOND RESPECT", "sa tendre vénération", "son respect religieux", etc., etc.

les lettres du Prince de Ligne à Voltaire

MON AMI CASA-FUERTE s'est présenté à l'Union et, si tu avais été à Paris, j'aurais eu recours à ta bonté pour que tu ne lui mettes pas de boule noire. Heureusement, il n'a aucune boule noire, et a été reçu sans difficulté. Son mariage pouvait faire craindre le contraire [un des modèles du « jeune Deterville » de la Recherche, le marquis de Casa-Fuerte se présenta au Cercle de l'Union et y fut accepté en avril 1907]. Si jamais tu m'écris (ce que je te conseille de ne pas faire tant que tu ne seras pas entièrement guéri), je te serais bien reconnaissant de me dire si tu te souviens du n° approximatif de la maison de l'avenue d'Iéna où il y avait un appartement à louer à l'entresol et rez-de-chaussée que tu trouvais joli. Sur description que je lui avais faite, ma belle-sœur trouvait cela très séduisant car c'est ce genre qu'elle cherche et si elle savait le n° elle irait voir si ce n'est pas loué. Mais cela doit l'être depuis si longtemps. Mille tendres amitiés...

Je reçois ta dépêche me disant de communiquer les meilleures nouvelles. Je l'aurais fait même si tu ne me l'avais pas dit, mon cher Louis. QUEL BONHEUR DE PENSER QUE CETTE FIÈVRE VA PEUT-ÊTRE TE QUITTER DIMANCHE, OU PLUTÔT QUELLE TRISTESSE D'EN CONCLURE QU'ELLE DURE TOUJOURS [Louis d'Albufera était atteint de la fièvre typhoïde]. Avec quelle impatience j'attends ce dimanche tant désiré. QUEL MALHEUR QUE TU NE PUISSES PAS ME PASSER TON MAL. S'ajoutant aux miens cela ne me gênerait pas et je serais si heureux de t'être ainsi bon à quelque chose. – Je pense que la maladie doit te rendre indifférent aux potins. Sans cela, je t'en dirais quelques-uns. – Je reçois toujours tes dépêches à l'heure du matin. Si cela t'est plus commode, c'est parfait. Si cela provient au contraire d'une négligence de tes domestiques, comme je le suppose plutôt parce qu'il me semble que tu dois te coucher de bonne heure, je préférerais qu'elles vinssent plus tôt. Parce que ne me levant presque plus, à peine une fois par semaine, cela ne m'est pas très facile d'aller ouvrir. – Je viens de voir et, par mon indécision, de ne pas prendre trois valets de chambre très bien et que je regrette. Je crois cependant que je vais finir par en prendre un.

P.S. J'ai oublié de te dire que dans l'entretien téléphonique que je t'ai résumé dans ma lettre d'hier, MON INTERLOCUTRICE M'AVAIT DIT DES CHOSES DÉLICIEUSES SUR MON ARTICLE (CELUI DU TÉLÉPHONE) [article intitulé « Journées de lecture », évoquant plaisamment les opératrices des centraux téléphoniques]. Elle m'a dit que beaucoup de personnes lui en parlaient avec éloges ; je ne crois pas que ce soit vrai, mais elle m'a dit tout cela si gentiment, venant précisément à propos du fait que nous téléphonions, disant que j'avais exprimé cela etc., que CELA M'A INFINIMENT TOUCHÉ. Je ne puis te dire comme cela venait naturellement et finement. Je lui ai dit que justement tu y avais fait allusion dans une lettre que le Figaro ne publierait probablement pas mais qui était très bien. Cela l'a beaucoup amusé[e] et comme je ne pense pas que la lettre paraisse, si tu en as une copie, tu devrais la lui envoyer. Je suis sûr que cela l'amuserait. J'ai reçu la lettre qu'elle m'avait annoncée. Elle était vraiment délicieuse. »

JOINT, LA MISSIVE DE ROBERT DE FLERS À MARCEL PROUST ÉVOQUÉE DANS LA LETTRE CI-DESSUS, S.I., date de réception du 22 avril 1907 :

« ... Je me suis occupé immédiatement de la LETTRE DE M. D'ALBUFERA. Elle passera d'ici peu de jours. Voici la cause de ce retard ; elle ne manque point d'ailleurs d'un certain comique. M. d'Albufera se plaint de la lenteur apportée par l'administration des P.T.T. au transfert de son téléphone. Or Calmette vient de déménager et il a obtenu en deux heures – grâce à une miraculeuse obligeance – ledit transfert. Sa reconnaissance personnelle l'oblige donc à mettre quelques jours entre cet événement et la publication de la lettre de M. d'Albufera. TU M'AS ÉCRIT DEUX LETTRES TENDRES ET DÉLICIEUSES ET TOUTES PAREILLES À TOI. EN LES LISANT ET EN LES RELISANT IL ME SEMBLAIT T'ENTENDRE PARLER. Elles m'ont été très douces, tes lettres, tes paroles. Merci. Si je ne t'ai pas répondu plutôt, c'est qu'au lendemain de la mort de mon frère d'autres tristesses m'ont accablé... JE VOUDRAIS BIEN TE VOIR, MON CHER PETIT MARCEL. Je pense à toi, souvent, avec une grande admiration et une grande tendresse... »

*Je voudrais bien te
voir, mon cher petit Marcel.
Je pense à toi, souvent
avec une grande admiration
et une grande tendresse.
Bonne nuit*

Robert

« DANS L'ESPOIR [QU'ILS] ME DONNERAIENT
UN PEU DE TON MAL... »

TENDRES SOLLICITUDES POUR LOUIS D'ALBUFERA ATTEINT DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE. L'écrivain décrit également ses démarches auprès de Louisa de Mornand pour lui faire savoir l'état du marquis : celui-ci, quoique séparé de la jeune comédienne qui vivait alors avec Robert Gangnat, s'inquiétait toujours pour elle.

43 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « ton Marcel », et 3 télégrammes. Avril 1907.

1.000/1.500

1. 8 pp. 1/4 in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur avec millésime incomplet ; quelques petites taches d'encre.
• 2. 4 pp. in-8, petites traces de rouille. • 3, 4 et 5. Chaque télégramme une p. in-8 oblong, adresse au dos.

Je te remercie de ta soif de malade

« Moi qui ne pense qu'à toi, je te sais malade et ne sais rien de toi... »

1. – [Paris], [date de réception du 19 avril 1907] : « Mon cher Louis, je commence par te dire que tes craintes étaient absolument chimériques. Une longue conversation au téléphone [avec Louisa de Mornand] m'en a pleinement convaincu. Tout va au mieux. Seulement je te préviens que comme ce téléphonage avait été précédé de 18 autres infructueux et qu'elle le savait, pour ne pas avoir l'air que tu attaches trop d'importance, je n'ai pas dit que tu n'avais rien dit, je n'ai pas dit que tu te plaignais de son silence maintenant, j'ai dit que tu t'en étais plaint, je ne me suis informé des choses Gangnat que comme si c'était nécessaire, et nous en avons pourtant parlé longtemps et cela va très bien. Dire si tes reproches coïncidaient avec mon téléphonage, elle pourrait croire que c'est de ta part que j'ai téléphoné et il est préférable, cette fois, que non. Du reste, je peux vraiment dire que ce n'est pas de ta part. Car bien que depuis une sortie que j'ai faite pour entendre une chose de Reynaldo [à une soirée musicale chez la princesse de Polignac, le 11 avril 1907], je ne quitte plus mon lit, je n'ai pas cessé un seul jour de téléphoner chez elle, prenant pour cela de g[ran]des quantités de caféine. J'ai été jusqu'à téléphoner rue Villebois-Mareuil (du reste elle le sait) dans l'espoir qu'elle y serait. Et quoique chaque fois je demandais qu'elle m'appelât dès qu'elle rentrerait, pas une fois elle ne l'a fait. (Or du moins elle m'a dit que si mais qu'elle n'avait pu avoir la communication). Et justement hier (avant d'avoir ta dépêche, tu vois que c'était donc bien par pure vigilance personnelle et non pour obéir à tes ordres que tu ne m'avais pas donnés encore), j'avais téléphoné tant de fois qu'elle m'écrivait paraît-il aujourd'hui (je n'ai pas encore la lettre) et que quand tantôt j'ai téléphoné et qu'elle était sortie et que j'ai prévenu que je téléphonerais jusqu'à ce que je la trouve, elle m'a spontanément appelé au téléphone dès qu'elle est rentrée. Elle a été tout à fait délicieuse, me disant les choses les plus gentilles et les plus fines et les plus sensées, ELLE NE SE RENDAIT PAS UN COMPTE EXACT DE TON ÉTAT QUE JE LUI AI PLUTÔT EXAGÉRÉ, MAIS SENTANT DANS LE TÉLÉPHONE QUE SA VOIX S'ALARMAIT, J'AI FAIT MACHINE ARRIÈRE ET J'AI CALMÉ SES APPRÉHENSIONS. Je lui avais demandé de venir me voir ce soir, étant pour la 1^{re} fois depuis cette sortie un peu respirant. Mais elle quittait ses occupations tard et comme elle partait demain matin de très bonne heure de chez elle, je n'ai pas voulu qu'elle se couche trop tard. Hier soir, au reçu de ta dépêche, j'avais envoyé Ulrich [ROBERT ULRICH, neveu de la vieille servante de ses parents, Félicie Fitau, et que Proust employa parfois comme secrétaire entre 1906 et 1909 – C'EST À LUI QU'IL DICTA UNE MISE AU NET DE LA PREMIÈRE PARTIE DE *Du CÔTÉ DE CHEZ SWANN*] au Vaudeville [où Louisa de Mornand jouait dans la comédie de Pierre Wolff, *Le Ruisseau*], mais elle était partie (il n'était pourtant qu'onze heures 1/4) et je ne lui ai pas dit cela, justement pour ne pas avoir l'air de faire une commission. Je te téléphonerai plus facilement de vive voix notre conversation, mais encore une fois tout ce qu'elle m'a dit était exquis, plein de cœur et de charme, et ses rapports avec Gangnat sont excellents en ce moment. J'AI TOUJOURS UNE CRAMPE À LA MAIN, aussi je me demande si tu pourras me lire.

SI TU POUVAIS ME DONNER DE TES NOUVELLES en me faisant écrire par un domestique, tu me ferais un tel bien ! Ce que je voudrais surtout savoir c'est 1° quelle cause et quel nom le médecin donne à ce que tu as, et quelle durée il lui assigne encore. 2° Si la fièvre est définitivement tombée (quelle température rectale). 3° Si tu te lèves, si tu t'alimentes, si tu dors. 4° Si tu t'ennuies. **MON CHER LOUIS, DIEU SAIT SI JE SUIS MALHEUREUX QUE TU SOIS MALADE**, et surtout je sais comme toutes tes préoccupations doivent doubler tes souffrances. Mais si tu pouvais utiliser ta maladie, pour prendre le premier repos que tu aies pris depuis des années, ce ne serait qu'un demi-mal. **L'HOMME N'AYANT JAMAIS CINQ MINUTES DEVANT LUI QUE TU ES, M'EFFRAYE PARFOIS.** Cela, joint aux préoccupations, est quelque chose à quoi nul organisme ne résiste. Si, ce repos forcé, tu savais intelligemment l'utiliser, en te reposant. Mais je sens que tu dois être au moins en esprit plus affairé que jamais. Et d'ailleurs je le comprends. Mais ce qu'il faut c'est vite guérir. Et après, tâcher d'avoir une vie un peu plus détendue. Pense, mon cher Louis (je dis pense, pour te décider à me faire donner de tes nouvelles) que moi qui ne pense qu'à toi, je te sais malade et ne sais rien de toi. Je n'ose écrire pour en demander à ta femme, car elle a la bonté de me répondre et je sens toute mon indiscrétion alors. Toi, je tremble de te fatiguer. N'y a-t-il pas un domestique intelligent qui pourrait me donner quelques détails ? De tout mon cœur à toi... »

« Je trouve stupide de faire le médecin amateur...

Moi, mon rôle ne doit être que celui de l'amitié incompétente... »

2. – [Paris], [vers avril 1907] : « **MON CHER LOUIS, JE TROUVE STUPIDE DE FAIRE LE MÉDECIN AMATEUR,** mais puisque tu as l'air de croire que c'est par paresse que je ne t'écris pas, voici les renseignements demandés. **PRATIQUEMENT LES RISQUES DES PERSONNES QUI ENTOURENT UN MALADE ATTEINT DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE SONT TRÈS FAIBLES,** beaucoup moindres que ceux des personnes qui boivent un verre d'eau de Seine. De plus, comme l'élimination des bacilles par le malade continue pendant un temps excessivement long après qu'il est guéri, les précautions seraient par trop difficiles à prendre. Néanmoins, le fait que les bacilles sont seulement dans les matières et l'urine est un mot. Car ta chemise se salit sans que tu puisses même le soupçonner, car ton lit contient des bacilles, car quand tu mets ton thermomètre dans ton derrière, il en recueille quelques-uns qu'il dépose sur ta main que tu passes ensuite sur les cheveux de ta femme qui les peigne, etc. Pendant ce temps-là ton thermomètre en dépose d'autres sur ta table de nuit. J'exagère beaucoup sans doute ce petit voyage circulaire qui d'ailleurs n'est pas considéré de même par tous les médecins. Si tout le monde était comme moi, cela n'aurait pas d'importance, car j'y fais si peu attention que **JE NE ME SUIS PAS, EN TE QUITTANT, LAVÉ LES MAINS PENDANT 2 JOURS (EXCUSE CETTE SALETÉ)** DANS L'ESPOIR QUE MES ALIMENTS MANIÉS PAR MOI ME DONNERAIENT UN PEU DE TON MAL. Mais rien ne te dit que le jeune Louis [fils de Louis d'Albufera] soit dans les mêmes dispositions, et dans le doute il est préférable, n'eût-il qu'une chance sur 1000 de prendre ton mal (et je crois qu'elles sont infiniment plus grandes, sauf la question que j'ignore de savoir si les enfants aussi jeunes sont un terrain de culture favorable pour le bacille d'Eberth). D'ailleurs ce n'est pas à cela que je pensais quand je téléphonais mais à plus tard, je t'expliquerai ce que je veux dire et ce n'est pas la peine de dissenter là-dessus trois semaines d'avance. Mon cher Louis, tu as un médecin et moi **JE N'ENTENDS RIEN À LA MÉDECINE.** Laisse-toi soigner par lui. **MOI, MON RÔLE NE DOIT ÊTRE QUE CELUI DE L'AMITIÉ INCOMPÉTENTE :** aller te voir dès que je le pourrai matériellement, si je ne te fatigue pas, te faire les commissions qui peuvent t'être utiles, mais **NE PAS ÊTRE, À CÔTÉ ET AU-DESSOUS DE TON MÉDECIN, UN CONSULTANT OFFICIEUX ET IGNARE** qui ne connaît pas le premier mot de tout cela. À toi de tout mon cœur et avec ma profonde tendresse... Pour ne pas t'encombrer du formulaire de Gilbert, je coupe la page que tu me demandes et je l'inclus ici. Je sais qu'il y a une autre page sur la désinfection des habits, etc., de quelqu'un qui a la fièvre typhoïde mais mon livre est déchiré. »

ENCORE AFFECTIONS = MARCEL PROUST =

3. – Télégramme. Paris, 14 avril 1907 : « Tu me ferais plaisir si tu pouvais sans causer trop de dérangements me faire télégraphier si ton nouveau traitement sembler donner quelque résultat, désespéré que tu souffres encore, & te supplie prendre patience... Tendresses. M. Proust. »

4. – Télégramme. Paris, 21 avril 1907 : « Rémission fièvre & retour à la température normale espérés pour aujourd'hui se sont-ils produits. Affections. Marcel Proust. » (déchirure sans manque).

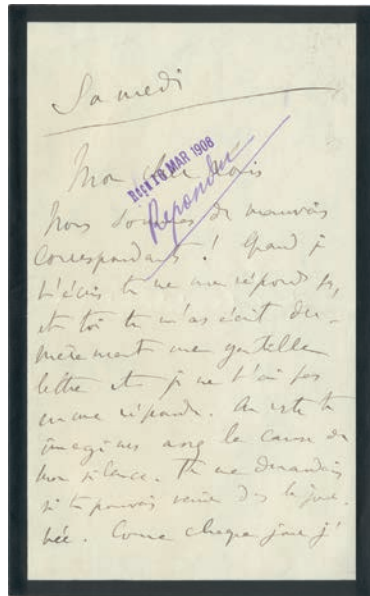
5. – Télégramme. Paris, 22 avril 1907 : « T'ai répondu immédiatement par lettre partie ce matin, craignant dans une dépêche confusion de nom et d'adresses de médecins. Bien chagrin savoir que fièvre n'est pas terminée. Encore affections. Marcel Proust. » Marcel Proust a adressé ces trois télégrammes à Nice où Louis Suchet d'Albufera passait sa convalescence.

**« MAIS MOI SI CHANGEANT AVEC LES AUTRES,
SI OUBLIEUX DÈS L'ABSENCE... »**

44 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». « Samedi » [14 mars 1908].

1.000/1.500

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception du 16 mars 1908 au composteur, apostille autographe du destinataire, « Répondu ».



« Mon cher Louis, nous sommes de mauvais correspondants ! Quand je t'écris tu ne me réponds pas, et toi tu m'as écrit dernièrement une gentille lettre et je ne t'ai pas encore répondu. Au reste, tu imagines assez la cause de mon silence. Tu me demandais si tu pouvais venir dans la journée. Comme CHAQUE JOUR J'ESPÈRE INAUGURER LE LENDEMAIN UNE VIE DE JOUR, j'attendais toujours pour t'écrire : "oui". HÉLAS, LES JOURS PASSENT, COMME ILS PASSENT DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES DÉJÀ, SANS APPORTER L'AMÉLIORATION qui me permettrait de te voir le jour. Il y a bien quelques jours isolés. Mais ne le sachant pas d'avance, si je voulais te prévenir, je ne saurais où te trouver et c'est trop rare pour tabler là-dessus. Peut-être même cette lettre ne te trouvera-t-elle plus à Paris et es-tu déjà parti pour le Midi. Moi, je crois que je resterai à Paris jusqu'au mois de juillet mais je crois bien que cette fois j'aurai la raison de n'y revenir jamais. D'ailleurs mon bail expire et je ne chercherai pas d'autre appartement.

JE T'ASSURE QUE SOUVENT JE REGRETTE QUE LA VIE ET MON ÉTAT DE SANTÉ NE NOUS AIT PAS PERMIS DE DONNER SUITE À CETTE BELLE PRÉFACE D'AMITIÉ QUE NOUS AVIONS EUE. MAIS MOI SI CHANGEANT AVEC LES AUTRES, SI OUBLIEUX DÈS L'ABSENCE, J'AI POUR TOI SEUL UNE VERTU DE FIDÉLITÉ. Et je t'ai gardé sinon toute l'affection immense d'autrefois, au moins je t'assure une amitié bien profonde qui, si jamais la vie plus heureuse lui en donnait l'occasion, reprendrait bien vite racine auprès de toi. NOUS AVONS EN COMMUN TROP DE TRISTES ET DE DOUX SOUVENIRS POUR QUE JE PUISSE JAMAIS PENSER À TOI AUTREMENT QU'AVEC UNE VÉRITABLE TENDRESSE. Et les souvenirs de ta bonté ne s'effaceront jamais de mon cœur... »

Hélas les jours passent

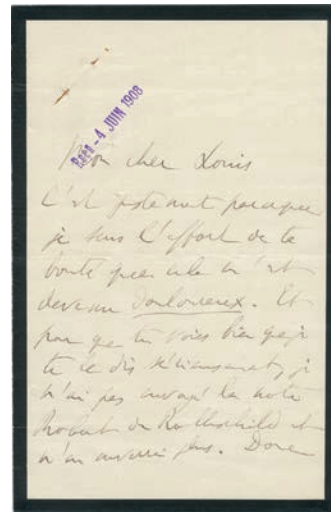
**« J'AI JUSTEMENT EU À FAIRE DERNIÈREMENT AVEC CARTIER
ET J'AI ÉTÉ TRÈS CONTENT D'EUX... »**

« Mon cher Louis, c'est JUSTEMENT PARCE QUE JE SENS L'EFFORT DE TA BONTÉ QUE CELA M'EST DEVENU DOULOUREUX. Et pour que tu voies bien que je te le dis sérieusement, je n'ai pas envoyé la note Robert de Rothschild et n'en enverrai plus. Donc ne m'en envoie plus. – Naturellement, si jamais cela te faisait plaisir, par exemple pour ennuyer quelqu'un en ne le citant pas ou pour toute autre raison, je suis tout à fait à ta disposition. Mais ne m'en envoie plus pour me faire plaisir, car cela me fait de la peine et JE NE PEUX PAS COMPRENDRE COMMENT J'AI PU ÊTRE SI ÉGOÏSTE, ou plutôt comment entre faire plaisir à C., et t'éviter du tracassé, ce n'est pas la 2^e chose que j'ai choisie [Marcel Proust avait demandé à Louis Suchet d'Albufera de lui adresser des notes sur les repas mondains auxquels il assistait pour pouvoir les transmettre au directeur du Figaro Gaston Calmette].

45 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 4 juin 1908].

500/600

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur ; petites perforations d'aiguille avec infime trace de rouille.



Quant à ta maison, c'est entendu, mon cher Louis, que quand elle sera prête tu me permettras d'y mettre quelque-chose que nous déciderons ensemble. Mais d'ici là, mon impatience serait trop grande et tu me ferais une grande joie en m'indiquant autre chose maintenant (si tu préfères pour le moment un objet personnel, j'entends boutons de manchette, de chemise, etc., dis-le moi en me spécifiant la pierre. J'AI JUSTEMENT EU À FAIRE DERNIÈREMENT AVEC CARTIER ET J'AI ÉTÉ TRÈS CONTENT D'EUX.

Oui, je serais bien heureux de dîner avec toi, surtout pour te demander tes instructions pour le rendez-vous que je retarde sans cesse afin de t'avoir vu avant. Peut-être vas-tu ce soir chez Eugène Fould [fils de Thérèse-Prascovia Fould, dont Marcel Proust avait fréquenté le salon] ?

J'ai rencontré Verdé-Delisle [l'homme d'affaires Didier Verdé-Delisle, ancien condisciple de Marcel Proust au lycée Condorcet] l'autre jour mais comme tu m'avais fait dire de ne rien faire (pour mes Vichy, ce n'est plus pour le rendez-vous) sans t'avoir vu, je n'ai rien osé lui dire. Mais les Vichy ont pendant ce temps-là rebaisé de 100 fr. et comme j'ai 100 actions, tu vois qu'il vaut mieux ne pas trop attendre. De tout cœur ton reconnaissant Marcel Proust »

être si égoïste

« TU ES UNE DES DEUX OU TROIS PERSONNES VIVANTES QUE J'AIME LE PLUS... »

46 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date du 11 juin 1908].

800/1.000

3 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « Vu » ; petites perforations d'aiguille avec infimes traces de rouille.

« Mon cher Louis, je te remercie de ton gentil mot. Si cela peut te faire plaisir (et je ne te le dis que parce que c'est la vérité), LA SEULE CHOSE QUE J'AI RETIRÉE DE CE BAL (AVEC UNE CRISE À Y RESTER), CELA A ÉTÉ DE ME RENDRE COMPTE QUE, MÊME MAINTENANT, TU ES UNE DES DEUX OU TROIS PERSONNES VIVANTES QUE J'AIME LE PLUS, ET, DANS LE MONDE, CERTAINEMENT (DU MOINS JE LE CROIS), CELLE QUE J'AIME LE PLUS. Je t'avais vu dès mon arrivée, mais je n'avais pas voulu te déranger.

(POURQUOI NE M'AS-TU PAS DIT QUE LA

PATTE DE MA CHEMISE PASSAIT). Je suis trop fatigué pour t'écrire une lettre mais je te dirai de vive voix d'autres remarques que j'ai faites sur toi. Toutes on ne peut plus gentilles. Tu ne m'as pas répondu à une lettre sur l'objet de Castries, etc. Je suis furieux. Tout à toi... »

Si la date au composteur est juste, il pourrait s'agir du « bal blanc et rose » donné le 7 juin 1908 par la PRINCESSE MURAT en l'honneur de la GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE Marie Alexandrovna et de sa fille la princesse Béatrice, auquel furent présents, d'après *Le Figaro* du 9 juin, le marquis et la marquise d'Albufera.

« UN PETIT MOT POUR TE DIRE QUE JE T'AIME IMMENSÉMENT... »

47 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées « Marcel ». Décembre 1908 et s.d.

800/1.000

1. 2 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, « 29 du [mois] ».

• 2. 1 p. in-8, liseré de deuil.

1. – S.l., [date du 26 décembre 1908].

Concernant l'envoi d'étrennes : « Mon cher Louis, tu m'avais annoncé pour dans "deux ou trois jours" une lettre qui n'est pas venue. Comme cela me fatigue beaucoup d'écrire, je me résume en deux mots : tu serais bien gentil, puisque tu connais quelque chose qui lui plaît, de le lui faire envoyer, tu lui diras que cela vient de moi et tu m'écritas aussitôt ce que je te dois et t'enverrai la somme. –

POUR LE BUREAU EMPIRE, JE PRÉFÈRE, QUELQUE FIERTÉ ET QUELQUE DOUCEUR QUE J'EUSSE À M'ASSOCIER À MADAME D'ALBUFERA, TE LE DONNER SEUL. J'ai

du reste fait chercher depuis le jour où tu m'as dit. Dis-moi seulement si tu n'as pas certain desiderata spéciaux de genre ou de dimensions... Tout à toi... Si tu changeais d'avis et préférerais maintenant autre chose qu'un bureau, ne tarde pas à me le dire et n'attends pas. Il est vrai, du reste, que cela ne m'empêcherait pas de t'envoyer aussi ce que tu désirerais d'autre. »

2. – S.l.n.d. : « Mon cher Louis, comme tu me l'as demandé, je t'envoie UN PETIT MOT POUR TE DIRE QUE JE T'AIME IMMENSEMENT ET QUE JE NE VAIS PAS TRÈS FORT, mais cent fois mieux que ces jours-ci. Tout à toi... »

te dire que je t'aime
immensément

BERGÈRES DE CHEZ LA GANDARA

ÉTRENNES POUR LOUISA DE MORNAND, achetées par Marcel Proust pour le compte de Louis d'Albufera chez l'antiquaire Édouard de La Gandara, également comédien, frère du peintre qui laissa de nombreux portraits de la haute société de l'époque.

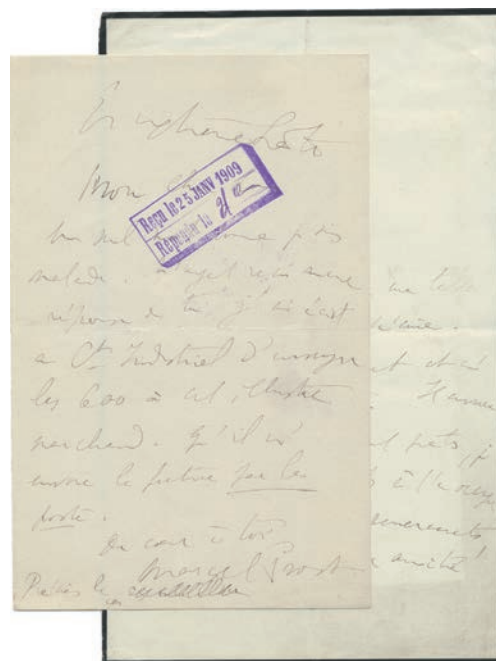
48 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées. Janvier 1909.

600/800

- 1. 1 p. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, du même jour.
- 2. 1 p. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, du même jour.

1. – Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 25 janvier 1909], « en extrême hâte » : « Mon cher Louis, un seul mot, comme je suis malade. N'ayant reçu aucune réponse de toi, j'ai écrit au C[rédi]t industriel d'envoyer les 600 à cet illustre marchand. Qu'il m'envoie la facture par la poste. De cœur à toi... Préviens-le. »

2. – Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception 28 janvier 1909] : « Mon cher Louis, excuse-moi, j'ai eu une telle crise que je n'ai pu t'écrire. Gandara a reçu l'argent et m'en a accusé réception. Il enverra les bergères q[uan]d elles seront prêtes, je crois donc que tu n'as plus à t'en occuper. Je te renouvelle mes remerciements, mes excuses ma profonde amitié... »

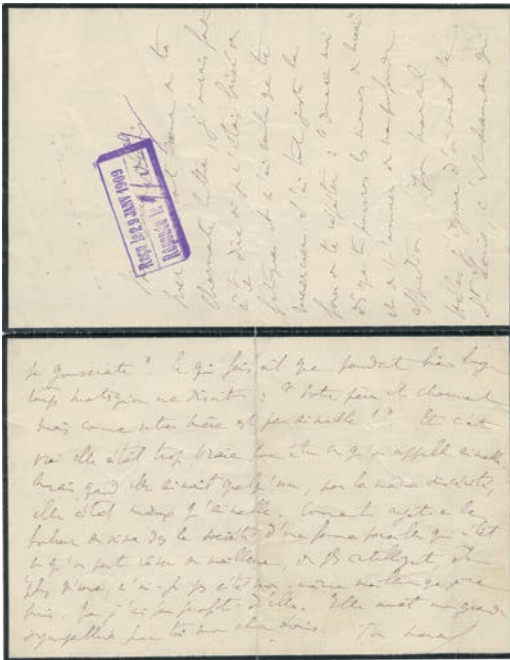


« COMMENT, AYANT EU LE BONHEUR DE VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ D'UNE FEMME PAREILLE...
N'AI-JE PAS ÉTÉ MOI-MÊME MEILLEUR QUE JE NE SUIS.... »

49 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « ton Marcel » en deux endroits. S.I., [date de réception du 29 janvier 1909].

4.000/5.000

4 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, « le 9 fév[rier] 09 »..



RÉCIT DRÔLE ET CRUEL D'UN DÎNER DONNÉ CHEZ SES PARENTS À ROBERT DE MONTESQUIOU : Proust illustre ainsi la sincérité comme trait de caractère dominant chez sa mère, disparue quelque trois ans auparavant.

« Mon cher Louis, merci de tout cœur de ta charmante lettre, j'aurais fort à te dire si je n'étais brisé de fatigue et n'ai voulu que te remercier. J'ai tout juste la force de te répéter : "donne-moi dès que tu pourras les mesures du bureau", et de t'assurer de ma profonde affection... Hélas, j'ignore d'où venait le s[ain]t Louis, c'est maman qui l'avait trouvé, si je ne confonds pas. Du reste, cela n'avait aucune espèce de valeur, ce n'était qu'habilement truqué et amusant pour q[uel]q[u]un qui aime cette époque. Si je peux sortir, je tâcherai de trouver sculpture ou vieux portrait en s' Louis plus intéressant. Tu sais que c'est mon grand saint parce puisqu'il est le patron de mon cher ami. L'abat-jour dont tu me parles était aussi bien peu de chose. Mais je l'aimais parce que c'est MAMAN qui s'en était occupé. Et puis il me rappelle par contraste UN TRAIT DE SA FRANCHISE QUI ÉTAIT ADMIRABLE.

Nous avions à la maison un abat-jour représentant le roi de Rome. UN JOUR – DÉJÀ FORT ANCIEN – J'INVITE À DÎNER ROBERT DE MONTESQUIOU qui n'était encore jamais venu et il dit à maman qu'il est bien touché de voir qu'elle a mis pour lui un abat-jour avec le portrait du roi de Rome, allusion délicate à ce que sa grand'mère était gouvernante du roi de Rome [en fait son arrière-grand-mère]. Et MAMAN LUI RÉPOND : "MAIS, MONSIEUR, CE N'EST PAS DU TOUT POUR VOUS QUE J'AI CET ABAT-JOUR que j'avais bien avant que Marcel m'ait parlé de vous, et de plus j'ignorais entièrement que votre g[ran]d-mère aurait été sa gouvernante". Ce qui faisait que pendant bien longtemps, MONTESQUIOU ME DISAIT : "VOTRE PÈRE EST CHARMANT MAIS COMME VOTRE MÈRE EST PEU AIMABLE !"

ET C'EST VRAI QU'ELLE ÉTAIT TROP VRAIE POUR ÊTRE CE QU'ON APPELLE AIMABLE. MAIS QUAND ELLE AIMAIT QUELQU'UN, PAR LA MÊME SINCÉRITÉ, ELLE ÉTAIT MIEUX QU'AIMABLE.

COMMENT, AYANT EU LE BONHEUR DE VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ D'UNE FEMME PAREILLE QUI ÉTAIT CE QU'ON PEUT RÊVER DE MEILLEUR, DE PLUS INTELLIGENT, DE PLUS DÉVOUÉ, N'AI-JE PAS ÉTÉ MOI-MÊME MEILLEUR QUE JE NE SUIS. Que j'ai peu profité d'elle. Elle avait une grande sympathie pour toi, mon cher Louis... »

« J'EN TREMBLE ENCORE D'ÉMOTION... »

Sur une opération chirurgicale qu'a subie l'épouse d'Albufera, pratiquée par le chirurgien Antonin Gosset, un ami du frère de Marcel Proust, Robert Proust, également chirurgien.

1. – Lettre autographe signée « *ton Marcel* ». S.l., [date de réception du 18 avril 1909] : « *Mon cher Louis, JE SUIS BIEN ÉMU ET BOULEVERSÉ PAR TA LETTRE. Quel coup ! Je me permettrai de faire téléphoner tous les jours. JE SUIS ENCHANTÉ QUE CELA AIT ÉTÉ FAIT PAR GOSSET, LE MEILLEUR DES CAMARADES DE MON FRÈRE, ET QUE ROBERT CONSIDÈRE*

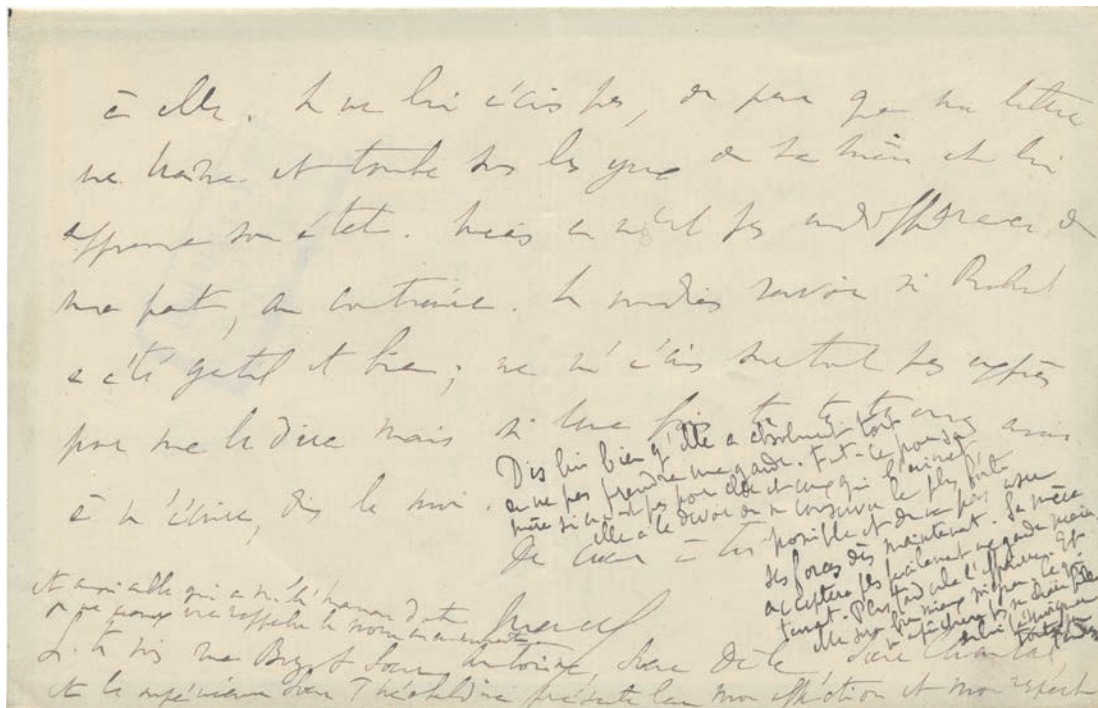
COMME UN CHIRURGIEN MERVEILLEUX. Ils font presque à eux deux une revue de chirurgie qu'on dit très bien [le Journal de chirurgie, revue critique, fondée en 1908] et j'ai toujours entendu Robert célébrer les grands talents de Gosset avec qui il était intime. Comme la santé de madame d'Albufera (je viens de m'en rendre compte pour l'émotion et le coup que ta lettre m'ont donnés, je le savais déjà mais mon inexprimable émotion m'en a mieux persuadé) m'est infiniment chère et précieuse, c'est un grand bonheur pour moi qu'elle soit entre ces mains habiles. Cher Louis, je te quitte, J'EN TREMBLE ENCORE D'ÉMOTION. De tout mon cœur à toi... »

50 PROUST (Marcel). 2 lettres autographes signées. Avril-mai 1909.

1.000/1.500

1. 2 pp. 1/2 in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse du même jour, « *remerciant* » ; trace d'onglet au verso blanc. • 2. 3 pp. in-8, liseré de deuil ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, « 3 m[ai] 09 ».

Im Harz



2. – Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 2 mai 1909] : « Mon cher Louis, j'avais précisément écrit il y a trois jours où tu me dis. N'ayant plus un signe de vie depuis qu'on m'avait demandé un rendez-vous avec Robert, et n'osant pas demander des nouvelles à **ROBERT QUI EST TRÈS SECRET SUR TOUT CE QUI TOUCHE À SON MÉTIER ET SES MALADES ET QUE D'AILLEURS JE NE VOIS PAS** (sauf le jour où j'ai été lui demander rendez-vous), n'osant pas d'autre part lui en demander à elle parce que je pensais que peut-être elle n'était pas allée chez Robert et trouverait indélicat d'avoir l'air de l'y pousser, finalement n'y tenant plus, je lui ai écrit la veille du jour où je t'ai écrit. Hélas, c'est toi qui me donne la réponse et qui me fait bien de la peine, un vrai chagrin de penser au sien. Dis-lui surtout de ne pas se fatiguer à me répondre, que je sais par toi, que **JE PENSE SANS CESSER ET DOULOUREUSEMENT À ELLE**. Je ne lui écris pas, de peur que ma lettre ne traîne et tombe sous les yeux de sa mère et lui apprenne son état. Mais ce n'est pas indifférence de ma part, au contraire. Je voulais savoir si Robert a été gentil et bien ; ne m'écris surtout pas exprès pour me le dire mais si une fois tu te trouves assis à m'écrire, dis-le moi. Dis-lui bien qu'elle a absolument tort de ne pas prendre une garde. Fût-ce pour sa mère si ce n'est pas pour elle et ceux qui l'aiment, elle a le devoir de se conserver la plus forte possible et de ne pas user ses forces dès maintenant. Sa mère acceptera plus facilement une garde maintenant. Plus tard, cela l'effraiera. Et elle sera bien mieux soignée. Ce qui n'empêchera pas sa chère fille de lui témoigner toute sa tendresse. De cœur à toi...

Si tu vois, rue Bizet [à la maison de santé parisienne des Sœurs du Très Saint Sauveur], sœur Antoine, sœur Odile, sœur Chantal, et la supérieure sœur Théobaldine, présente-leur mon affection et mon respect – et aussi **CELLE QUI A VEILLÉ MAMAN** dont je ne peux me rappeler le nom en ce moment [la mère de Marcel Proust, Jeanne Weil, y avait été opérée en 1898]. »

BEAU DOCUMENT OFFRANT DANS SON ORGANISATION GRAPHIQUE À SURCHARGES UN ÉCHO DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES DE MARCEL PROUST.

« **DÈS QUE LES QUESTIONS LITTÉRAIRES SONT EN JEU,
RIEN NE SAURAIT M'AVEUGLER...** »

51 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 5 mai 1909].

3.000/4.000

5 pp. in-8 ; date de réception au composteur en 2 endroits ; trace d'onglet affectant quelques lettres, manque de papier marginal avec perte d'un mot, quelques marques et une biffure au crayon bleu.



PROUST BOURSICOTEUR MALHEUREUX. L'écrivain, malgré les conseils qu'il demanda à des amis et relations, fut un piètre gestionnaire de sa fortune.

IL FIT ALLUSION À SES DÉBOIRES BOURSIERS DANS SES PASTICHES DU FIGARO.

« ... Si tu vois M. Lambert [le banquier Léon Lambert, lié aux Rothschild], je voudrais que tu lui demandes 1° s'il trouve qu'il est encore temps et opportun d'acheter du "Tram Li[g]ht and Power" de Rio Janeiro (société pour doter Rio Janeiro de tramways, lumière et force motrice), c'est une valeur dont je sais qu'il était grand partisan il y a six mois mais je ne sais s'il croit la hausse près d'être

terminée. Est-ce actions ordinaire, préférence, obligations qu'il faut en acheter ? Des actions ordinaires, préférence, ou obligations du port de Pará [Brésil], du chemin de fer de Rosario à Puerto-Belgrano [Argentine], du Tanganyika [Rhodésie] seraient-elles préférables à Tram Li[g]ht and Power de Rio Janeiro... 2° Estime-t-il que les actions Hambourg America (Packets farth) [la compagnie Hamburg-Amerikanische Packetfahrt-Actien-Gesellschaft] seraient bonnes à vendre (ayant été achetées à peu près à ce cours) ou à garder. 3° Y a-t-il une mine d'or à gros revenus dont il ne soit pas mauvais d'acheter maintenant ? – D'autre part, mon cher Louis, As-tu par hasard des tuyaux sur la g[ran]de maison de banque de Hambourg, la maison Warburg, dans laquelle je me trouve avoir de l'argent. Sais-tu si c'est aussi sûr que de l'avoir ici au Crédit Industriel ou chez Rothschild. J'ai vendu dernièrement pour deux cent mille francs de Vichy et ce sont les derniers emplois qui me restent à faire qui me font poser ces questions.

CROIS-TU QUE J'AI ÉTÉ ASSEZ BÊTE POUR RACHETER À 89 F. LE CONSOLIDÉ RUSSE QUE J'AVAIS VENDU À 82 !

Mon cher Louis, en relisant tes dernières lettres, j'ai été frappé de la bonté avec laquelle tu m'y parlais, et des sentiments délicieux de délicatesse que tu y exprimais à propos des chagrins qui traversent en ce moment ta vie. LA NOBLESSE DE TES SENTIMENTS [DONNE] À CE QUE TU ÉCRIS UNE VÉRITABLE BEAUTÉ. ET PLUS D'UN ÉCRIVAIN SERAIT JALOUX DE CERTAINES PHRASES QUE J'AI LUES AVEC UNE IMPARTIALITÉ ABSOLUE (CAR DÈS QUE LES QUESTIONS LITTÉRAIRES SONT EN JEU, RIEN NE SAURAIT M'AVEUGLER) et où tu as trouvé pour y exprimer des sentiments exquis une forme parfaite et rare. Je suis de cœur avec toutes tes préoccupations et avec leurs chers objets. Tout à toi... Sais-tu quand tu verras M. Lambert. – Puisque je n'ai toujours pas d'ordres de toi relatifs à ce bureau, puis-je du moins m'occuper de l'âne (ou poney ?) pour le jeune Louis [étrennes qu'il souhaitait offrir depuis janvier à Louis Suchet d'Albufera et à son fils Louis]. »

« JE SUIS AFFOLÉ DE TRAVAIL POUR MON ROMAN... »

SUR LES INTERROGATIONS SOULEVÉES CONCERNANT L'AUTHENTICITÉ DU BUREAU EMPIRE QU'IL A OFFERT À LOUIS D'ALBUFERA POUR SES ÉTRENNES.

52 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 23 janvier 1910].

3.000/4.000

« Je peux t'indiquer un remarquable architecte de châteaux pour Bizy [propriété des Suchet d'Albufera, près de Vernon, dans l'Eure], un marchand de vins honnête et excellent pour ton vin d'office (je m'intéresse aux deux) ; mais l'ébéniste qui a réparé le bureau, il m'est matériellement impossible de te l'indiquer, car je ne le connais pas. Pour tâcher de le connaître, il faudrait que la personne qui a acheté le bureau se remette en rapports avec celui qui le lui a vendu et qui probablement ne le lui dirait pas ou même n'en sait rien.

4 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire datant la réponse, « 3 mars 09 ».

COMME JE SUIS AFFOLÉ DE TRAVAIL POUR MON ROMAN ET QUE DANS LA FATIGUE DE MA MAIN JE REGARDE À UNE LIGNE D'ÉCRITURE, je t'avoue préférer ne pas entreprendre cette correspondance entièrement inutile pour deux raisons. La première, c'est qu'elle n'aboutira pas. La seconde, c'est que n'importe quel ébéniste – et tu dois être en rapport avec beaucoup – te dira tout aussi bien ce que tu veux ! Comme je ne pouvais me lever, j'ai aperçu seulement le bureau dans mon antichambre et me suis recouché aussitôt. Comme il m'a paru bien et que d'autre part une personne de grand goût l'avait approuvé, je n'ai pas voulu retarder jusqu'à ce que je puisse me lever et le voir et te l'ai fait porter aussitôt. J'ajoute cependant que s'il a été réparé, je n'y vois pas d'inconvénient, mais que s'il n'était pas ancien, comme tout en m'ayant coûté un prix dérisoire auprès de ce que je voudrais dépenser pour toi, il est en revanche absurdement cher si c'est un meuble moderne ; si des gens autorisés te le disaient moderne, je préférerais le savoir ; car dans ce cas, QUAND J'AURAI FINI MON BOUQUIN, JE TÂCHERAI DE FAIRE FAIRE CE QU'ON APPELLE, JE CROIS, DU RAFFUT AUPRÈS DU VENDEUR, à défaut du recours que je n'ai malheureusement pas contre lui. Tendres amitiés... »

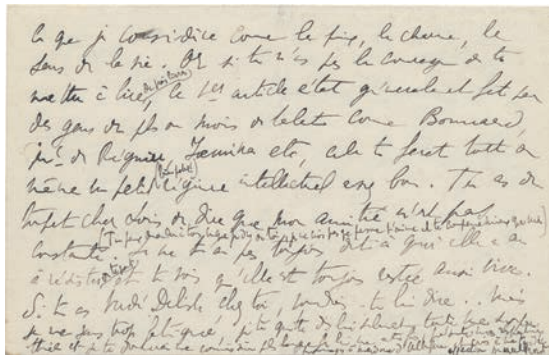
LA LITTÉRATURE :

« CE QUE JE CONSIDÈRE COMME LE PRIX, LE CHARME, LE SENS DE LA VIE... »

53 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel Proust ». S.l., [date de réception du 19 septembre 1912].

3.000/4.000

4 pp. in-8 ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « répondu le 21 sep[tembre] 1912, que désirerons tous que vien[ne], que l'isais toujours 1^{er} art[icle] Figaro » ; 2 trous de classeur en marge avec perte de quelques lettres.



« ... Je ne t'avais pas écrit dans l'intention de "m'inviter" [au château de Bizy, propriété de Louis Suchet d'Albuféra, près de Vernon, dans l'Eure] mais de venir dans ton voisinage pour te faire des visites. Les Clermont-Tonnerre ont été tellement gentils, me promettant chez eux tant de silence, d'isolement et de liberté que j'ai été sur le point et hésite encore à accepter [la famille de Clermont-Tonnerre possédait le château de Glisolles dans l'Eure].

Mais malgré une gentillesse extrême, j'aimerais mieux trouver près de chez eux (comme j'aurais voulu le faire à côté de Vernon) un logis silencieux pour q[ue]lq[ue]s jours. Si je vais soit chez eux, soit à côté de chez eux, j'irai passer une heure chez toi en automobile.

QUESTION FIGARO, ne le lis pas pour trouver un article de moi, car je n'en ai pas envoyé de nouveau, après celui du 3 septembre [intitulé « L'Église de village »] et n'en enverrai peut-être plus, car c'EST UN JOURNAL DONT LES LECTEURS (OU PLUTÔT LES ABONNÉS) SONT TROP SUR TON MODÈLE ET NE L'OUVRENT MÊME PAS, ou lisent seulement les nouvelles mondaines. Mais je trouve que toi tu devrais au contraire lire le 1^{er} article, non parce qu'il est parfois de moi car c'est très rare et ne sera peut-être plus. MAIS TU SAIS CE QUE JE PENSE DE TOI EN BIEN COMME EN MAL (JE PARLE ICI AU P[OIN]T DE VUE INTELLECTUEL SEULEMENT) ET JE DÉPLORE QUE TU VIVES VOLONTAIREMENT ÉTRANGER À CE QUE JE CONSIDÈRE COMME LE PRIX, LE CHARME, LE SENS DE LA VIE.

*Ce que je considère comme le fin, le chère, le
sans de la vie*

Or si tu n'as pas le courage de te mettre à lire de gros livres, le 1^{er} article étant généralement fait par des gens de plus ou moins de talent comme Bonnard, Mr de Régnier, Fœmina [Abel Bonnard, Henri de Régnier, et Augustine Bulteau qui signait « Fœmina » ses chroniques du Figaro], etc. Cela te ferait tout de même un petit (bien petit !) régime intellectuel assez bon.

TU AS DU TOUPET, CHER LOUIS, DE DIRE QUE MON AMITIÉ N'EST PAS CONSTANTE (tu peux demander à tous ce que je dis de toi, je ne crois pas que personne t'aime et te comprenne mieux que moi). Je ne t'ai pas toujours dit à quoi elle a eu à résister de ta part et tu vois qu'elle est toujours restée aussi vive... »

« COMME TOUS LES GENS QUI ONT PLUS D'IMAGINATION QUE DE VOLONTÉ,
J'AI PLUS D'ÉNERGIE POUR CONCEVOIR QUE POUR RÉALISER... »

« JE N'AI MIS À EXÉCUTION AUCUN DE CES PROJETS DONT IL NE ME RESTE QUE LA DOUCEUR DE LES AVOIR FAITS, ET JE SUIS REVENU À PARIS. Si un jour je me sentais bien, je partirais en auto et irais passer une heure chez toi. Mais peut-être tu seras à Montgobert [château appartenant aux Suchet d'Albufera, entre Soissons et Villers-Cotterêts] ou ailleurs. Peut-être pourrais-tu apprendre mon nom aux personnes qui gardent Bizy [autre château des Suchet d'Albufera, près de Vernon, dans l'Eure], de façon qu'on me permette de visiter tes bois si tu étais reparti... Je regrette beaucoup l'abandon de ces projets qui me plaisaient tant, je regrette beaucoup de ne pas avoir vu madame d'Albufera et toi...

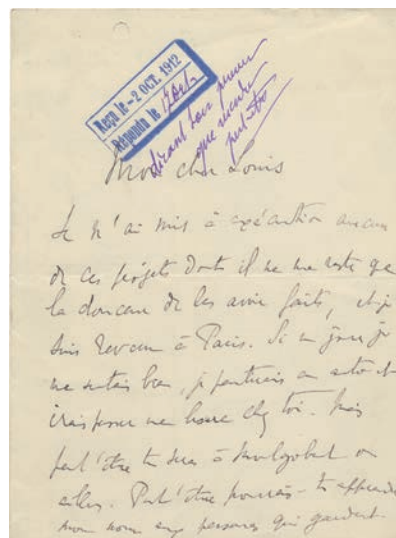
MAIS COMME TOUS LES GENS QUI ONT PLUS D'IMAGINATION QUE DE VOLONTÉ, J'AI PLUS D'ÉNERGIE POUR CONCEVOIR QUE POUR RÉALISER. Et au moment où il faut partir pour un endroit qui tente ma pensée mais contrarie mes habitudes, je suis lâche et je retourne chez moi.

CABOURG EST DEVENU UN SECOND CHEZ MOI. C'EST POUR CELA QUE J'Y VAIS. MAIS SI J'AVAIS SU, JE L'AURAIS MIEUX CHOISI CAR C'EST BIEN ATROCE... »

54 PROUST (Marcel). Lettre autographe signée « Marcel ». S.l., [date de réception du 2 octobre 1912].

800/1.000

3 pp. in-8 carré ; date de réception au composteur, apostille autographe du destinataire, « répondu le 17 oct., disant soir prévu que viendrai peut-être » ; 2 trous de classeur en marge sans atteinte au texte.



UNE ANECDOTE « ASSEZ NATURE » AVEC RÉCIT DIALOGUÉ :
SARAH BERNHARDT ET RÉJANE SUR LA DUSE

55 PROUST (Marcel). Lettre autographe
signée « Marcel ». S.l.n.d.
3.000/4.000

2 pp. in-8, liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire,
« rép[ondu] ».



Leonora Duse.
Cf. infra, n° 57, albums Halévy.

« Mon cher Louis, après vingt grandes pages écrites sur papier écolier grand format, et cinq lettres d'affaires à mon éditeur, à deux directeurs de revue, à un ruskinien, etc., je me sens la main trop engourdie et le cerveau pareillement pour t'écrire bien longuement. Mais je veux encore te dire adieu par ce petit mot, te redire aussi toute ma profonde tendresse, mon cher ami dont la pensée me quitte si rarement même pendant que je travaille...

PUISQUE TA FEMME S'INTÉRESSE À LA DUSE et aux jugements portés sur elle, dis-lui que Coco Madrazo [le peintre et librettiste Federico de Madrazo, dit Coco, fils d'un premier mariage de l'époux de Maria Hahn, sœur de Reynaldo] a parlé d'elle (de la Duse) à 2 jours de distance avec Sarah [Bernhardt] et avec Réjane. SARAH LUI A DIT : "ÉVIDEMMENT, C'EST UNE FEMME DE TALENT. ELLE EST EXCELLENTE DANS LES PIÈCES LÉGÈRES, La Locandiera [pièce de Carlo Goldoni], Divorçons [pièce de Victorien Sardou et Émile de Najac], tout le répertoire de Réjane.

Mais pourquoi joue-t-elle des pièces

tragiques où elle est détestable. Ce n'est pas du tout son affaire, cela lui va comme des bretelles à un lapin". ET RÉJANE LUI A DIT : "C'EST CERTAINEMENT UNE TRÈS BONNE ACTRICE, ELLE A SEULEMENT LE TORT DE JOUER DES PIÈCES GAIES qui ne lui vont pas du tout. Elle est faite pour jouer le drame, La Dame aux camélias, La Femme de Claude [pièces d'Alexandre Dumas fils], tout le répertoire de Sarah et elle ne doit pas sortir de là". C'EST ASSEZ NATURE, N'EST-CE PAS ?

J'ai oublié de te prévenir pour M^e Lemaire [l'aquarelliste Madeleine Lemaire dont Marcel Proust fréquenta le salon et qui lui inspira certains traits de madame Verdurin et de madame de Villeparisis dans la Recherche]. Je te demandais cela parce que dernièrement elle m'a demandé si je désirais faire inviter des amis chez elle. Il me sera facile, si tu le désires, de lui répondre : M[arqu]is et M[arqu]ise d'Albufera. Mais je ne le ferai 1° que si tu le désires réellement, 2° que si tu es sûr que vous iriez, car comme c'est une femme très susceptible, je ne voudrais pas le faire et que tu n'y ailles pas. Du reste, nous pouvons en reparler. En tous cas, il ne faudrait pas le faire pour me faire plaisir. Je te dis cela à tout hasard pour si cela pouvait vous intéresser. »

LES COMÉDIENNES SARAH BERNHARDT ET RÉJANE FURENT LES DEUX PRINCIPAUX MODÈLES DE LA BERMA
DANS LA RECHERCHE.

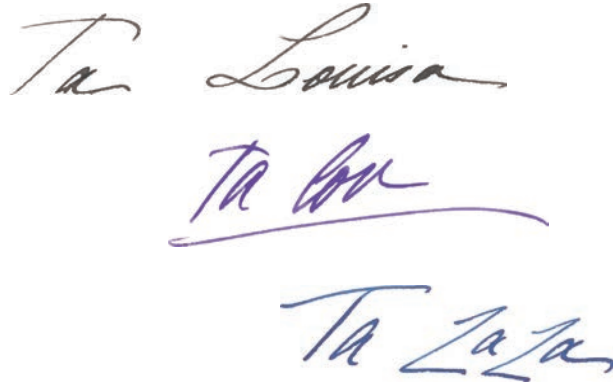
LES AMOURS DE RACHEL ET SAINT-LOUP

IMPORTANTE CORRESPONDANCE, EN QUASI-TOTALITÉ INÉDITE, QUI DOCUMENTE LES AMOURS DE LOUISA DE MORNAND ET DE LOUIS D'ALBUFERA, ET DANS LAQUELLE PROUST EST FRÉQUEMMENT MENTIONNÉ.

56 MORNAND (Louisa de). Correspondance d'environ 100 lettres, presque toutes autographes signées, et d'environ 60 télégrammes, adressée à Louis Suchet d'Albufera. 1900-1910 et s.d. JOINT, une vingtaine de pièces manuscrites adressées au même (1901-1907).

2.000/3.000

– Paris, « vendredi 1 heure », date de réception du 21 décembre 1900 à l'encre : « Mon cher Louis... Crois moi, j'ai été désolé[e] hier soir de n'avoir pu passer la soirée avec toi, mais comme je reçois toujours un mot de toi vers 2 heures et qu'hier je n'ai rien reçu, j'ai pensé que tu m'oubliais pour un jour et j'ai accepté l'invitation de Marcel... Hâte-toi de trouver un endroit où nous puissions nous aimer vraiment. (Jon reviens demain soir à 7 heures.) »



Louisa de Mornand vivait alors à Paris avec un riche Américain, John Howard Johnston, dont elle avait eu un enfant. Il est délicat de se déterminer sur l'identité de ce Marcel en 1900, aucune lettre de l'écrivain à Louisa de Mornand ou à Louis d'Albufera n'étant attestée avant janvier 1903.

– S.l.n.d. : « Mon Louis, je suis très peinée, car tu es parti fâché... Je t'aime plus que tout au monde, tu le sais, et je ne veux pas te tromper, ni ne l'ai fait depuis que nous sommes tout à fait ensemble. Si je t'ai déplu en embrassant cette sale femme, je reconnais que j'ai eu tort, en te promettant de ne plus recommencer. Je l'ai fait sans goût, mais dans un moment d'excitation, dont je me repends moi-même. Sois donc sans crainte, mon aimé et bien sûr de ta Louisa. Je ne voudrais pour rien au monde manque[r] à la parole que je t'ai donné[e] de n'appartenir qu'à toi seule toujours tant que nous pourrions être ensemble... »

– [Paris], 12 octobre 1903 : « ... J'ai trouvé l'autre soir en rentrant de chez Marguerite UN TÉLÉGRAMME DE PROUST ME DISANT QU'IL ARRIVAIT ET SERAIT À 11 H. CHEZ LARUE. À quoi j'ai répondu le lendemain matin télégraphiquement que, rentré[e] seulement chez moi à minuit, JE REGRETTAIS, et que tu étais à Montgo. [le château de Montgobert, appartenant aux Suchet d'Albufera et situé entre Soissons et Villers-Cotterêts dans l'Aisne]. IL M'A RÉPONDU UN GENTIL MOT CE MATIN ME DISANT QU'IL ÉTAIT SOUFFRANT. Tu ne peux croire comme je t'attends avec amour, reviens vite, voilà déjà 6 jours que tu es absent, je ne peux plus attendre, je t'aime avec toute la force d'un petit cœur bien tendre, et, mon gros Louis, tu es plus que tout pour moi, tout ton être et ta personne chérie me tient d'une passion et d'une tendresse folle. Crois moi ; aime moi bien et reviens vite. Mille millions de bons et amoureux baisers de ta Lou... »



– Paris, 13 octobre 1903 : « Mon cher Louis, quel vilain temps il fait à Paris... Je compte bien que tu vas m'arriver aujourd'hui et que tu ne recevras pas cette lettre ; ce que je préfère. Du reste, je n'ai plus le sou, j'ai dépensé les deux cent francs que tu m'as laissé[s] ainsi que deux cent francs empruntés à maman, et elle en a besoin mercredi pour régler son loyer. Tu verras comme mon petit nid est en ordre et propre. J'AI FAIT NETTOYÉ[R] MON BOUDOIR ET J'AI TOUT RECOUSU MOI-MÊME AVEC MAMAN. Je suis sûre que tu seras content, et puis j'ai une plante dans ma salle à manger, tout est très joli, aussi LE TEMPS ME DURE QUE TU REVIENNES POUR TROUVER TON PETIT CHEZ TOI comme tu le désires... Si tu n'es pas parti et que tu reçois cette lettre, viens sans faute demain dans la journée, je t'assure que j'ai besoin de mon petit homme, j'en veux, j'en demande ; ce que ça va être bon !... Télégraphie l'heure du train, je serais à la gare. À bientôt, mon aimé, à toi toute ma bouche et mon corps. Ta Louisa. »

– Paris, 7 novembre 1903 : « Mon cher Louis... MARCEL A FAIT TÉLÉPHONER HIER SOIR À TON NOM DE LE TROUVER À MINUIT. J'ai répondu que tu étais à la campagne... »

– Paris, 11 novembre 1903 : « ... J'attends toujours le mot de Bernstein qui ne vient pas, j'ai travaillé aujourd'hui chez Mme Favart et je suis très contente. Je n'ai pas encore commandé [la] fourrure et je crois du reste que je ne l'achèterais pas ce mois-ci. Rien de nouveau à te dire, hier soir nous sommes allé chez Sarah, la pièce m'a beaucoup plu et c'est surtout très bien joué. Au revoir, mon Louis chéri, AS-TU DES NOUVELLES DE MARCEL ? MOI JE N'EN AI PAS DU TOUT. Tu sais mon amour, je te le redis encore bien tendrement. Ta Lou... »

– [Paris], date de réception du 8 décembre 1903 au composteur : « ... Je travaille beaucoup, car Mme Favart m'a parlé, quand je serais avancé[e] de demander une audition chez Antoine, peux-tu écrire à Marcel qu'il vienne un de ces jours me voir, je voudrais lui demander si il a des acquaintances de ce côté-là. Je serai[s] si contente d'y entrer... »

– Paris, date de réception du 5 mars 1904 de la main du destinataire : « Louis, les choses en sont en un tel point que je ne vois obligé[e] sérieusement de ne pas te cacher que je ne peux plus vivre ainsi. TON AFFREUX CARACTÈRE M'EST DEVENU ODIEUX, ta manière d'être avec moi est insensée tellement elle est désagréable et maladroite. Enfin, une dernière fois, prouve-moi que tu veux changer et me reprendre. Viens de suite au Français, ton billet sera au contrôle à ton nom. Sinon, je reprends ma liberté : si tu ne viens pas, cela voudra dire que tu en as également assez. »

– S.l., « le 6 7bre », date de réception du 8 septembre 1904 de la main du destinataire : « ... Mes répétitions ne me fatiguent pas beaucoup, étant donné que je ne suis que d'un acte et du 1^{er}. Mais le temps me dure quand même de jouer. EST-CE QUE MARCEL EST PARTI AVEC TOI FINALEMENT ? JE N'AI PAS DE SES NOUVELLES. JE LUI A CÉPENDANT ÉCRIT HIER... Je pense à toi, mon Lou chéri, plus encore que tu ne crois, je vis à tes côtés toute la journée et ma pensée cherche toujours à t'associer à ce que tu fais à l'heure présente. Je t'aime si fort et si bien !... Zaza... »

– S.l., « 8 7bre », date de réception du 9 septembre 1904 de la main du destinataire : « ... JE SUIS TOUJOURS SANS NOUVELLES DE MARCEL. Je vais lui écrire. Nos répétitions avancent et nous comptons toujours passer le 15... Je lis, j'étudie beaucoup dans mes heures de repos. Je travaille pour l'avenir... Ta Zaza... »

– S.l., « samedi » [10] septembre 1904, date de réception du 11 septembre 1904 de la main du destinataire : « ... J'AI VU MARCEL HIER, IL A ÉTÉ SOUFFRANT mais va mieux... Ta Zaza... »

*J'ai vu
Marcel hier, il a été
souffrant mais va
mieux.*

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE



Mon Louis, je m'en veux
 de t'en avoir si peu dit
 raconte dans ma lettre d'hier
 mais j'étais si triste
 qu'il y a un pays de monde ici
 et surtout des officiers en ce

avec tant de
 le Louis
 Louis

fait que
 parce que
 depuis un an plus

– S.I., « le mardi soir » [13] septembre 1904, date de réception du 15 septembre 1904 au composteur : « ... Mon gros Lou, je suis très fatiguée ce soir. Toute la journée, je l'ai passée au théâtre, c'est jeudi la générale et vendredi la première... J'AI ÉCRIT À REYNALDO [HAHN] POUR QU'IL ME RECOMMANDE AUPRÈS DES CRITIQUES, il ne m'a pas répondu. Le fera-t-il ?... Ta Zaza... »

– S.I., « 10 novembre » [1904] : « ... Notre première au Vaudeville a eu lieu hier soir ; la semaine qui l'a précédée a été bien fatigante et aujourd'hui je pousse un ouf de soulagement. La pièce a eu beaucoup de succès, tout en étant très discutée. Moi, je n'ai là qu'un rôle très effacé et personnellement je ne comptais sur aucune félicitation, mais j'en ai eu plusieurs assez sincères, j'ai contenté auteur et directeur, je suis donc satisfaite... Zaza... »

– [Trouville], « mercredi » [5] juillet 1905, date de réception du 6 juillet 1905 au composteur : « ... J'ÉCRIRAI À MARCEL CETTE SEMAINE, le mariage de ta b[elle]-s[œur] est vraiment de mauvais choix, je connais beaucoup le monsieur de vue, il a la réputation d'un joli garçon, il la mérite peu, et c'est le vrai type du rasta italien. Celui de d'Humières [l'écrivain et traducteur Robert d'Humières] ne manquera pas d'étonner les méchantes langues qui l'accusaient de pédé... Mille tendres bécots, Zaza... »

– [Trouville], « 17 juillet » 1905, date de réception du 18 juillet 1905 au composteur, répondant à la lettre de rupture de Louis d'Albufera : « L'horrible état dans lequel se trouve tout mon être, Louis, est impossible à décrire. À mesure que je lisais tes lignes qui condamnaient ma vie et que tout d'un coup j'ai appris, j'ai éclaté en sanglots. Un coup de poignard dans le cœur ne m'aura pas fait plus de mal. Mon Louis, je ne te pardonne pas de m'avoir caché si longtemps ce fait et écoute bien ceci. Mon amour en est mort subitement de ton manque de franchise pour une chose aussi grave pour moi et du fait lui-même, parce que quoique tu me promettes d'attachements et de tendresse, tout se portera là où ton sang parlera, c'est humain, c'est juste, c'est ce qui doit être. Ainsi, Louis, je viens te dire ces mots inspirés par une grande douleur mais justifiés par ce petit être qui ne t'a pas demandé à vivre que tu dois taire... Moi, j'ai passé à côté du bonheur... Louisa... »

– [Trouville], « le jeudi 27 » [juillet 1905], date de réception du 28 juillet 1905 estampée au composteur : « Mon cher Louis, nous avons vécu hier de bien doux instants en sentant encore à nouveau comme nous étions unis malgré tout et que rien n'était assez fort pour nous séparer... Ta Zaza... »

*J'ai écrit à Marcel il y a trois ou quatre jours.
Te l'a-t-il dit ?*

– [Trouville], « le 6 août » [1905], date de réception du 8 août 1905 de la main du destinataire : « ... J'AI ÉCRIT À MARCEL IL Y A TROIS OU QUATRE JOURS. Te l'a-t-il dit ? Ma lettre n'était pas longue ni très agréable à lire ; J'AVAIS, À L'HEURE OÙ JE LUI AI ÉCRIT, UNE CRISE DE MÉLANCOLIE TRÈS GRANDE... »

Louis d'Albufera et son épouse Anna Massena d'Essling venaient d'avoir un enfant le 2 août. Lettre publiée dans Marcel Proust, *Correspondance*, t. V, 1979, pp. 331-332, note n° 2.

– S.I., « le dimanche midi » [1^{er} octobre 1905], date de réception du 2 octobre 1905 au composteur : « ... JE N'AI PAS ENCORE ÉCRIT À MARCEL, UNIQUEMENT PAR DISCRÉTION, j'ai craint que cela ne fût un peu tôt. Je compte donc le faire aujourd'hui ou demain certainement... Ta Zaza... » Lettre publiée dans Marcel Proust, *Correspondance*, t. V, 1979, p. 353, note n° 2.

– S.I., « le lundi midi » [9 octobre 1905], date de réception du même jour estampée au composteur : « ... RIEN DE NOUVEAU DE MARCEL ni de nulle part... »

– [Paris], date du 13 juillet 1906 estampée au composteur : « Mon cher Louis, JE T'ÉCRIS DE CHEZ MARCEL, p[ou]r te dire que je pars demain p[ou]r Trouville... Je te demanderai donc de venir à la maison le matin... nous aurons une heure à nous voir. À demain et mille tendresses. Lou »

*je te prie de me
dire ce que t'a dit Marcel
qui me touche j'en veux,
car tu sais comme mon imagi-
nation travaille quand je
ne sais pas.*

– Paris, « le 15 7bre » [1906], date de réception du 16 septembre 1906 au composteur : « ... JE TE PRIE DE ME DIRE CE QUE T'A DIT MARCEL QUI ME TOUCHE. Je le veux car tu sais comme mon imagination travaille quand je ne sais pas... Talou... »

– Paris, « vendredi le 9 novembre » [1906], date de réception du 11 novembre 1906 : « Mon Lou adoré et chéri, je ne te remercierai jamais assez des jolies fleurs dont tu as orné ma 1^{ère} et des tendres mots qui les accompagnaient... J'aurai du mal à te citer les journaux qui ont parlé de moi, il n'y en a pas. Et vraiment ne trouves-tu pas cela honteux et sans dignité de la part d'un homme [Robert Gangnat] de laisser une femme, "sa maîtresse", hélas, au niveau de toutes les demoiselles de théâtre sans se donner la peine (et il n'aurait pas même à se donner de peine p[ou]r cela) de la faire distinguer de toutes par des notes dans les journaux qui me feraient le plus grand bien... »

– S.l., « le 9 février » [1907], date de réception du 11 février 1907 au composteur : « ... OCCUPE-TOI P[OU]R LE CADEAU DE MARCEL P[OU]R MOI autant que possible très vite. Maintenant, quant à ton cadeau, "la cantine", le prix est très bien et je te prie de commander de suite et de me donner la réponse à ce sujet très tôt, car IL FAUT ABSOLUMENT QUE J'ÉCRIVE À MARCEL TOUT DE SUITE ET QUE JE LUI DISE QUE C'EST DÉCIDÉ... Je te chéris, de tout mon cœur, et t'adore avec toute mon âme. Ta Lou... » Lettre publiée dans Marcel Proust, *Correspondance*, t. VII, 1981, p. 96.

– Bruxelles, « le 11 janvier » [1909], date de réception du 12 janvier 1909 au composteur : « ... P[OU]R LE CADEAU DE MARCEL, VOICI : J'AI REÇU UNE LETTRE DE LA GANDARA L'ANTIQUAIRE [Édouard de La Gandara, frère du peintre], qui me dit m'AVOIR TROUVÉ DEUX TRÈS JOLIES BERGÈRES ANCIENNES, G[angnat] les a vues, ils paraient qu'elles sont très bien et pas cher du tout et que toutes deux, une fois retapée et regarnies, elles reviendraient à 5 ou 600 frs. JE VOUDRAIS DONC BIEN QUE MARCEL ME FÎT CE CADEAU-LÀ, mais comment ferions n[ous] pour la facture, il me semble que la chose suivante serait ce qu'il y a de mieux. C'est QUE MARCEL ÉCRIVE À LA GANDARA..., QU'IL LUI DISE QU'IL M'A ENTENDU PARLER DE CES BERGÈRES QUI ME FONT ENVIE, et comme il veut me faire un cadeau p[ou]r le jour de l'an, qu'il désire me faire celui-là, et que La Gandara n'a donc qu'à lui envoyer la facture chez lui. Je vais prévenir de cela La Gandara immédiatement et toi tu vas t'ARRANGER P[OU]R DIRE TOUT ÇA À MARCEL... Ta reconnaissante et attachée petite Lou. »

– Bruxelles, 27 janvier 1909 : « Mon Lou très très chéri... je te remercie de ce que tu as fait p[ou]r La Gandara, mais IL FAUT PRENDRE LES DEUX BERGÈRES EN QUESTION, car G[angnat] qui les a vues, dit qu'elles sont intéressantes. JE COMPTE SUR TOI P[OU]R LES FAIRE ACHETER DE LA PART DE MARCEL, mais ne dis pas ton nom à La Gandara, car il connaît beaucoup beaucoup de monde, et ça pourrait te créer des difficultés chez toi... Mille baisers de ta Lou »

JOINT, 62 télégrammes à Marcel Proust, la quasi-totalité de Louisa de Mornand (un de Robert Gangnat), et une vingtaine de pièces manuscrites. Parmi celles-ci, 2 de Joseph Montaud, frère de Louisa, relatives à l'aide qu'il reçut de Louis d'Albufera, et 11 de Rose Montaud, la mère de Louisa, documentant notamment la rupture de l'été 1905.



Les photographes
sans doute
faits par Jégas -



Lucie Daniel



Lucie



Lucie Dyon



Daniel



Wally Lowry



Wally Lowry



à bord de la Romania



à bord de la Romania

EDGAR DEGAS

ALBUMS PHOTOGRAPHIQUES DE L'ÉCRIVAIN LUDOVIC HALÉVY,
CLASSÉS TRÉSOR NATIONAL,
RENFERMANT AU MOINS 13 PRÉCIEUSES PHOTOGRAPHIES D'EDGAR DEGAS
ET RENOUVELANT L'ICONOGRAPHIE PROUSTIENNE



Ludovic Halévy

57 DEGAS (Edgar). – ALBUMS HALÉVY. – Environ 1370 photographies dont au moins 13 par Edgar Degas, montées dans 6 albums par Ludovic Halévy et sa famille. Années 1860-vers 1914. 4 de ces albums portent des légendes autographes de la main de Ludovic Halévy.

400.000/500.000

I. Années 1860-1880. Environ 135 photographies libres glissées dans des logements sur 42 pp. dans un album in-4, cuir brun, dos lisse, fermoir métallique, tranches dorées. Légendes autographes de Ludovic Halévy. • **II.** Années 1891-1892. Environ 50 photographies montées sur 25 ff. dans un album in-4 oblong, classeur de percaline bordeaux à vis et boulons métalliques. Légendes manuscrites. • **III.** Années 1893-1896. Environ 320 photographies montées sur 90 pp. dans un album in-4 oblong, demi-chagrin bordeaux, dos à nerfs fileté, plats de percaline chagrinée. Légendes autographes de Ludovic Halévy. • **IV.** 1896-1897. Environ 375 photographies montées sur 98 pp. (chiffrees 1 à 54 et 57 à 100) dans un album in-4 oblong, percaline verte chagrinée et fileté à froid. Légendes autographes de Ludovic Halévy. • **V.** 1893-1901. Environ 115 photographies montées sur 54 pp. dans un album in-4, demi-chagrin noir à coins fileté, dos lisse. Légendes autographes de Ludovic Halévy. • **VI.** 1902-1908. Environ 370 photographies montées sur 30 ff. dans un album in-4 oblong, percaline bordeaux chagrinée et fileté à froid. Légendes manuscrites. • Reliures très usagées avec plats et parfois dos détachés ; 2 photos décollées dans l'album n° VI.

ENSEMBLE CLASSÉ TRÉSOR NATIONAL

« IMPORTANT ENSEMBLE D'ALBUMS DONT IL N'EST PAS CONNU D'ÉQUIVALENT », QUI ONT CONSERVÉ JUSQU'À NOS JOURS DE RARES TRACES DE « L'INTERMÈDE PASSIONNÉ DE DEGAS POUR LA PHOTOGRAPHIE », AINSI MAINTENUES DANS LEUR CONTEXTE DE CRÉATION, ET QUI CONSTITUENT EN OUTRE UN « PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE SUR LES MODES DE VIE DE LA GRANDE BOURGEOISIE FRANÇAISE D'AVANT LA GRANDE GUERRE, IMMORTALISÉS EN LITTÉRATURE PAR À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU DE MARCEL PROUST, ET LA MANIÈRE DONT CE MONDE SE REPRÉSENTAIT ALORS PAR LE MÉDIUM PHOTOGRAPHIQUE. »

Extrait de l'arrêté du ministre de la Culture du 8 novembre 2018, publié au *Journal officiel de la République française* le 11 novembre suivant, qui refuse un certificat d'exportation à cet ensemble de biens, motivé sur un avis de la Commission consultative des Trésors nationaux déclarant qu'il revêt le caractère de trésor national.

Les Halévy, une famille française

ÉCRIVAIN, LUDOVIC HALÉVY (1834-1908) est l'auteur des livrets des plus célèbres opéras d'Offenbach (*La Belle Hélène*, *La Vie parisienne*, etc.), la plupart écrits en collaboration avec Henri Meilhac, et travailla également pour Bizet (*Carmen*) ou Delibes (*Les Eaux d'Éms*). Il fut élu à l'Académie française en 1884, et laissa 55 volumes de carnets constituant une source essentielle sur la vie théâtrale de son temps. D'une famille d'origine juive allemande alliée à des catholiques et des protestants, sa fin de vie fut assombrie par l'antisémitisme : comme Fernand Gregh l'écrivit à Daniel Halévy, « il avait l'affaire Dreyfus ». D'AUTRES PERSONNALITÉS CONTRIBUÈRENT AUSSI À RENDRE ILLUSTRE LA FAMILLE HALÉVY : le grand-père de Ludovic, ÉLIE HALÉVY, fut un écrivain et érudit hébraïsant, son père LÉON HALÉVY fut un écrivain et un disciple de Saint-Simon, son oncle FROMENTAL HALÉVY fut un des grands compositeurs du siècle, son cousin Lucien-Anatole PRÉVOST-PARADOL fut un journaliste et homme politique de renom, membre de l'Académie française, sa cousine GENEVIÈVE HALÉVY, fille de Fromental, épousa le compositeur Georges Bizet puis l'avocat Émile Straus et tint un des plus fameux salons littéraires et artistiques parisiens du temps, ses propres fils ÉLIE ET DANIEL HALÉVY furent l'un historien et philosophe, l'autre historien, essayiste et éditeur. La famille Halévy fut en outre liée à d'autres figures de renom : Léon Halévy épousa la fille de l'architecte Louis-Hippolyte LE BAS, d'une famille elle-même liée aux architectes Antoine-Laurent-Thomas VAUDOYER, LÉON VAUDOYER et Eugène VIOLLET-LE-DUC ; Ludovic Halévy épousa Louise BRÉGUET, issue d'une célèbre famille d'horlogers et d'inventeurs suisses, cousine du chimiste et ministre Marcellin BERTHELOT, membre de l'Académie française, et tante du constructeur et aviateur LOUIS BRÉGUET ; par son mariage, Daniel Halévy devint le beau-frère de l'écrivain et critique d'art JEAN-LOUIS VAUDOYER, également membre de l'Académie française.

Une vie en images

Cet ensemble comprend plusieurs séries, de natures distinctes. L'ALBUM N° I, dont les clichés datent des années 1860 à 1880, renferme essentiellement des portraits posés pris par des professionnels, Carjat, Disdéri, Nadar, Reutlinger, etc., avec légendes de la main de Ludovic Halévy. Il s'agit de proches de celui-ci, et de diverses personnalités en rapport ou non avec lui. Quatre de ces portraits portent un envoi autographe signé – de Dumas fils, de l'auteur dramatique William Busnach, de la comédienne Mademoiselle Georges et du critique, décorateur et directeur de théâtres Émile Perrin.

L'ALBUM N° II renferme des clichés avec légendes manuscrites d'une autre main datant de 1891 et 1892 : il a probablement été constitué par Madame Straus ou un proche de celle-ci pour Ludovic Halévy, car il comprend principalement des portraits d'elle et de personnes gravitant autour d'elle, pris lors d'une villégiature dans sa villa d'Évian.

Viennent ensuite 3 albums légendés de la main de Ludovic Halévy, constituant 2 séries qui se recoupent en partie par leur chronologie et leurs sujets : les ALBUMS N° III ET IV (1893-1896, 1896-1897), et d'autre part l'ALBUM N° V (1893-1901). Ce double emploi pourrait s'expliquer par le fait qu'à cette période Ludovic Halévy partageait sa vie entre son domicile parisien rue de Douai et sa résidence de campagne à Sucy-en-Brie et aurait pu vouloir disposer de photographies en permanence dans ces deux endroits. Certaines photographies ont été prises par d'autres personnes, parfois indiquées dans les légendes, par exemple Madame Howland et Jacques Bizet (dans un style proche du pictorialisme), ou surtout Edgar Degas. Dans leur majorité, cependant, les clichés ont été pris par Ludovic Halévy et son épouse Louise. Les progrès techniques en matière d'appareils photographiques dans les années 1880 (procédé des négatifs verre au gélatino-bromure d'argent réduisant le temps de pose, apparition des

premiers appareils portatifs dont le kodak à négatif film pelliculé enroulable) avaient ouvert la pratique aux amateurs, et, « pour Ludovic et Louise, cela va devenir un engouement, ils se feront initier par un professionnel au fonctionnement de cette boîte magique » (Françoise Balard, p. 165). À la date de juillet 1895, dans l'album n° III, Ludovic Halévy a inscrit cette mention « *nos quatre premières photographies* ». L'homme de lettres Maurice Guillemot rapporte en 1897 que Ludovic Halévy lui affirmait « À Sucey, je suis photographe » (*Villégiatures d'artistes, Paris, Flammarion*, p. 119), et qu'il lui avait présenté son travail : « Les pages de l'album tournent, [...] tout cela constitue l'œuvre de Ludovic Halévy : "On peut m'attaquer sur ce qu'on voudra, mais la photographie, non, c'est sacré !" C'est une vraie passionnète ; je me souviens que, récemment, un jeudi, je le rencontraï avec Jules Claretie sur le pont des Arts, à la sortie de l'Académie : "Je vais au Louvre acheter des produits..." » (*ibid.*, p. 123).

L'ALBUM n° VI, annoté par une autre personne de la famille Halévy, renferme des clichés concernant presque exclusivement les enfants et petits-enfants de Ludovic : il a probablement été constitué non par lui, mais pour lui, et poursuivi encore quelques années.



*Élie Halévy, Ludovic Halévy, Mr Bodley, Émile Straus,
Geneviève Straus, Mme Bodley, Mme de Gournay, Albert Boulanger-Cavé, Ferdinand Brunetière*

Du côté de chez Halévy

LES ALBUMS DE LUDOVIC HALÉVY DÉPLOIENT UNE GALERIE DE LIEUX ET PORTRAITS DE PERSONNAGES DE SON INTIMITÉ MAIS AUSSI DE FIGURES ISSUES DU TOUT PARIS ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE L'ÉPOQUE.

Défilent ainsi les personnalités de son cercle amical et académique : les écrivains et critiques Ferdinand **BRUNETIÈRE**, Jules **CLARETIE**, François **COPPÉE** (dans sa propriété de Mandres, dans son cabinet, et chez Ludovic Halévy à Sucy), Louis **GANDERAX**, directeur de la revue de Paris et par ailleurs ami d'enfance de madame Straus, José-Maria de **HEREDIA**, Henry **MEILHAC**, Pierre **LOTI** (que Ludovic Halévy contribua à faire élire à l'Académie contre Zola), la femme de lettres Mary **ROBINSON**, amie de Browning, Renan ou Taine, veuve de l'orientaliste James Darmesteter, le physicien Émile **DUCLAUX**, directeur de l'Institut Pasteur, avec qui Mary Robinson s'était remariée en 1902, le collectionneur Paul **GALLIMARD**, père de l'éditeur, Victorien **SARDOU**, Jacqueline **OFFENBACH**, fille du compositeur, et son époux le peintre Pierre-Joseph **MOUSSET**, etc.

L'album n° I, comprend également des portraits professionnels, comme ceux de William **BUSNACH**, François **COPPÉE**, Fromental **HALÉVY**, d'Henri **MEILHAC**, Jacques **OFFENBACH** (seul et en famille), Lucien-Anatole **PRÉVOST-PARADOL**, Victorien **SARDOU**, Geneviève **STRAUS**, etc. Il élargit aussi là son domaine iconographique à diverses personnalités éminentes de l'époque : les écrivains Alphonse **DAUDET**, Camille **DOUCET**, Alexandre **DUMAS PÈRE** (avec sa maîtresse Adah Menken), Alexandre **DUMAS FILS**, Victor **HUGO** (cliché Pierre Petit), Alphonse **KARR**, Eugène **LABICHE**, Henry **MURGER**, Paul **POIRSON**, Francisque **SARCEY**,

Victorien **SARDOU**, Eugène **SCRIBE**, Émile **ZOLA** (cliché J. M. Lopez), les comédiens et comédiennes Sarah **BERNHARDT**, Jane **ESSLER**, Mademoiselle **GEORGES**, Frédéric **LEMAÎTRE**, les compositeurs Daniel-François-Esprit **AUBER**, Hector **BERLIOZ**, Victor **CAPOUL**, Charles **GOUNOD**, Victor **MASSÉ**, Gioacchino **ROSSINI**, les cantatrices Christine **NILSSON**, Adelina **PATTI**, Hortense **SCHNEIDER**, les artistes Pierre-Jean **DAVID D'ANGERS**, Gustave **DORÉ**, Eugène **FROMENTIN**, Alfred **GRÉVIN**, le photographe **NADAR** (en ballon), l'architecte Charles **GARNIER**, le mathématicien Joseph **BERTRAND**, l'aliéniste Émile **BLANCHE**, le chimiste Eugène **CHEVREUL**, l'historien et homme politique Victor **DURUY**, le lexicographe Émile **LITTRÉ**, l'historien François



Ludovic Halévy et Pierre Loti

Auguste Alexis **MIGNET**, Ernest **RENAN**. Avec quelques portraits de personnages historiques : le duc d'**AUMALE**, le prince **DEMIDOFF**, le duc de **MORNY** (avec qui Ludovic Halévy noua une amitié) et son épouse Sophie Troubetskoï ; etc.

Les lieux familiers de la famille Halévy sont représentés, l'appartement parisien du 22 rue de Douai, le château de Haute-Maison à Sucy-en-Brie, acquis en juillet 1893, mais aussi les environs de l'Académie française, et le château de Sucy où résidait son ami l'écrivain anglais John Edward Courtenay Bodley.

Se trouvent également des vues de deux châteaux proches de Sucy où Ludovic Halévy se rendit en simple visite : le château de Ferrières, propriété des Rothschild, et le château de Grosbois, propriété de la famille Berthier (la princesse de Wagram était née Rothschild).

En outre, une série de clichés révèle un intérêt pour les paysages parisiens, historiques et pittoresques : le Louvre, le bassin de La Villette, les rues du quartier de la place Clichy, une marchande de fleurs, la cavalcade du mardi gras. Avec quelques photographies d'actualité : l'inauguration du buste de Sainte-Beuve, les obsèques d'Ambroise Thomas, la venue du tsar à Paris, etc. Le style de Ludovic Halévy révèle un vrai talent : « Il y a là de nombreuses compositions qui évoquent les audaces impressionnistes ; et telle façade haussmannienne, froide et dure, tel rond-point désert, planté de réverbères, n'est pas sans rappeler les vues urbaines de Caillebotte » (Henri Loyrette, *Entre le théâtre et l'histoire, la famille Halévy*, p. 193).

On découvre également des photographies de ses voyages puis des voyages de ses fils : Italie (1896, 1897, 1904), Irlande (1903), Sud-Est de la France (1905), Suisse (1906, 1908), Biarritz (1906), Fort-

Mahon (1907). Plusieurs clichés représentent le monastère Notre-Dame-de-Sion à Ramleh, près d'Alexandrie en Égypte, dont la supérieure était une nièce de Ludovic Halévy, Thérèse Paradol (fille de Prévost-Paradol) – s'y mêlent photographies d'amateur et de professionnels.



Ludovic Halévy et François Coppée



Eugène-Melchior de Vogüé, Albert Sorel, Henry Houssaye, François Coppée, José-Maria de Heredia, devant l'Institut

Du côté de chez Proust



Robert Dreyfus, 1892



Louis de La Salle, 1896



Daniel Halévy, 1892



Jacques Bizet, 1896



Fernand Gregh, 1897

Marcel Proust et Daniel Halévy ayant entretenu une longue amitié remontant à leur rencontre au lycée Condorcet, ils comptèrent de nombreuses personnes parmi leurs relations communes, que l'on retrouve dans maintes photographies des présents albums, pour beaucoup inédites.

LES AMIS DU LYCÉE CONDORCET ET DE LA REVUE *LE BANQUET*. Marcel Proust étudia au lycée Condorcet de 1882 à 1889 et y forgea des amitiés qu'il conserva toute sa vie. Futur historien, essayiste et éditeur, **DANIEL HALÉVY** serait dreyfusard comme Proust, et, quoique de conceptions esthétiques et politiques bientôt différentes, conserva toujours avec lui une grande cordialité. Fils de Georges Bizet et de Geneviève Halévy, **JACQUES BIZET** inspira un amour de jeunesse à Proust. Il dirigerait une affaire de taxis où travailleraient Albaret et Agostinelli, proches de l'écrivain. Futur juriste, historien et publiciste, **ROBERT DREYFUS**, entretint une amitié durable quoique distante avec Proust, malgré leurs divergences concernant la littérature, l'homosexualité et la mondanité. Le futur poète académicien **FERNAND GREGH**, dont l'amitié fut intermittente avec Proust, publia en 1958 des souvenirs sur celui-ci. Le futur poète **LOUIS DE LA SALLE**, est le dédicataire d'une étude de Proust, « La Mer » (1892). Dans son roman autobiographique *Jean Santeuil* (écrit entre 1896 et 1899), celui-ci évoqua Jacques Bizet, Robert Dreyfus et Daniel Halévy comme étant les « trois plus intelligents de la classe ». Avec certains d'entre eux, il participa en 1888 à la *Revue verte* et à la *Revue lilas*, puis, avec eux tous, fonda la revue *Le Banquet* (1892-1893), dans laquelle il publia huit contributions. Avec Louis de La Salle, Fernand Gregh et Daniel Halévy, il conçut par ailleurs un projet de « roman à quatre » qui n'aboutit pas. En 1897, Bizet, Dreyfus et Gregh, donnèrent une revue d'ombres chinoises brochant son recueil *Les Plaisirs et les jours*, ce qui le blessa profondément.

« **SOUVENIRS VIVANTS** » SUR LUDOVIC HALÉVY. C'est par l'intermédiaire de Daniel Halévy que Marcel Proust l'avait rencontré. Plus tard, il « songea avec nostalgie à ces samedis samedis d'été, au début des années 1890, passées dans la longue maison de campagne blanche des Halévy, à Sucy [...] en compagnie de Gregh, de Louis de La Salle, de Jacques Bizet, de Robert Dreyfus et de Léon Brunschwig [...] ainsi qu'avec ses charmantes amies, autres modèles de la "petite bande" [...]. Proust avait eu l'intention, si Dreyfus et Beaunier ne l'avaient devancé, d'écrire lui-même un article [nécrologique] sur Ludovic Halévy : "Il me semble que j'aurais parlé de tout cela moins bien que Beaunier, mais avec plus de précision, soutenu tout le temps par des souvenirs vivants". » (George D. Painter, *Marcel Proust*, t. I, p. 139). Marcel Proust évoqua dans *Du Côté de chez Swann* l'esprit caractéristique du théâtre de Meilhac et Halévy cet « esprit alerte, dépouillé de lieux communs et de sentiments convenus, qui descend de Mérimée ».

« **L'INCOMPARABLE SALON DE MME STRAUS** » (Marcel Proust, préface à *De David à Degas* de Jacques-Émile Blanche). Veuve du compositeur Georges Bizet, elle tint en effet un salon littéraire et artistique couru, et fut courtisée par Boulanger-Cavé, Bourget, Hervieu, Pozzi, Maupassant (à qui elle inspira en partie l'héroïne de *Notre Cœur*), Meilhac, Porto-Riche ou Reinach, avant d'épouser l'avocat Émile Straus. Elle hante les présents albums de son cousin Ludovic Halévy dont elle était très proche, et apparaît en portraits particuliers ou de groupes chez celui-ci à Sucy-en-Brie, ou chez elle à Paris et à Évian. Quelques photographies représentent sa villa de Trouville. Marcel Proust la rencontra vers 1889, invité par son fils Jacques Bizet : « Très tôt, [il] invite Mme Straus et son fils au théâtre, envoie des fleurs à celle-ci, lui adresse des compliments. Toute sa vie, il a feint d'être amoureux d'elle. À la fois parce qu'elle attendait ce comportement de tous ses admirateurs ; parce qu'il aimait en elle tout ce qu'il pouvait aimer chez une femme, l'esprit, le charme, l'élégance, l'affection, l'allure maternelle, sans avoir à la désirer » (Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, vol. I, p. 150). L'écrivain en dressa un portrait littéraire dès 1892, et la fit apparaître dans *Les Plaisirs et les jours*, dans *Pastiches et mélanges* et surtout dans *Le Côté de Guermantes* où elle lui inspira quelques traits de la duchesse de Guermantes : « la mélancolie, la lassitude d'exister, le goût de l'instant, la tendresse excessive et momentanée [...], la passion du "salon", le mari fier des mots de son épouse (mais contrairement au duc et malgré des crises passagères, M. Straus adorait sa femme) » (Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p. 149). Marcel Proust évoqua ainsi, dans *Du côté de Guermantes*, « un luxe de paroles charmantes, d'actions gentilles, toute une élégance verbale, alimentée par une véritable richesse intérieure. Mais comme celle-ci, dans l'oisiveté mondaine, reste sans emploi, elle s'épanchait parfois, cherchait un dérivatif en une sorte d'effusion fugitive, d'autant plus anxieuse, et qui aurait pu, de la part de Mme de Guermantes, faire croire à de l'affection. Elle l'éprouvait d'ailleurs au moment où elle la laissait déborder, car elle trouvait alors, dans la société de l'ami ou de l'amie avec qui elle se trouvait, une sorte d'ivresse, nullement sensuelle, analogue à celle que la musique donne à certaines personnes. »



Mme Straus dans son salon
du boulevard Hausmann



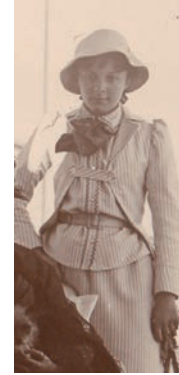
Princesse de Brancovan



Constantin de Brancovan



Anna de Noailles



Hélène de Chimay

UN DES MODÈLES DE LA MARQUISE DE CAMBREMER, LA PRINCESSE DE BRANCOVAN, née Rachel Musurus, était la veuve du prince Grégoire Bibesco de Brancovan. Elle tenait salon, l'hiver à Paris, l'été à Amphion près d'Évian où Marcel Proust fut invité plusieurs fois (en 1893 et 1899). Fils de la princesse, CONSTANTIN DE BRANCOVAN rencontra probablement Proust en 1893 à Amphion, et noua avec lui une relation amicale et intellectuelle qui se renforça encore en 1898 lorsque tous deux se trouvèrent dreyfusards. Le prince publia quelques extraits de *La Bible d'Amiens* et de *Sésame et les lys* dans sa revue *La Renaissance latine*. Poétesse, sœur de Constantin, ANNA DE BRANCOVAN, FUTURE COMTESSE DE NOAILLES, également dreyfusarde, se lia avec Marcel Proust à Amphion en 1899. Ils demeurèrent en relation étroite jusqu'en 1901, professant une admiration réciproque quoique non dénuée d'ironie chez Proust. Sur HÉLÈNE DE BRANCOVAN, FUTURE PRINCESSE DE CARAMAN-CHIMAY, cf. *supra* le n° 22.

Parmi les personnalités du monde proustien, se distinguent également : ANATOLE FRANCE, UN DES MODÈLES DE BERGOTTE DANS *LA RECHERCHE*, qui joua un rôle majeur dans la vie d'écrivain de Proust, comme modèle d'abord admiré puis critiqué, et fut comme lui un dreyfusard convaincu, le peintre JACQUES-ÉMILE BLANCHE, qui fit en 1892 un célèbre portrait de Proust, MARIE FINALY, sœur d'un camarade de lycée, que Proust courtisa à Trouville en trouvant qu'elle avait « l'air peinte par Dante Rossetti » (lettre à Robert de Billy, 1893), ou encore la PRINCESSE DE WAGRAM, née Berthe de Rothschild, chez qui Proust fut parfois invité au bal, MADELEINE BRÉGUET, nièce de Louise Halévy, avec qui il flirta à Sucy-en-Brie avant qu'elle n'épouse Jacques Bizet, le critique d'art et conservateur de musée JEAN-LOUIS VAUDOYER, beau-frère de Daniel Halévy, ami écouté de Proust.



J.-E. Blanche



Anatole France



Madeleine Bréguet



Marie Finaly

Du côté de chez Degas

LES UNIVERS FAMILIERS DES HALÉVY ET DE DEGAS S'UNISSENT À TRAVERS PLUSIEURS AMITIÉS COMMUNES. Le peintre connaissait Louise Bréguet depuis toujours et la considérait presque comme une sœur – et peut-être l'aima-t-il d'amour. Il avait été depuis sa jeunesse l'ami intime d'Alfred Niaudet qui, cousin germain de Louise, avait été élevé sous le même toit que celle-ci. Quand Ludovic Halévy épousa Louise en 1868, il entra naturellement dans la sphère intime d'Edgar Degas : bon camarade, il partageait avec lui une même passion pour le théâtre et la musique. Vivant dans le même quartier, dînant régulièrement ensemble, leur relation se resserra encore à la fin des années 1880 – Edgar Degas avait d'ailleurs laissé chez les Halévy un carnet personnel pour y dessiner après le repas. Il prit des photographies de ses amis Halévy, et représenta Ludovic sur plusieurs monotypes (vers 1876-1877) et sur deux pastels (1879 et 1884). Leur relation se distendit un peu après 1896, et se rompit en 1898 quand l'affaire Dreyfus éclata – Edgar Degas, d'un caractère peu commode, se déclarant antidreyfusard convaincu.

HORTENSE HOWLAND. Amie intime d'Edgar Degas, Ludovic Halévy, Geneviève Straus, Charles Haas, Albert Boulanger-Cavé, Eugène Fromentin (son amoureux transi), elle tenait un salon mondain fort couru. Née Hortense Delaroche-Laperrière, elle vivait séparée de son mari américain (apparenté aux Roosevelt) rentré aux États-Unis avec une autre. Pratiquant la photographie, c'est elle qui, sans doute, suscita chez Edgar Degas l'envie de pratiquer personnellement. Sa présence se manifesta ici à travers une série de clichés pris avec son propre appareil, plusieurs portraits d'elle, des vues de ses salons de la rue La Rochefoucauld à Paris, et de Saint-James à Neuilly.



Mme Howland

LES TASCHEREAU ET NIAUDET. Jules Taschereau était le beau-frère de l'épouse de Ludovic Halévy, et sa sœur, Sophie Taschereau-Niaudet, était la veuve d'Alfred Niaudet, l'ami d'Edgar Degas. Tous se fréquentaient, de même qu'Henriette Taschereau, la fille de Jules, ou encore Mathilde et Jeanne Niaudet, filles d'Alfred et de Sophie. Tous figurent dans les présents albums, et notamment dans les photographies d'Edgar Degas prises au domicile de Ludovic Halévy.

HENRI ROUART, peintre, fut un condisciple de Ludovic Halévy et d'Edgar Degas au lycée Louis-le-Grand. **JACQUES-ÉMILE BLANCHE,** peintre et écrivain, fut l'ami de toujours des Halévy mais aussi d'Edgar Degas auprès de qui il étudia et dont il peignit un portrait. Il apparaît ici sur trois des photographies d'Edgar Degas prises chez les Halévy. **ALBERT BOULANGER-CAVÉ,** fils d'un peintre et d'une maîtresse de Delacroix, homme du monde et amateur de théâtre, un temps censeur théâtral pour le ministère, était le compagnon de Madame Howland. Il sut se faire apprécier d'Edgar Degas qui disait de lui : « il est si gracieux. C'est une danseuse ! », et qui le représenta sur un pastel en compagnie de Ludovic Halévy.



Henri Rouart

Th. Halévy

Au moins 13 photographies d'Edgar Degas

RARES ICÔNES PHOTOGRAPHIQUES DU PEINTRE, PARMI LES 70 ENVIRON CONNUES QUI LUI SONT ATTRIBUÉES. Offertes par le peintre à ses amis Halévy, ces 13 photographies, des portraits, ont été prises pour 12 d'entre elles au domicile parisien des Halévy, 22, rue de Douai (dont 2 développées là-même), et la treizième probablement prise chez Edgar Degas. Ludovic Halévy les a montées ensuite dans ses albums, en les accompagnant de légendes de sa main. Aussi, conservées jusqu'à aujourd'hui telles que leurs destinataires les ont disposées, elles figurent au milieu d'autres photographies prises par la famille ou des amis communs, qui documentent les conditions de leur production. Toutes les photographies de l'album n'ayant pas été légendées, il n'est d'ailleurs pas exclu que d'autres soient ici attribuables à l'artiste, notamment certains clichés réalisés en lumière artificielle.



in Degas



Photographies d'Edgar Degas

En haut, légende de la main de Ludovic Halévy

Ci-dessus, Louise Halévy faisant la lecture à Edgar Degas, n° 3

Ci-contre, Jules Taschereau, Jacques-Émile Blanche, Edgar Degas, n° 6

1. – DEGAS (Edgar). *Louise et Daniel Halévy*. Paris, automne 1895, probablement début octobre. Cliché représentant l'épouse de Ludovic Halévy, Louise Bréguet, et leur fils Daniel.

77 x 96 mm, album n° III, p. 59, aux côtés des photographies n° 2 et 3, avec légende autographe de Ludovic Halévy « *Louise, Daniel* ». – Terrasse, n° 16, ill. pp 66-67 ; *Edgar Degas photographie*, n° 2a, ill. pl. n° 6.

2. – DEGAS (Edgar). *Louise Halévy allongée*. Paris, automne 1895, probablement début octobre.

95 x 75 mm, sur la même page que les photographies n° 1 et 3, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Louise* ». – Terrasse, n° 15, ill. p. 66 ; *Edgar Degas photographie*, n° 1a.

3. – DEGAS (Edgar). *Louise Halévy faisant la lecture à Edgar Degas*. Paris, début octobre 1895.

79 x 93 mm, sur la même page que les photographies n° 1 et 2, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Louise, Degas* ». – Terrasse, n° 37, ill. p. 81 ; *Edgar Degas photographie*, n° 3a, ill. pl. 7.

4. – DEGAS (Edgar). *Louise Halévy*. Paris, 14 octobre 1895. Cliché pris dans la même séance que la photographie n° 5. Tirage effectué chez les Halévy.

110 x 83 mm, album n° III, p. 53, aux côtés de la photographie n° 5, avec légende autographe commune de Ludovic Halévy, « *Paris. Photographies Degas. 14 octobre 1895* ». – Terrasse, n° 14, ill. p. 65 ; *Edgar Degas photographie*, n° 4a, ill. pl. n° 9.

5. – DEGAS (Edgar). *Daniel Halévy*. Paris, 14 octobre 1895. Cliché pris dans la même séance que la photographie n° 4. Tirage également effectué chez les Halévy.

112 x 80 mm, sur la même page que la photographie n° 4, avec légende commune. – Terrasse, n° 13, ill. p. 64 ; *Edgar Degas photographie*, n° 5a, ill. pl. n° 10.

6. – DEGAS (Edgar). *Jules Taschereau, Jacques-Émile Blanche, Edgar Degas*. Paris, mi-décembre 1895. Cliché pris lors de la même séance que les photographies n° 7 et 8. Le peintre Jacques-Émile Blanche et Jules Taschereau, époux de la sœur de Louise Bréguet, étaient également des amis d'Edgar Degas. Daniel Halévy, dans *Degas parle*, évoque brièvement cette soirée au cours de laquelle il accompagna le peintre faire l'aller-retour à son atelier pour prendre son appareil photographique.

80 x 82 mm, album n° III, p. 61, aux côtés des photographies n° 7, 8 et 9, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Taschereau, J. Blanche, Degas* ». – Terrasse, n° 21 ill. p. 71 ; *Edgar Degas photographie*, n° 6a, ill. pl. 16.

7. – DEGAS (Edgar). *Jacques-Émile et Rose Blanche*. Paris, mi-décembre 1895. Cliché pris lors de la même séance que les photographies n° 6 et 8. Rose Lemoine était l'épouse du peintre Jacques-Émile Blanche.

80 x 85 mm, sur la même page que les photographies n° 6, 8 et 9, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Jacques, Rose* ». – Terrasse, n° 19, ill. p. 70 ; *Edgar Degas photographie*, n° 8a, ill. pl. 18.

8. – DEGAS (Edgar). *Jacques-Émile et Rose Blanche, dans une autre pose*. Paris, mi-décembre 1895. Cliché pris lors de la même séance que les photographies n° 6 et 7.

82 x 66 mm, sur la même page que les photographies n° 6, 7, et 9, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Jacques, Rose* ». – Absent de Terrasse ; *Edgar Degas photographie*, n° 7a, ill. pl. 17.

9. – DEGAS (Edgar). *William Busnach*. Paris, mi-décembre 1895. Cliché probablement pris dans la même séance que les photographies n° 6, 7 et 8. Cousin éloigné et ami de Ludovic Halévy, le librettiste William Busnach transposa notamment pour la scène plusieurs des romans d'Émile Zola.

81 x 75 mm, tirage très pâle, sur la même page que les photographies n° 6, 7 et 8, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Busnach* ». – Terrasse, n° 22, ill. p. 72 ; *Edgar Degas photographie*, n° 10a, ill. pl. n° 15.



1



5



4

2



Photographies d'Edgar Degas

10. – **DEGAS** (Edgar). *Henriette Taschereau, Mathilde Niaudet, Jules Taschereau* ; [en surimpression :] *Sophie Taschereau-Niaudet Jeanne Niaudet*. Paris, 28 décembre 1895. Photographie avec **DOUBLE EXPOSITION**, mêlant deux clichés pris dans la même séance que les photographies n°11 et 12. Henriette Taschereau était la fille de Jules Taschereau, Sophie Taschereau-Niaudet était la sœur de Jules et la veuve d'Alfred Niaudet (ami intime d'Edgar Degas), tandis que Mathilde et Jeanne Niaudet étaient les filles d'Alfred et de Sophie.

DANIEL HALÉVY, RELATA DANS SES CARNETS CETTE SÉANCE DU **28 DÉCEMBRE 1895**. Après qu'il eut fait l'aller-retour à son atelier pour en rapporter son appareil, « Degas enfla sa voix, devint autoritaire [...], il fallut obéir à la terrible volonté de Degas, à sa férocité d'artiste [...]. Il avait placé, devant le piano, sur le petit divan, oncle Jules, Mathilde et Henriette. Il marchait devant eux, courant d'un coin du salon à l'autre, avec une expression de bonheur infini ; il déplaçait les lampes, changeait les réflecteurs, essayait d'éclairer les jambes en posant une lampe par terre [... il manipula les corps]. Alors, il recula, et s'écria d'une voix heureuse : "On y va !" [...]. À onze heures et demie, tout le monde partit – Degas portant son appareil, fier comme un enfant qui porte un fusil » (*Degas parle*, pp. 147-150).

88 x 96 mm, album n° III, p. 69, aux côtés des photographies n° 11 et 12, avec légende autographe commune de Ludovic Halévy, « *Photographies doubles, par Degas* ». – Terrasse, n° 17, ill. p. 68 ; *Edgar Degas photographie*, n° 11a, ill. pl. n° 19 et fig. 14 p. 33 (page d'album complète).

11. – **DEGAS** (Edgar). *Mathilde et Jeanne Niaudet, Daniel Halévy, Henriette Taschereau* ; [en surimpression :] *Ludovic et Élie Halévy*. Paris, 28 décembre 1895. Photographie avec **DOUBLE EXPOSITION**, mêlant deux clichés pris lors de la même séance que les photographies n°10 et 12. Élie Halévy est un des fils de Ludovic Halévy.

116 x 83 mm, collée verticalement sur la même page que les photographies n° 10 et 12, avec légende autographe commune de Ludovic Halévy. – Terrasse, n° 18, ill. p. 69 ; *Edgar Degas photographie*, n° 12a, ill. pl. n° 20 et fig. 14 p. 33 (page d'album complète).

12. – **DEGAS** (Edgar). Même photographie que la n° 11, en tirage recadré au plan plus resserré.

88 x 95 mm, collée horizontalement sur la même page que les photographies n° 10 et 11, avec légende autographe commune de Ludovic Halévy. – Terrasse, n° 18 ; *Edgar Degas photographie*, n° 12b, p. 33, fig. 14 (page d'album complète).

13. – **DEGAS** (Edgar). *Jules Taschereau*. Probablement chez Edgar Degas, 1895. On reconnaît un moulage de main qu'on voit également dans un autoportrait d'Edgar Degas à domicile (*Edgar Degas photographie*, n° 23a, ill. pl. 24). Il est connu qu'Edgar Degas possédait un moulage de la main d'Ingres.

78 x 98 mm, album n° V, p. 17, avec légende autographe de Ludovic Halévy, « *Jules Taschereau par Degas, 1895* ». – Absent de Terrasse et d'*Edgar Degas photographie*.



8



7

9



13



Photographies d'Edgar Degas

« **M. DEGAS NE PENSE PLUS QU'À LA PHOTOGRAPHIE** » (Julie Manet, 13 novembre 1895). Le peintre connaissait des photographes comme Nadar ou Le Gray, fréquentait des amis qui pratiquaient eux-mêmes, comme les Halévy (il parle de « Louise la révéleuse » dans une lettre du 30 septembre 1895) ou encore Madame Howland – qui, probablement, l'amena à essayer lui-même. Il commença à prendre personnellement des photographies au cours de l'été 1895, et s'y adonna avec passion durant l'automne et l'hiver 1895. Il bénéficia alors des conseils de Guillaume Tasset, marchand de fournitures d'art et de photographie qui tenait boutique dans son quartier : c'est à lui qu'il commandait son matériel et confiait généralement la réalisation de ses tirages. Même s'il existe des clichés réalisés encore en 1901, l'enthousiasme d'Edgar Degas pour la photographie se refroidit dès le début de 1896.

APPORTS RÉCIPROQUES DE LA PEINTURE ET DE LA PHOTOGRAPHIE DANS L'ART D'EDGAR DEGAS. Fasciné depuis longtemps par cette technique, Edgar Degas avait copié les maîtres d'après photographies dès les années 1850, et, à partir des années 1870, sut utiliser certains aspects de la photographie dans ses tableaux et œuvres graphiques. À l'inverse, sa maîtrise picturale dicta en partie sa pratique photographique, notamment dans l'organisation complexe de l'espace divisé en zones distinctes fortement contrastées. Fidèle à sa méthode d'inventions et de reprises, il fit faire des recadrages en plan resserré de plusieurs de ses clichés. Certaines de ses photographies (notamment les nus et les danseuses) peuvent en outre être considérées comme des études préparatoires ou parallèles à des tableaux ou dessins.

DEGAS EXPÉRIMENTA LA PHOTOGRAPHIE « COMME UN ART EN SOI, CONSCIENT DE L'ORIGINALITÉ DE SA PRODUCTION DANS CE DOMAINE » (Henri Loyrette, *Degas*, p. 588). Il manifesta la même curiosité technique, la même passion et la même intransigeance dont il avait autrefois fait montre avec la gravure ou le monotype. Il recherchait la difficulté et l'expérimentation plutôt que l'approfondissement de la technique elle-même : seul pour lui comptait le résultat, la technique étant commandée par la poursuite de l'effet désiré. Ses photographies des présents albums sont ainsi caractéristiques de cette approche personnelle et originale. Il explorait les possibilités plastiques de tous les médiums qu'il utilisait sans tenir compte des règles et des techniques généralement acceptées pour ceux-ci, et fit pour la photographie comme il avait fait pour l'huile, le pastel ou le monotype. Ses clichés, très travaillés, sont donc éloignés du caractère anecdotique des instantanés kodak des simples particuliers, mais prennent aussi le contrepied des « sujets artistiques » habituels des amateurs éclairés. Il se tint aussi en dehors des polémiques de son temps autour du pictorialisme. Le style d'Edgar Degas, où s'exprime sa force de caractère en des contrastes violents, manifeste donc une conscience de la spécificité de ce médium, mais dans le souvenir de son histoire et de ses origines : ses photographies rappellent ainsi l'aspect des daguerréotypes avec sujets figés en de longues poses.

CHEFS-D'ŒUVRE DU CLAIR-OBSCUR : « CE QUE JE VEUX, C'EST L'ATMOSPHÈRE DE LAMPES OU LUNAIRE » (*Degas parle*, p. 140). Le peintre fit en effet de nombreuses prises de vue le soir, ce qui servait son goût des recherches formelles : « le jour c'est trop facile, j'aime ce qui est difficile », et ce qui rejoignait l'approche esthétique de ses monotypes à « fond sombre » des années 1880 renouvelant le thème des « nocturnes » de Rembrandt. En outre, atteint d'un début de cécité, il supportait mal la lumière du jour, et par ailleurs, ne rendait visite à ses amis qu'après ses travaux d'atelier. Dix ans plus tard, évoquant ces portraits photographiques en clair-obscur, il insisterait sur l'inspiration picturale : « Je prenais des reflets sur des murs, et j'obtenais des résultats... [...] Ah, la photographie, ça a été une passion terrible, j'ai ennuyé tous mes amis ; j'ai obtenu de jolies choses, n'est-ce pas Daniel ? Il arrivait ceci : mes noirs étaient trop poussés, mes blancs ne l'étaient pas assez, alors les uns et les autres étaient simplifiés, comme chez les maîtres... » (*Degas parle*, pp. 179-180).



11



10

12

Photographies d'Edgar Degas



« ON VOIT COMME ON VEUT VOIR ; C'EST FAUX ; ET CETTE FAUSSETÉ CONSTITUE L'ART » (17 mai 1891, *Degas parle*, p. 114). Ce travail en clair-obscur entretenait cependant une parenté avec le langage formel du symbolisme de cette fin de siècle, « en faisant disparaître tout indice d'expérience tactile et d'espace navigable dans des ténèbres insondables » (Eugenia Parry, « Le théâtre photographique d'Edgar Degas », dans *Edgar Degas photographe*, p. 70). Si, dans la « vision transformative » qu'il propose, il mine les principes de l'impressionnisme, d'un autre côté il « subvertit le rôle scientifique de duplication des choses de la photographie. Le photographe nous propose donc la mise en équation du réalisme et des incertitudes de l'évocation » (Eugenia Parry, *ibid.*, p. 68).

LE THÉÂTRE PHOTOGRAPHIQUE D'EDGAR DEGAS. Vieillissant, vivant solitaire, Edgar Degas ressentait fortement le besoin de conserver près de lui la présence physique et spirituelle des êtres aimés, menacés d'éloignement ou de disparition – la perte de sa sœur Marguerite le marqua profondément. Aussi, la grande majorité de ses photographies sont-elles des portraits d'amis proches, prises à l'issue de dîners chez eux, les Lerolle, les Mallarmé, les Rouart ou les Halévy. Despotique, le peintre leur imposait de longs réglages de mise en scène, et d'interminables poses en raison du temps d'exposition nécessaire dans la pénombre – dans ses carnets, Daniel Halévy avait alors noté : « tous ses amis parlent de lui avec terreur ». Mais quoiqu'obtenu selon les principes exigeants de l'art, le résultat avait pour vocation de demeurer dans la sphère intime, et si Edgar Degas exposa des photographies chez Guillaume Tasset en décembre 1895, ce fut sans publicité.

LES PHOTOGRAPHIES « DOUBLES » OU COMMENT ACCUEILLIR LES IMPRÉVUS COMME D'HEUREUX HASARDS. On trouve dans les présents albums les deux seules photographies « doubles » connues d'Edgar Degas, dont une en deux tirages différents (avec cadrage remanié). Résultats d'une erreur technique consistant à faire deux prises sur le même négatif et occasionnant des superpositions de personnages, elles étaient généralement mises au rebut par la plupart des amateurs. Dans le cas d'Edgar Degas, on sait qu'il s'agit également d'une distraction, par une lettre de Ludovic Halévy à Albert Boulanger-Cavé, en janvier 1896, mais l'effet hallucinatoire de ces présences mêlées dut être jugé digne d'intérêt par le peintre qui en fit faire plusieurs tirages qu'il offrit. Il « ne les aurait certainement pas offertes s'il n'en avait pas été satisfait » (Sylvie Aubenas, « Le photographe aveugle », dans *Edgar Degas photographe*, p. 14). L'album renferme une autre photographie double, datée, où se voient en deux prises mêlées, Pierre Loti et l'écrivain anglais John Edward Courtenay Bodley, ami et voisin de Ludovic Halévy à Sucy, dans un clair-obscur violemment contrasté. Cependant, si le journal de Pierre Loti évoque bien une visite à Ludovic Halévy, il n'y est pas fait mention d'Edgar Degas ce jour-là.

L'EMPREINTE DU CRÉATEUR. « Si puissante est son inspiration, si fécond son génie, que toute [la] production photographique [d'Edgar Degas], malgré les sombres circonstances de sa réalisation, porte nettement l'empreinte du créateur. Destinée à la confidentialité, inclassable, à la fois maladroite et magistrale, elle nous livre sans qu'il l'ait vraiment voulu, une confidence poignante sur l'homme et un éclairage subtil sur l'œuvre » (Sylvie Aubenas, *ibid.*).

LES PRÉSENTS ALBUMS ONT, POUR CERTAINS, FIGURÉ DANS DEUX EXPOSITIONS : *Entre le théâtre et l'histoire, la famille Halévy, 1760-1960*, Paris, musée d'Orsay, 1996 ; *Edgar Degas photographe*, New York, Metropolitan Museum of Art, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, puis Paris, Bibliothèque nationale de France, 1998-1999.

*LE DEMI-MONDE DES DANSEUSES DE L'OPÉRA
mis en mots par Halévy et en images par Degas*

Édition tirée à 350 exemplaires numérotés sur vélin de Rives.

SATIRES OÙ BRILLE « L'ESPRIT HALÉVY », TOUT DE GAIE CAUSTICITÉ : série de 8 nouvelles parues dans les recueils *Madame et Monsieur Cardinal* (1872) et *Les Petites Cardinal* (1880), enfin réunies pour la première fois en 1883 sous le titre *La Famille Cardinal*.

32 EAUX-FORTES EN NOIR ET EN COULEURS D'APRÈS LES MONOTYPES DU PEINTRE, à pleine page, soit 7 hors texte et 25 sur ff. compris dans la pagination. Avec 2 dessins en noir reproduits dans le texte.

LA SEULE SUITE ILLUSTRATIVE D'EDGAR DEGAS : quoiqu'hostile à la notion servile d'illustration, le peintre réalisa vers 1876-1877 une série de monotypes se rapportant au cadre narratif des trois premières nouvelles (*Madame Cardinal*, *Monsieur Cardinal*, et *Les Petites Cardinal*, originellement publiées en revue en 1870, 1871 et 1875) mais qui étaient en somme inspirées de sa propre expérience visuelle de l'univers à la fois sensuel et interlope de l'Opéra de Paris. Certaines furent présentées au public à la troisième exposition impressionniste (1877) et une publication fut envisagée comme le suggèrent des essais de reproduction héliographique. Le projet n'aboutit pas de son vivant, cependant, en raison des réticences de Ludovic Halévy dont l'effigie barbue figure sur plusieurs des monotypes comme représentation du narrateur – ce qui donne un air autobiographique à sa fiction.

58 DEGAS (Edgar). – **HALÉVY (Ludovic).** *La Famille Cardinal*. Paris, Auguste Blaizot & fils, 1938.

600/800

In-folio, (6, dont les 4 premières blanches)-161-(7 dont les 5 dernières blanches) pp., box mauve, dos lisse avec titre mosaïqué en lettres beiges, plats ornés d'un décor mosaïqué polychrome de pièces de papier et de fines tubulures découpant un profil barbu répété rappelant celui d'Edgar Degas, doublures et gardes de daim bordeaux, tranches dorées, couvertures et dos conservés, chemise à dos et recouvrements de box violette doublée de daim bordeaux, étui ; dos de chemise légèrement frotté, frange toilée toile des plats de l'étui légèrement effilées (*reliure moderne*).



BIBLIOGRAPHIE

BALARD (Françoise). *Geneviève Straus. Biographie et correspondance avec Ludovic Halévy, 1855-1908*. Paris, CNRS éditions, 2002.

DANIEL (Malcolm), Eugenia **PARRY**, Theodore **REFF**, Sylvie **AUBENAS**. *Edgar Degas photographe*. Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999.

HALÉVY (Daniel). *Degas parle...* Paris, de Fallois, 1995.

LOYRETTE (Henri). *Degas*. Paris, Fayard, 1991.

LOYRETTE (Henri). *Entre le théâtre et l'histoire, la famille Halévy, 1760-1960*. Paris, Réunion des musées nationaux, Fayard, 1996.

TERRASSE (Antoine). *Degas et la photographie*, Paris, Denoël, 1983.



Mme Straus



*André Rivoire, Daniel Halévy,
Robert Dreyfus, Fernand Gregh, 1897*

DICTIONNAIRE MARCEL PROUST. Dir. Annick Bouillaguet et Brian G. Rogers. Paris, Champion, 2004.

LERICHE (Françoise). « 14 lettres inédites de Proust à Louis d'Albufera (1^{er}-18 janvier 1905) », dans *Bulletin Marcel Proust*, n° 48. Paris, 1998, pp. 8-29.

PAINTER (George D.). *Marcel Proust*. Paris, Mercure de France, 1966.

PROUST (Marcel). *Correspondance*, éd. Philip Kolb. Paris, Plon, 1970-1993.

PROUST (Marcel). *Lettres (1879-1922)*, éd. Françoise Leriche et Caroline Szylowicz. Paris, Plon, 2004.

TADIÉ (Jean-Yves). *Marcel Proust*. Paris, Gallimard (Folio), 2005-2007.

CONDITIONS DE VENTE

Les acquéreurs paieront en sus des enchères, les frais et taxes suivants :
 $22,50 \% + \text{TVA } (20 \%) = 27 \% \text{ TTC}$

La vente est faite expressément au comptant.

En cas de paiement par chèque non certifié, la délivrance des objets pourra être différée jusqu'à l'encaissement.

L'adjudicataire ne pourra se saisir de son lot que contre paiement comptant,
soit en espèces (sous conditions), soit par carte bancaire, soit par chèque certifié ou virement bancaire.

Dans les autres cas, la remise de l'acquisition pourra être différée à l'encaissement du chèque.

Les frais et risques du magasinage restant à la charge de l'acheteur. Les lots confiés par des non résidents, signalés d'un astérisque (*), seront soumis à la T.V.A. en plus du prix d'adjudication, sauf si l'acheteur est lui-même non-résident

Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des objets mis en vente,
il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée,
notamment pour les restaurations d'usage et les petits accidents.

Les dimensions inscrites au catalogue sont données à titre indicatif.

La vente se fera selon l'ordre du catalogue, toutefois le Commissaire-priseur ou l'Expert se réservent
le droit de changer l'ordre de présentation selon les nécessités de la vente.

Toutes les ouvrages réunis en lots ou ensembles sont vendus en l'état, sans faculté de retour.

ORDRES D'ACHAT et ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE

Les Commissaires-Priseurs et les Experts se chargent d'exécuter les ordres d'achat qui leur sont confiés,
en particulier, par les amateurs ne pouvant assister à la vente. Les ordres d'achat ne seront pris en considération
que confirmés par écrit et accompagnés d'un relevé d'identité bancaire et de la photocopie d'une pièce d'identité,
reçus au moins 24 heures avant la vente. Les personnes souhaitant enchérir par téléphone peuvent utiliser le formulaire
d'ordre d'achat accompagné d'un relevé d'identité bancaire et de la photocopie d'une pièce d'identité.

Toutes les conversations téléphoniques sont enregistrées pendant la vente

Beaussant Lefèvre et les experts ne pourront en aucun cas être tenus pour responsables
d'une erreur ou d'un incident téléphonique.

RÉSULTATS DES VENTES

Dans la Gazette de l'Hôtel Drouot, chaque vendredi.

Abonnement, renseignements : 10, rue du Faubourg Montmartre, 75009 Paris – 01 47 70 93 00

BEAUSSANT LEFÈVRE

Commissaires-Priseurs

32, rue Drouot - 75009 PARIS - Tél. : 01 47 70 40 00 - Télécopie : 01 47 70 62 40

E-mail : contact@beaussant-lefevre.com - www.beaussant-lefevre.com

ORDRE D'ACHAT / ABSENTEE BID FORM

VENTE AUX ENCHÈRES
PUBLIQUES

PARIS - HÔTEL DROUOT

Marcel PROUST - CORRESPONDANCE
Edgar DEGAS -
ALBUMS PHOTOGRAPHIQUES

Le mercredi 10 juillet 2019

Nom et
Prénom
*Name and
first name
(block letters)*

Adresse
Address

Téléphone
Phone

Bur. / Office

Dom. / Home

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter et vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux).

I have read the conditions of sale printed in this catalogue and agree to abide by them. I grant you permission to purchase on my behalf the following items within the limits indicated in euros. (These limits do not include buyer's premium and taxes).

- **Références bancaires obligatoires** (Veuillez joindre un RIB en envoyant la page suivante dûment remplie). _____
- **Required bank references** (Please complete and join following page) _____

LOT N°	DESCRIPTION DU LOT LOT DESCRIPTION	LIMITE EN EUROS TOP LIMIT OF BID IN EUROS

A renvoyer à / Please mail to :

BEAUSSANT LEFÈVRE

32, rue Drouot - 75009 PARIS

Tél. : 01 47 70 40 00

Fax : 01 47 70 62 40

Date :
Signature
obligatoire :
Required
signature :

Les ordres d'achat doivent être reçus au moins 24 heures avant la vente.

To allow time for processing, absentee bids should be received at least 24 hours before the sale begins.



BEAUSSANT LEFÈVRE

32, rue Drouot, 75009 PARIS

Tél. : 00 33 (0)1 47 70 40 00 - Fax : 00 33 (0)1 47 70 62 40

www.beaussant-lefevre.com

E-mail : contact@beaussant-lefevre.com

Société de Ventes Volontaires - Siren n°443 080 338 - Agrément n°2002 - 108
Eric BEAUSSANT et Pierre-Yves LEFÈVRE, Commissaires-Priseurs